

Université de Montréal

Histoires d'appropriation de l'espace urbain à Saint-Pétersbourg

Par

Annie Pénélope Dussault

Département d'anthropologie
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de doctorat
en anthropologie

Août 2010

© Annie Pénélope Dussault, 2010

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Cette thèse intitulée :

Histoires d'appropriation de l'espace urbain à Saint-Pétersbourg

présentée par :

Annie Pénélope Dussault

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

Gilles Bibeau, président-rapporteur
Kevin J. Tuite, directeur de recherche
Bernard Bernier, membre du jury
Gediminas Lankauskas, examinateur externe
Yakov Rabkin, représentant du doyen de la FES

Résumé

La présente thèse porte sur des mobilisations citoyennes qui ont cours depuis quelques années à Saint-Pétersbourg, en Russie, contre la densification urbaine. La transformation de l'espace urbain en commodité a entraîné une augmentation fulgurante des constructions et ce, tant dans les périphéries qu'au centre-ville. La redéfinition de l'espace urbain, conséquence de la chute du régime communiste, a provoqué l'érosion d'espaces considérés comme publics et de nombreux espaces verts. De nombreuses voix se sont élevées pour dénoncer ce qui est souvent qualifié de catastrophe pouvant mener à la « disparition » de Saint-Pétersbourg. Je me suis intéressée à trois aspects de la mobilisation citoyenne contre la densification urbaine : 1) l'opposition de résidents à des projets de constructions qui menacent directement leur environnement immédiat; 2) les efforts de certaines organisations citoyennes pour sauver des espaces verts menacés et; 3) la mobilisation provoquée par la démolition du patrimoine historique. J'ai tenté de comprendre pourquoi la lutte contre la densification urbaine constitue la principale cause de mobilisation à Saint-Pétersbourg en ce début de 21^e siècle. Je me suis questionnée sur le sens de cette mobilisation et sur les raisons qui poussent des citoyens à se transformer momentanément en activistes. J'ai examiné l'histoire singulière de cette ville et son passé de résistance qui ont contribué à donner naissance à une identité particulière qui a perduré au fil des siècles, malgré les guerres et les bouleversements politiques. L'analyse des récits et des actions des résidents a révélé que la densification urbaine met en lumière plusieurs enjeux qui touchent la société russe contemporaine, comme le fossé grandissant entre les riches et les pauvres et la perte de confiance aux autorités. La densification urbaine représente, pour ses opposants, une perte de qualité de vie. Mais les Pétersbourgeois qui s'unissent pour préserver leur ville craignent aussi, que la densification urbaine mène à la disparition de la mémoire et de la culture incarnés par tous ces lieux menacés. En exprimant leur désaccord contre les divers projets qui envahissent la ville, les résidents souhaitent aussi faire entendre leur voix et participer de manière active à l'élaboration d'une vision qui prendrait en compte les intérêts non seulement de la classe dirigeante, mais de l'ensemble de la

population. En ce sens, les mobilisations contre la densification urbaine constituent, une tentative de (ré)appropriation de la ville, tant sur le plan matériel que symbolique.

Mots-clés : Saint-Pétersbourg, densification urbaine, mobilisation citoyenne, appropriation de l'espace

Abstract

This thesis examines the recent mobilization of citizens against urban densification in St-Petersburg, Russia. Urban spaces have undergone major transformations following the collapse of the communist regime. The commercialization of public spaces has caused a huge increase in the number of constructions in St-Petersburg. The redefinition of urban space has led to an erosion of what had been considered public spaces and has greatly affected the city's green space. In the past few years a great number of voices have been raised to condemn this privatization of public space. In the opinion of many, in-fill construction can lead to a catastrophe: the disappearance of St-Petersburg. I have examined three aspects of this mobilization: 1) the opposition of residents against projects threatening their immediate living space; 2) the efforts displayed by local organizations to save public spaces and; 3) the mobilization against the destruction of historical monuments. My aim was to understand why the battle against urban densification has become the number one cause around which inhabitants of St-Petersburg mobilize today. I have tried to understand the meaning of this mobilization, and looked into the reasons why residents become activists. I have investigated the history of the city and its past tradition of resistance to see if I could find insights into current anti-densification movements. Since its very foundation St-Petersburg has developed its own identity, which has been transmitted from generation to generation and has survived wars, revolutions and political changes. The stories and actions of residents involved in the battle against in-fill construction reveal many issues pertaining to contemporary Russian society, including the growing gap between the wealthy and the rest of the population, and the loss of trust in the political class. From the standpoint of its opponents, urban densification is harmful to the quality of life of residents. But the residents of St-Petersburg who unite to protect their city also fear that urban densification will lead to the vanishing of a memory and a culture held by all these threatened places. By expressing their disagreement concerning construction projects, these residents wish to have their voices heard. They also wish to participate actively in the elaboration of a vision of their city that would take into account the interests of all citizens, not only a select

few. In this sense, citizen mobilization against urban densification represents an attempt at (re)appropriating the city, both on a material and symbolic level.

Keywords : St-Petersburg, urban densification, citizen mobilization, appropriation of space

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|------|
| LISTE DES ILLUSTRATIONS | viii |
| NOTE SUR LA TRANSLITTÉRATION | ix |
| NOTE SUR LA TRADUCTION | ix |
| REMERCIEMENTS | x |
| PRÉLUDE | xi |
| INTRODUCTION | 1 |
| Choix du terrain et découverte du sujet | 4 |
| Lieu, espace matériel ou espace public? Précision terminologique | 6 |
| Études urbaines et anthropologiques sur la Russie | 8 |
| Saint-Pétersbourg et la Russie : de l'ambivalence | 10 |
| De la multiplicité des voix | 13 |
| L'appropriation de l'espace | 14 |
| Précision sur l'approche : le politique en filigrane | 15 |
| Structure de la thèse | 16 |
| CHAPITRE 1 : RÉCIT DE TERRAIN ET MÉTHODOLOGIE | 19 |
| La Petite histoire d'un terrain | 20 |
| Naissance d'un sujet | 20 |
| Prendre le pouls de la ville | 21 |
| La découverte d'un espace public contesté | 24 |
| Une collaboration inattendue : mon implication dans un journal de quartier | 26 |
| Quelques atouts pour le terrain | 28 |
| L'opposition entre <i>svoj</i> et <i>čужoj</i> (« naš » et « ne naš ») | 32 |
| L'approche méthodologique | 33 |
| La contrainte du temps | 34 |
| La collecte des données | 35 |
| Retour sur le terrain | 37 |
| De la distance | 38 |
| CHAPITRE 2 : SAINT-PÉTERSBOURG : VILLE INSOUMISE ? | 40 |
| Continuité historique ou nouveauté? | 41 |
| Saint-Pétersbourg, Petrograd, Leningrad : ville insoumise | 42 |
| Le siège de Leningrad | 45 |
| La <i>glasnost</i> et ses effets sur Leningrad | 47 |
| Convergences | 50 |
| La renaissance du vieux Pétersbourg : 1 ^{er} acte d'une tragédie? | 51 |
| Un langage commun | 56 |
| Un thème récurrent | 57 |
| La protection de la nature : quelques réactions à l'idéologie soviétique | 58 |
| La prose villageoise | 60 |
| Un film emblématique | 60 |
| Résurgence du discours prophétique? | 62 |
| CHAPITRE 3 : QUELQUES CONCEPTS THÉORIQUES POUR PENSER LA MOBILISATION CONTRE LA DENSIFICATION URBAINE | 64 |
| Introduction | 65 |

| | |
|--|-----|
| De l'importance du lieu..... | 67 |
| Les sciences sociales et le lieu | 68 |
| L'anthropologie et le lieu | 70 |
| Deux tendances..... | 72 |
| Un outil pour penser l'espace urbain postsoviétique..... | 74 |
| Le concept d'appropriation | 77 |
| Appropriation comme affirmation de son identité | 78 |
| Le marquage : une pratique privilégiée..... | 78 |
| La mémoire : remède contre la fuite du temps..... | 80 |
| La mémoire sociale et individuelle | 81 |
| Mémoire, identité et espace..... | 82 |
| Le devoir d'une mémoire plurielle?..... | 85 |
| Mémoire et démolition | 86 |
| CHAPITRE 4 : ESPACES CONTESTÉS À SAINT-PÉTERSBOURG : QUELQUES RÉACTIONS CITOYENNES FACE À LA DENSIFICATION URBAINE..... | 88 |
| Préambule : la question du logement | 89 |
| Introduction | 93 |
| Méthodologie..... | 95 |
| Pour une ethnographie de l'espace postsoviétique : remarques sur l'espace public postsoviétique..... | 95 |
| Une approche critique de l'espace public..... | 97 |
| Le parc des Aviateurs..... | 99 |
| Les lilas de Mademoiselle Étincelle..... | 105 |
| La densification urbaine : une atteinte à la qualité de vie et aux espaces verts..... | 110 |
| Clivage social et méfiance envers les autorités..... | 111 |
| De mémoire et d'accessibilité aux espaces publics..... | 112 |
| Conclusion..... | 114 |
| CHAPITRE 5 : UNE VAGUE VERTE DÉFERLE SUR SAINT-PÉTERSBOURG : CHRONIQUE D'UNE INITIATIVE CITOYENNE..... | 116 |
| Introduction | 117 |
| Le concept de lieu public en Union soviétique | 120 |
| La densification urbaine..... | 122 |
| De l'importance des espaces verts : l'héritage soviétique..... | 125 |
| Reconfiguration et contrôle des espaces publics..... | 129 |
| De la stabilité du lieu..... | 133 |
| La découverte de <i>Zelenaja Volna</i> : le 28-32, avenue Kamennostrovsckij..... | 135 |
| Objectifs de la Vague verte | 141 |
| Tentative d'appropriation? | 143 |
| Comment expliquer le succès de ce mouvement?..... | 145 |
| Conclusion..... | 146 |
| CHAPITRE 6 : LA MOBILISATION POUR LA DÉFENSE DE SAINT- PÉTERSBOURG : UNE TENTATIVE DE PRÉSERVATION D'UNE MÉMOIRE ET D'UNE CULTURE PÉTERSBOURGEOISES? | 148 |
| Prélude..... | 149 |
| Introduction | 149 |
| La mémoire et les lieux | 151 |
| Sur la démolition des lieux..... | 154 |

| | |
|--|-----|
| L'architecture de Saint-Pétersbourg: l'idée urbanistique pétersbourgeoise..... | 155 |
| Pétersbourg : capitale culturelle | 157 |
| Mémoires du siège de Leningrad | 160 |
| Privatisation et densification urbaine | 161 |
| À la défense de Pétersbourg : réactions et mobilisation..... | 161 |
| Un printemps de scandales | 163 |
| Le milieu culturel se mobilise | 165 |
| Peintres et photographes à la défense de leur ville..... | 168 |
| Un nouveau joueur : la Ville vivante..... | 170 |
| Préserver Pétersbourg : le devoir de mémoire..... | 173 |
| Conclusion..... | 175 |
| CONCLUSION | 177 |
| En guise de conclusion | 178 |
| La préservation de Saint-Pétersbourg : une valeur partagée | 178 |
| Quelle place et quelle voix pour les citoyens ? | 186 |
| BIBLIOGRAPHIE | 189 |
| SOUSSION DES ARTICLES ET PUBLICATIONS | i |

LISTE DES ILLUSTRATIONS

| | |
|---|-----|
| 1. Le quartier de Mlle Étincelle..... | 106 |
| 2. Parc devant la maison de Mlle Étincelle..... | 109 |
| 3. Exemple de densification urbaine dans un quartier résidentiel..... | 123 |
| 4. Autocollant de la Vague verte..... | 141 |
| 5. Quartier de Petrograd. Vue après la démolition d'un immeuble..... | 162 |

NOTE SUR LA TRANSLITTÉRATION

Le système de translittération utilisé est le celui de l'Index Translationum de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO). J'ai utilisé l'orthographe courante pour les mots russes qui sont entrés dans la langue française (comme par exemple, *glasnost* et *perestroïka*) et pour les noms propres plus courants (Dostoïevski, Gorbatchev, Tolstoï etc.).

NOTE SUR LA TRADUCTION

Sauf indications contraire, j'ai effectué moi-même la traduction des citations en russe (tant celles des informateurs que des textes imprimés). Dans le cas de textes publiés, j'ai joint le texte original en note de bas de page.

REMERCIEMENTS

Merci à tous ceux et celles qui ont accepté de partager avec moi leurs histoires et sans qui ce projet n'aurait pu voir le jour.

Je remercie mon directeur de recherche, Kevin Tuite, pour son soutien indéfectible, sa grande disponibilité, sa patience et la confiance qu'il m'a manifestée tout au long de mon parcours.

Merci à Gilles Bibeau pour sa sagesse et ses conseils judicieux.

Plusieurs personnes m'ont apporté leur soutien lors de mes séjours à Saint-Pétersbourg. Un merci particulier à Ilja Utehin d'avoir accepté de m'accompagner dans ma démarche sur le terrain et pour sa grande curiosité et son écoute. Merci à Alla, Dima et Diana pour leur aide précieuse. Merci à Alexeï, pour son hospitalité et sa générosité. Merci à Lidia et Sacha pour leur hospitalité et leur amitié. Merci aussi au Centre de recherches indépendantes en sciences sociales de m'avoir accueillie si chaleureusement et à l'université européenne de Saint-Pétersbourg.

Mille mercis à Lidia, ma sœur russe, d'avoir toujours cru en moi. Nos longues discussions et nos promenades ont inspiré de nombreuses réflexions contenues dans cette thèse.

Merci à Isabel et Nadia pour leur soutien inestimable, leur écoute et leurs commentaires toujours constructifs.

Merci à Marie A., Marie B. et Karina pour leurs encouragements constants et leur amitié.

PRÉLUDE

Juin 2008. Je marche avec une amie le long de la *Fontanka*, la célèbre rivière qui sillonne le centre-ville. Nous sommes attirées par une entrée somptueuse, ornée d'une arche en fer forgé et donnant sur un passage enjolivé d'appliques de plâtre, laissant deviner un passé faste. Nous débouchons dans une belle cour, quoiqu'un peu laissée à l'abandon. De grands arbres matures se dressent et, au centre, on découvre une vieille fontaine. Alors que nous admirons la cour, un vieil homme qui promène son chien se met à nous parler. Nous en profitons pour louer la beauté des lieux. « Oui, c'est bien beau, nous dit-il, jusqu'à ce qu'ils les abattent (*poka ne vyrubjat*). On pourrait construire un bel hôtel de cinquante étages, ici, une maison ... ». Ses paroles laissent transparaître une pointe d'ironie. Nous nous regardons, stupéfaites.

Un peu plus tard dans la soirée, sur le pont *Troickij*, nous croisons un couple qui prend des photos de la *Strelka*, un des panoramas classiques de Pétersbourg, avec cette pointe qui se jette dans la Neva et ses deux grandes colonnes rostrales rouge sang. Le couple se déplace, à la recherche du meilleur point de vue, et maugréant contre l'édifice de la Bourse, nouvellement construit, et qui gâche la vue, parce qu'il s'élève au-dessus de la ligne d'horizon des toits.

INTRODUCTION

Et on a la sensation que cette ville de Russie, imaginée et imposée, est éternelle; [...] Elle n'est pas éternelle d'ancienneté ou de vie, comme Rome, elle a été conçue comme « éternelle ». Elle était déjà éternelle dans la tête de Pierre avant le premier coup de hache : elle est immobile dans les consciences. Andrej Bitov (2005)¹

Au milieu des années 1990, l'anthropologue Marc Augé écrivait que dans le monde actuel, les réalités localisées et symbolisées auxquelles l'ethnologue était traditionnellement attaché étaient en voie de s'effacer (1994: 131). De leur côté, les auteurs Gupta et Ferguson (1992) discutaient de l'érosion de la connexion entre les peuples et les lieux. La notion de lieu a changé considérablement depuis le 20^e siècle, mais force est de constater que ces « réalités localisées et symbolisées » dont parlait Augé, demeurent. La globalisation et le mouvement grandissant des individus et des populations n'ont pas empêché une persistance de l'attachement au lieu dans ce qu'il a de plus ancré et spécifique.

Le contrôle de l'espace public en milieu urbain est un enjeu qui touche de nombreuses sociétés de par le monde. Dans plusieurs villes, des résidents sont aux prises avec des politiques urbaines qui favorisent souvent une mainmise de l'espace par des groupes sociaux plus puissants (Bourdin, Lefeuvre et Melé 2006, Mitchell 1995, Zukin 1995). Les sociétés que l'on pourrait catégoriser de postsocialistes sont particulièrement concernées par les transformations de l'espace urbain (Argenbright

¹ «И есть ощущение, что этот придуманный и навязанный России город – вечен, [...] Он вечен не древностью и жизнью, как Рим, - он был задуман как «вечный», вечным он был уже в голове Петра, до первого топора: он неподвижен в сознании » (*Dvorec bez carja* [Un palais sans tsar] 2005: 52).

1999, Blanc et Emelianoff 2007, Grant 2001, Ruble 1995, Stanilov 2007, Zhang 2001). La chute des régimes communistes et les privatisations massives qui ont suivi ont eu des effets considérables sur l'environnement urbain. Il existe certes des ressemblances et parallèles entre toutes ces réalités, mais chaque situation est ancrée dans une spécificité locale et culturelle qui lui est propre et qui influence, et parfois même détermine, les enjeux. La Russie a connu le plus long régime communiste de tous les pays de l'ancien bloc de l'Est. Le changement de régime a non seulement mené au rétablissement du droit à la propriété privée, mais à une modification importante des fonctions et usages de l'espace urbain. Autrefois espace voué à la propagande et à la socialisation, l'espace urbain est devenu un espace commercial dans lequel les citoyens sont devenus des consommateurs.

Des grandes villes de Russie, Moscou a été une des premières à ressentir les effets du changement de régime sur son espace urbain. La capitale, centre névralgique de l'URSS, est vite devenue la ville la plus riche du pays. L'arrivée au pouvoir du maire Jurij Lužkov a accéléré la reconstruction de Moscou, qu'il voulait transformer en *leader* mondial du commerce, de la finance et du divertissement (Argenbright 2004). Durant les années 1990, alors que Moscou subissait des changements qui l'ont rendue méconnaissable, Saint-Petersbourg continuait d'arborer ses allures d'ancienne ville impériale et demeurait un exemple du classicisme en architecture. Le paysage pétersbourgeois a certes connu quelques avatars, mais ceux-ci étaient pratiquement limités à l'ajout de kiosques commerciaux et de panneaux publicitaires. Contrairement à Moscou, les démolitions et reconstructions étaient rares dans la Venise du Nord.² Certains Pétersbourgeois déploraient même le manque d'intérêt pour leur ville et la rareté des investisseurs.³

² Moscou s'affairait à reconstruire les églises détruites par le régime soviétique, dont celle sur la place Rouge et la cathédrale du Saint-Sauveur, et à détruire des hôtels soviétiques (les hôtels *Moskva* et *Rossija*) pour en reconstruire de nouveaux pouvant accueillir les touristes et hommes d'affaires étrangers.

³ Au sortir du régime soviétique, Leningrad, renommée Saint-Petersbourg à la suite d'un référendum en 1991, était dans une situation catastrophique. Les problèmes étaient nombreux : activité économique réduite, population en déclin, parc locatif déficient et vétuste et un patrimoine historique nécessitant d'importantes restaurations (Margolis 2000).

La situation est aujourd'hui bien différente. Sans connaître les métamorphoses de Moscou, Saint-Pétersbourg vit néanmoins, depuis le début du 21^e siècle, des transformations majeures sur le plan de son environnement urbain. Les démolitions, les nouvelles constructions, la disparition progressive des espaces verts et des tramways – tous ces changements marquent non seulement l'espace, mais les esprits. Ébranlés, de nombreux Pétersbourgeois ont décidé d'agir pour préserver leur environnement et cette ville qu'ils chérissent.

La présente thèse porte sur des mobilisations citoyennes qui ont lieu à Saint-Pétersbourg depuis quelques années contre un phénomène que j'ai choisi de traduire par densification urbaine. L'expression russe est *uplotnitel'naja zastrojka*, qui signifie littéralement « construction densifiante ou compactante ». Elle désigne le fait de remplir des espaces « vides » par des constructions. Comme nous le verrons plus loin, elle ne concerne pas nécessairement des espaces vacants, mais le plus souvent des parcs, squares et même des greniers.⁴ Au cours des dernières années, les nouvelles constructions ont envahi Saint-Pétersbourg. La densification urbaine prend de multiples formes. Les nouvelles constructions sont érigées un peu partout en ville; sur l'emplacement d'édifices anciens, dans des parcs, des squares ou des cours attenantes aux immeubles. La densification urbaine menace directement les espaces verts et le patrimoine architectural, au point où elle est devenue le principal enjeu de la ville. Les transformations qu'a subies le paysage pétersbourgeois depuis le début du 21^e siècle inquiètent au plus haut point la communauté. De plus en plus de citoyens unissent leurs efforts pour mettre un frein aux nouvelles constructions et espèrent ainsi préserver leur environnement, matériel et naturel. Au cours des dernières années, les scandales liés à la construction d'immeubles dans le centre historique se sont multipliés. L'exemple le plus célèbre est le projet du géant gazier Gazprom d'ériger la plus haute tour d'Europe à proximité du centre historique. L'opposition à ce projet a fait le tour du monde, reléguant peut-être dans l'ombre les centaines d'autres luttes que mènent les citoyens au quotidien pour préserver leur

⁴ J'élaborerai sur ce phénomène dans les chapitres quatre, cinq et six.

environnement. C'est à ces luttes plus modestes, mais ô combien chères aux Pétersbourgeois, que je me suis intéressée.

La spécificité de Saint-Pétersbourg n'est pas étrangère aux efforts déployés par les résidents pour « sauver » leur ville.⁵ Ses trois siècles d'histoire sont chargés d'une symbolique forte qui a contribué à créer un puissant sentiment d'attachement envers celle qu'on appelle encore la Venise du Nord. La ville, avec son histoire, sa géographie et son architecture, sert toujours de point d'ancrage identitaire pour une importante partie de ses habitants, qui sont fiers d'y vivre et d'avoir pu préserver et ce, malgré les guerres et les révolutions, le centre-ville pratiquement intact.⁶ Pour sauvegarder ce qui reste de ce « joyau du patrimoine mondial », plusieurs réclament un moratoire sur toute construction, avant que ne soit « défigurée » leur ville. On craint carrément la disparition d'un certain Pétersbourg; de cette ville qui a donné naissance à Pouchkine, Akhmatova et tant d'autres artistes qui ont fait la gloire de la ville et permis la création d'une identité particulière.

Le principal objectif de cette thèse est de montrer qu'il existe, au niveau local, des poches de résistance, des forces vives qui s'activent pour influencer le cours des choses et préserver l'environnement matériel et naturel. Les médias occidentaux renvoient souvent l'image du peuple russe comme étant résigné, un peu à la merci de ses dirigeants. L'histoire de la Russie porte en effet à penser que ce peuple a rarement exprimé ou eu la possibilité d'exprimer sa voix.

CHOIX DU TERRAIN ET DÉCOUVERTE DU SUJET

Ma décision de travailler sur la Russie relève tout autant des émotions que de la raison. La Russie occupe, depuis vingt ans déjà, une place importante dans ma vie. Après avoir terminé un baccalauréat et une maîtrise en études russes et avoir vécu dans ce pays près d'un an, j'ai choisi de me diriger vers l'anthropologie, qui, me

⁵ Le verbe *spasat'*, sauver, est couramment utilisé, aux côtés de *sohranit'*, préserver.

⁶ De fait, le centre-ville a relativement peu changé au cours du 20^e siècle.

semblait-il, me permettrait d'aborder cette culture sous un angle différent. L'étude de la littérature apporte une compréhension profonde d'une culture et de son histoire. L'anthropologie me permettait d'ajouter une corde à mon arc; de sortir de la fiction pour étudier la vie de gens « réels », avec leurs préoccupations et leurs désirs.

Le choix de faire mon terrain à Saint-Pétersbourg s'est vite imposé. Je connaissais cette ville pour l'avoir visitée à quelques reprises, bien que je n'y aie jamais effectué de séjour prolongé. J'avais cependant gardé des liens étroits avec quelques amis, ce qui me semblait un atout de taille pour entamer un projet ethnographique. J'avais envie d'aller à la découverte de cette ville singulière, à la beauté presque froide, et dont les habitants proclament sans gêne qu'elle n'a pas été construite pour l'être humain... Son histoire, aussi riche que tragique, constituait aussi un attrait indéniable. Ville mythique, Pétersbourg a été imaginée par Pierre le Grand, mais elle est devenue la ville de Pouchkine, le plus grand poète des Russes – le père de la langue russe moderne. Que devenait cette ville, quinze ans après la chute du régime communiste? Quelles étaient les préoccupations de ses habitants?

Comme il est souvent de mise en anthropologie, le choix de mon sujet s'est fait de manière empirique. Je suis arrivée à Saint-Pétersbourg, en 2006, avec l'idée d'étudier les espaces publics, la notion d'attachement au quartier et les pratiques d'appropriation des espaces publics.⁷ Inspirée par les travaux de Michel de Certeau, j'espérais étudier les pratiques des habitants d'un des quartiers du centre historique. Ce sujet s'est avéré inadapté à la ville postsoviétique, qui avait connu un développement fort différent de la ville capitaliste,⁸ mais il a ouvert la porte à la découverte de l'opposition à la densification urbaine. La ville était en proie à une

⁷ Je raconte, dans le chapitre suivant, les tenants et les aboutissants de ce terrain.

⁸ La notion de quartier n'avait pas la même résonance dans la ville soviétique que dans la ville occidentale, ce qui s'explique, entre autres, par l'absence de ségrégation spatiale et la quasi impossibilité, pour les citoyens, de choisir leur lieu de résidence. De plus, l'économie socialiste n'avait pas permis le même rapport de proximité avec les commerces locaux. Sur la configuration de la ville soviétique, voir Bater (1980) et French (1995). Sur les habitudes « spatiales » et la vie quotidienne des habitants de Leningrad dans les années 1930, voir Gerasimova et Čujkina (2000a et 2000b).

agitation intense. Les manifestations se multipliaient pour dénoncer les projets de construction qui envahissaient la ville. Je tenais là ce qui me semblait être un sujet intéressant et pertinent pour les Pétersbourgeois qui, après s'être réjouis de certains avantages qu'offrait le capitalisme (la fin des files d'attente, l'accès à la consommation), prenaient conscience que si rien n'était fait, le nouveau système risquait de menacer leur environnement et d'engloutir toute une mémoire.⁹

J'ai découvert que de nombreuses voix s'élevaient pour dénoncer des projets de construction et la disparition d'espaces verts. Des citoyens se battaient quotidiennement contre des projets de construction qui menaçaient leur environnement. Ces citoyens avaient en commun le désir de préserver leur environnement et, ultimement, de faire de la société dans laquelle ils vivent une société plus juste. J'ai été touchée par la détermination et la passion de tous ces gens qui, malgré l'absence de tradition démocratique et une société civile peu développée, osaient (et osent toujours) agir, protester et lutter. Ces gens qui résistent au cynisme ambiant et qui croient que leur engagement peut faire la différence. Ils sont porteurs d'espoir et, dans une société qui a vu s'effondrer nombre de ses repères et s'accroître la misère, l'espoir est plus que bienvenu. C'est de façon quelque peu inattendue que j'ai découvert que des milliers de citoyens se mobilisaient pour préserver leurs espaces verts, leur patrimoine historique, leur ville. C'est de cet élan de protection de Saint-Pétersbourg par ses habitants dont il sera question dans cette thèse.

LIEU, ESPACE MATÉRIEL OU ESPACE PUBLIC? PRÉCISION TERMINOLOGIQUE.

À Saint-Pétersbourg, des milliers de personnes unissent depuis quelques années leurs efforts pour défendre les lieux auxquels ils sont attachés. Ces lieux peuvent prendre plusieurs formes allant du concret (un parc, une cour intérieure, un bâtiment

⁹ En 2008, lors du télémarathon sur le sort de Pétersbourg, le cinéaste Alexandre Sokourov dénonçait les travers du capitalisme russe et lançait l'idée d'adopter une loi spéciale pour protéger la ville : « Nous avons besoin d'une loi fédérale pour protéger la ville. Il faut arrêter la vague. [...] Nous savons ce qu'est le communisme russe, maintenant, nous voyons ce qu'est le capitalisme russe et nous verrons ce qu'il sera dans le futur ».

historique) au symbolique (l'image de la ville). Les lieux dont il est question dans cette thèse sont des lieux dits « publics » au sens où ils sont accessibles (ou l'étaient) à l'ensemble de la population.¹⁰ Le caractère public, et donc accessible, des espaces est au cœur de cette mobilisation. Je ne fais pas de distinction particulière entre « lieu » et « espace » public et les utilise de manière plus ou moins interchangeable. J'emploie aussi les termes plus généraux « espace matériel » et « environnement ».¹¹ Il est à noter qu'il n'y a pas consensus, dans la langue russe contemporaine, en ce qui a trait aux termes utilisés pour désigner l'espace public.¹² En URSS, tous les espaces étaient considérés *de facto* (et *de jure*) comme publics, au sens où ils appartenaient à l'État et étaient sous contrôle de ce dernier.¹³ La notion d'espace privé était pour ainsi dire inexistante. Mais les frontières entre le public et le privé sont parfois floues et mouvantes, surtout dans la Russie postsoviétique, qui jongle encore avec des pratiques héritées de l'époque soviétique.¹⁴ Aujourd'hui, le terme *obščestvennoe mesto*, lieu public, est certes utilisé, mais n'a pas encore intégré le langage courant. On utilise aussi, dans les documents légaux, le vocable *territorja obščego pol'zovnija*, désignant un « territoire à usage commun »¹⁵ Cette hésitation linguistique traduit bien le flou qui existe, tant dans la législation que dans les pratiques, quant à la notion de « lieu public ». Sauf indication contraire, j'utiliserai, dans cette thèse, les termes lieux publics et espace(s) public(s) pour désigner ces espaces accessibles sans restriction – ces espaces à « usage commun ».

¹⁰ J'adopte la définition du géographe Paul Claval selon laquelle « est public tout espace auquel les gens peuvent accéder sans contrôle et circuler librement, sans avoir à payer des droits » (2001 :25).

¹¹ Un peu à l'instar de Maurice Halbwachs (1997) qui, dans son chapitre sur la mémoire collective et l'espace, ne fait pas de distinction entre les termes « espace matériel », « espace » et « lieu ».

¹² Cette absence de terminologie témoigne du flou entourant le statut des terrains.

¹³ Plusieurs espaces publics (parcs, places, etc.) étaient considérés comme public au sens où ils appartenaient à la collectivité. Je discuterai plus en détail, dans les chapitres subséquents, du concept d'« espace public » à l'époque soviétique.

¹⁴ L'existence d'appartements communautaires, dans lesquels vivait encore, au début des années 2000, près du quart des habitants de Saint-Pétersbourg, illustre bien la présence persistante de l'époque soviétique. Avec l'abolition de la propriété privée, le régime soviétique a affirmé sa mainmise sur le domaine privé. « The home was conceived as part of the public sphere and, as such, open to an intrusion by the State » (Gerasimova 2002: 209). La distinction entre les domaines public et privé différait donc considérablement de celle acceptée généralement en Occident. Sur la question du rapport public/privé, voir aussi Cromley et Reid (2002), Voronkov (2002 et 2003) et Schlapentokh (1989).

¹⁵ Je traiterai de ces termes plus en détail dans les chapitres ethnographiques.

ÉTUDES URBAINES ET ANTHROPOLOGIQUES SUR LA RUSSIE

La Russie constitue un domaine de recherche relativement nouveau pour l'anthropologie occidentale, ce qui s'explique par la fermeture presque totale, pendant plus de sept décennies, de l'URSS aux chercheurs étrangers.¹⁶ Les études sur l'Europe de l'Est et l'URSS ont longtemps été dominées par les sciences politiques et l'économie (Lampland 2000). La perestroïka et surtout le démantèlement du régime soviétique, en 1991, ont mené à l'ouverture de la Russie aux « étrangers » et a donc permis à un plus grand nombre d'anthropologues d'aller y faire du terrain. La découverte de ce nouveau terrain a donné naissance à de nombreux ouvrages traitant d'aspects tant théoriques qu'ethnographiques (Berdahl, Bunzl et Lampland 2000, Burawoy et Verdery 1999, De Soto et Dudwick 2000, Humphrey 2002, Ries 1997, Verdery 1996). L'anthropologie a grandement contribué à la réflexion sur le postsocialisme et sur le concept de transition, à propos duquel les anthropologues se sont montrés très critiques (Barsegian 2000, Burawoy et Verdery 1999, Hann 1994, Hann, Humphrey et Verdery 2002). Les ethnographies produites dans les années qui ont suivi la chute des régimes communistes ont révélé la diversité des sociétés qui composaient l'ancien bloc de l'Est : « *No socialist country was 'typical'; each had its specificities, and each shared certain features with some but not all other countries of the bloc* » (Verdery 1996: 11). La production d'ethnographies a de plus confirmé la nécessité de délaisser les études macro sociales pour porter attention aux réalités locales et donner la parole aux gens « ordinaires » (Berdahl 2000). La pratique ethnographique s'est avérée d'une grande efficacité pour comprendre ce qu'avait été le socialisme. La prise de conscience de la diversité des sociétés postsocialistes a aussi mis en relief le piège que constitue l'application d'un seul et même cadre théorique à des réalités, somme toute, fort différentes.

¹⁶ Une fermeture totale a eu lieu au milieu des années 1930. À partir des années 1970, quelques chercheurs ont pu aller y effectuer des recherches, mais l'accès était fort limité (Barsegian 2000, Hann 1994).

La chute des régimes communistes a été perçue par plusieurs observateurs comme une rupture. Les études anthropologiques ont amené un point de vue nouveau en mettant l'accent non pas sur la rupture, mais la continuité (De Soto et Dudwick 2000, Berdahl 2000). Si les sociétés postsocialistes ont vécu d'immenses transformations, elles ont toutefois conservé bon nombre de pratiques héritées de l'ancien système.¹⁷ Ce sont ces continuités qui confèrent au domaine d'études postsocialistes sa spécificité et non le fait d'étudier des sociétés en « transition » vers un système de libre marché (Barsegian 2000 : 120). Nous verrons que le passé (soviétique et même impérial) continue de servir de référence pour plusieurs personnes lorsque vient le moment de penser l'espace public postsoviétique, ce qui confirme la difficulté de tracer une ligne franche entre socialisme et postsocialisme.¹⁸

Les villes postsocialistes, notamment Saint-Pétersbourg, ont été l'objet de plusieurs études, particulièrement en études urbaines et en géographie.¹⁹ Toutefois, malgré le nombre croissant d'ethnographies sur l'ex-URSS, force est de constater que la question urbaine et l'espace public russe reste un domaine largement inexploré par les anthropologues occidentaux.²⁰ Les quelques études portant sur des enjeux reliés à l'espace public concernent principalement Moscou. La question des monuments a attiré l'attention de plusieurs anthropologues (Grant 2001, Boym 2001), notamment en référence à la mémoire (Rethmann 2008). Caroline Humphrey (2002 et 2003) s'est penchée sur le sort des villes de Sibérie, de même que sur les villas construites par les « nouveaux Russes ». Alaina Lemon (2000) s'est pour sa part intéressée au métro de Moscou et à l'impact des récents changements sur les

¹⁷ On peut penser, entre autres, à la persistance des appartements communautaires, à une certaine utilisation de l'espace public et au système de faveurs, appelé *blat*. Sur le *blat*, voir Ledeneva (1998).

¹⁸ Pour Martha Lampland, « drawing a sharp line between socialism and the postsocialist period violates the complex flow of memory, community, family, politics, and culture in which people live their lives » (2000: 210).

¹⁹ Voir Argenbright (1999 et 2004), Axenov (2006), Dixon (2010), Johnson et Forest (2002 et 2004), Golubchikov (2004), Mellor (1999), Ruble (1990 et 1995), Stanilov (2007) et Trumbull (2003). Il existe toutefois plusieurs ethnographies basées sur des terrains effectués en milieux urbains. Voir, entre autres, Berdahl, Bunzl et Lampland (2000), Caldwell (2007), Humphrey (2002), Ries (1997), et Yurchak (2005).

²⁰ La situation dans les pays d'Europe centrale a par ailleurs fait l'objet de plusieurs études. Hermine G. De Soto (2000) s'est penchée sur les visions divergentes de deux groupes sur le futur d'une région industrielle au centre de l'ex-RDA. Sur la mémoire sensorielle en Lituanie, voir Lankauskas (2006).

pratiques spatiales et discursives. L'attrait de Moscou, du point de vue de la recherche, est peut-être lié aux changements considérables et rapides que cette ville a connus dès la chute du régime soviétique. De plus, l'attraction du maire Lužkov pour les reconstructions et l'érection de monuments gigantesques à la symbolique forte ont soulevé la controverse, mais ses projets de reconstruction n'ont pas provoqué de mouvements d'opposition majeurs (Argenbright 2004).²¹

L'Occident occupe, dans le domaine de la recherche en sciences sociales, une place privilégiée. Malgré l'accroissement des échanges entre l'Est et l'Ouest, la voix des chercheurs de l'ex-Europe de l'Est se fait encore timide. Le manque de financement et des traditions divergentes sont à l'origine de ce fossé (Lampland 2000 :216). Au cours de mon terrain, j'ai découvert un milieu de recherche d'un grand dynamisme. J'ai été impressionnée par la rigueur, les connaissances et le dévouement dont témoignent plusieurs de mes collègues de Saint-Pétersbourg. Plusieurs chercheurs russes maîtrisent les langues étrangères, ce qui leur permet d'être au fait de ce qui s'écrit à l'étranger. L'inverse n'est malheureusement pas vrai. Toutefois, étant donné la « nouveauté » du sujet traité dans cette thèse, les sources russes sont assez limitées. Mais dans un souci de rendre hommage à cette riche tradition, j'ai tenté d'incorporer, dans la mesure du possible, des références à des sources russes. Le chemin à parcourir pour faire connaître les travaux des recherches russes et d'Europe centrale est encore long et la tâche est immense. Mais de cet échange pourrait naître une meilleure compréhension de nos mondes respectifs.

SAINT-PÉTERSBOURG ET LA RUSSIE : DE L'AMBIVALENCE

Saint-Pétersbourg a toujours occupé une place de choix dans l'imaginaire russe. Pour beaucoup de Russes et certainement pour les Pétersbourgeois, cette ville mythique a contribué et continue de participer à forger la culture russe. Cependant, loin de moi

²¹ Les projets de monuments du sculpteur Zurab Cereteli, favori du maire Lužkov, ont fait l'objet de controverses (Grant 2001), mais sans grand succès. Selon la journaliste Ol'ga Kabanova, l'opposition à Cereteli a nui à l'architecture moscovite en ce sens que pendant que les citoyens étaient occupés à se battre contre ses monuments, on procédait à des démolitions et on reconstruisait la ville (2007 : 85).

l'idée d'affirmer que cette ville est représentative de la réalité de ce pays à l'étendue si vaste et à la diversité si riche. Ce serait, de toute façon, occulter l'ambivalence historique qui caractérise la relation entre la ville de Pierre et le reste de la Russie. Si Saint-Pétersbourg continue d'attirer l'admiration de nombreux Russes, il en est tout autant qui déclarent, et ce depuis longtemps, que Saint-Pétersbourg n'est pas la Russie.²² Il n'en demeure pas moins que cet attachement à *Piter*, comme l'appellent les amants de la ville, se retrouve partout en Russie, comme en témoigne l'anecdote suivante. Les organisateurs du télémarathon qui s'est tenu en 2008 sur le sort de Saint-Pétersbourg ont reçu un appel d'un citoyen habitant près de la mer d'Azov, dans le sud de la Russie les enjoignant de préserver la ville : « Conservez-le, notre *Piter*, car vous êtes uniques parmi nous ». Ce à quoi on lui a demandé ce qu'il entendait par « uniques ». « Si beaux », voilà qu'elle a été sa réponse.²³ Dans le contexte soviétique, caractérisé par l'uniformité en matière d'architecture et d'urbanisme, le centre-ville de Leningrad/Saint-Pétersbourg détonait et offrait un paysage plus personnel. En marchant dans le quartier de Petrograd, ma logeuse me parlait de l'amour qu'elle éprouvait pour son quartier dans lequel, selon elle, chaque maison possède sa propre âme. Si j'ai moi-même appris à aimer cette ville, c'est en grande partie grâce au regard de ses habitants qui me l'ont fait découvrir. Les nuits blanches sont propices à la déambulation. Ainsi, les Pétersbourgeois adorent les promenades; découvrir et partager les beautés de leur ville.

Cela dit, les récits et analyses présentés dans cette thèse sont spécifiques à Saint-Pétersbourg. Mais leur spécificité révèle néanmoins une parcelle de la réalité postsoviétique. C'est là, sans doute, le propre de l'ethnographie : présenter une tranche de vie d'un lieu, d'une culture, à un moment donné de son histoire. De même, la situation a beaucoup évolué à Saint-Pétersbourg depuis que j'y ai séjourné.

²² La controverse est pratiquement née avec la fondation de la ville. Aujourd'hui encore, plusieurs Russes perçoivent Saint-Pétersbourg comme n'étant pas représentative de la Russie. C'est le cas d'une habitante de Novgorod, rencontrée en 2006, qui s'est exclamée, lorsque je lui ai dit que je travaillais sur Saint-Pétersbourg : « Mais Saint-Pétersbourg, ce n'est pas la Russie! »

²³ «Вы уж сохраните наш Питер, потому что вы у нас одни.» Какие? «Такие красивые».

Si je me suis tenue informée de ce qui s’y passait, mes réflexions sont basées essentiellement sur la situation qui prévalait il y a déjà quelques années.

Aujourd’hui deuxième ville de Russie, Saint-Pétersbourg continue de jouer un rôle important tant sur le plan économique, politique, social et culturel. L’arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine puis de Dimitri Medvedev, tous deux originaires de Saint-Pétersbourg, a ravivé l’intérêt du pouvoir central pour la ville, qui y a d’ailleurs rapatrié une partie de son administration. Le palais Konstantinovskij, situé sur la rive sud du golfe de Finlande, a été restauré sous Poutine, et sert aujourd’hui de résidence présidentielle (Gaav 2003). Certains craignent pourtant que ce regain d’intérêt pour Pétersbourg ne signifie une volonté des autorités d’y ériger des symboles de son pouvoir (Ippolitov 2007). Mais la menace vient peut-être davantage de l’absence de réglementation du nouveau système et du manque de courage politique des dirigeants locaux. En 2008, lors du marathon télévisé sur le sort de Pétersbourg,²⁴ la critique et dramaturge Tat’jana Moskvina a lancé un vibrant appel aux autorités, mais aussi à la population :

« Il y a longtemps qu’il faut user de pouvoir en ce qui concerne Pétersbourg. [...] Il y a beaucoup d’infractions aux lois. [...] Nous disons : les autorités, les autorités (*vlasti, vlasti*),²⁵ comme s’ils étaient tombés du ciel, comme si c’était des Martiens. Nous vivons dans une démocratie. Le pouvoir, ce sont des gens que nous avons embauchés (*nanjali*). Nous, la société, nous avons embauché ces gens pour qu’ils assument des responsabilités. S’ils n’arrivent pas à les assumer, qu’ils s’en aillent (*pošli von*). Qui est redevable de ce qui se passe? (*Kto otvečæet za to, čto proishodit?*). Pourquoi la gouverneure et le vice-gouverneur se réveillent-ils d’un sommeil léthargique et voient-ils soudainement que le paysage est gâché ? Que tout à coup une maison s’élève. C’est quoi, elle est apparue hier, comme un génie qui sort d’un conte arabe? Cette maison, ça a pris des années à la construire. Des papiers ont été signés par quelqu’un... Tout le monde sait très bien ce qui se passe. [...] Pourquoi est-ce que personne ne prend la responsabilité de ce qui se passe? »

²⁴ L’événement s’intitulait *Četvertoe stoletie. Sud’ba Peterburga* [Le quatrième centenaire : le destin de Pétersbourg].

²⁵ Le terme *vlast’* signifie pouvoir. Au pluriel, *vlasti*, il se traduit plus aisément par « autorités », signifiant « les pouvoirs en place ».

DE LA MULTIPLICITÉ DES VOIX

Il va sans dire que tous ne partagent pas ces propos et que les constructions qui envahissent Pétersbourg ne troublent pas tout le monde de la même façon. Mais la densification urbaine et la « défiguration » du centre historique interpellent suffisamment de Pétersbourgeois pour que cette cause soit la plus importante à secouer la ville depuis la chute du régime soviétique. Durant mes deux terrains, j'ai croisé très peu de gens qui étaient d'accord avec la densification urbaine ou le projet de Gazprom. Il est vrai que je n'ai pas particulièrement recherché leur compagnie et que je ne frayais pas dans les hautes sphères du monde des affaires ou de la politique. Ainsi, je ne présente ici qu'un côté de la médaille et certaines voix sont muettes dans les pages qui suivent, comme celles des promoteurs ou de la haute administration. Cette absence résulte peut-être d'une envie de donner une voix aux « sans voix ». Mais rappelons-nous à nouveau ces mots de Clifford Geertz pour qui « all ethnographical descriptions are homemade, that they are the describer's descriptions, not those of the described » (1988: 144). Ainsi, les descriptions et analyses que j'ai pu faire sont le résultat de mon expérience et de ma compréhension des choses. Tout ce que je peux espérer, c'est que s'ils venaient à lire cette thèse, en partie ou en totalité, les gens que j'ai pu côtoyer, de près ou de loin, ne disent pas de moi que j'ai « erré ».

L'anthropologue, sur le terrain, est confronté à une multitude de choix. Lorsque j'ai décidé de travailler sur les luttes contre la densification urbaine, je ne me doutais pas de l'ampleur de la tâche qui m'attendait. Au départ, ma recherche allait dans toutes les directions. Une chose était pourtant claire pour moi, et ce, dès les débuts. Je ne cherchais pas à dresser un portrait exhaustif de la situation; je m'intéressais avant tout aux raisons qui poussaient des citoyens « ordinaires » à former des comités, à s'unir pour défendre leurs intérêts. J'ai choisi d'écouter la voix des « victimes » de la densification urbaine et des gens qui les soutenaient. Les contacts que j'avais m'ont amenée à rencontrer des députés, des activistes, des journalistes. J'ai ensuite pu rencontrer des citoyens aux prises avec ce phénomène.

Des gens ont accepté de me raconter leur histoire. Les groupes qui luttent contre la densification urbaine ne forment pas un tout homogène et loin de moi l'idée de prétendre que c'est le cas. Les motivations varient, tout comme les moyens d'action. Mais il n'en reste pas moins qu'il existe de nombreux points communs entre les différents acteurs et défenseurs de l'espace public.

L'APPROPRIATION DE L'ESPACE

La mobilisation contre la densification urbaine participe-t-elle d'une stratégie globale d'appropriation de l'espace urbain ? Les cas présentés dans cette thèse portent à penser que oui. Jusqu'à récemment, les Russes ne choisissaient pas le quartier où ils voulaient habiter. Sous le régime soviétique, l'État leur octroyait un logement dans l'emplacement de son choix. Cette mesure a eu des conséquences importantes sur la composition des différents quartiers de Saint-Petersbourg, de même que sur le sentiment d'attachement au quartier. La stratification sociale s'opérait non pas à l'échelle du quartier, mais à l'intérieur des immeubles (Bater 2002). Ainsi, le concept de « quartier prestigieux » est relativement nouveau en Russie et est réapparu avec le retour de l'économie de marché. La possibilité de choisir son lieu de résidence et surtout d'être propriétaire a contribué à modifier les pratiques urbaines.

Qu'est-ce que l'appropriation de l'espace ? C'est « rendre propre (sien) l'espace, c'est le singulariser pour le construire selon nos sentiments et notre culture » (Segaud 2009 : 280).²⁶ De nombreux auteurs ont insisté sur la maîtrise de l'espace comme étant une des composantes essentielles de l'appropriation (par exemple Ripoll 2006, Ripoll et Veschambre 2004 et 2005, Segaud 2009). Cette volonté de maîtrise peut se manifester de manière symbolique ou concrète, à travers des pratiques de marquage de l'espace. Laisser des traces, par la seule présence de corps ou en plantant des arbres, constitue une forme d'expression de ce désir de

²⁶ Je me pencherai plus en détail sur le concept d'appropriation dans le chapitre théorique.

s'approprier un espace. L'analyse des données ethnographiques recueillies dans le cadre de la présente recherche portent à penser que la lutte contre la densification urbaine, dans ses multiples formes, constitue une forme d'appropriation de l'espace urbain : un désir d'une partie de la communauté de se réapproprier la ville.

PRÉCISION SUR L'APPROCHE : LE POLITIQUE EN FILIGRANE

Les protestations qui secouent depuis quelques années Saint-Petersbourg résultent en grande partie des changements politiques qui ont eu lieu ces dernières années. La chute du régime a donné naissance au sein de la population à un réel espoir de démocratie, espoir qui s'est effrité depuis quelques années. Au niveau municipal, ce qui nous intéresse ici, on a assisté à un net recul de la démocratie et ce, particulièrement depuis l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine en 2000.²⁷ À Saint-Petersbourg, le pouvoir municipal est souvent montré du doigt comme étant un des responsables de la densification urbaine. Les décisions prises par les autorités et la corruption endémique de l'appareil municipal ont provoqué la grogne d'une partie importante de la population. En ce sens, le politique a joué et continue de jouer un rôle central dans les affaires de la ville. Tout en demeurant consciente de l'impact du politique sur la mobilisation contre la densification urbaine, j'ai fait le choix de concentrer mon analyse sur d'autres aspects de la lutte. Lors de ma cueillette de données, j'ai porté une attention particulière aux récits de résidents. Leur point de vue sur les événements s'est avéré d'une grande richesse, englobant des questions beaucoup plus vastes que leur propre lutte pour la préservation de leur parc ou environnement immédiat. À travers leur discours et leurs actions, s'est aussi dessiné un portrait de la réalité russe actuelle. Ainsi, si les récits font souvent référence au politique, ils sont imprégnés d'un attachement à la ville et à certaines valeurs qui ont, au cours des années, contribué à forger ce lieu dans l'imaginaire de ses habitants. C'est pourquoi il m'est apparu important, sans ignorer l'aspect politique, de faire

²⁷ Dans les années 1990, les gouverneurs des provinces étaient élus démocratiquement. Depuis 2006, ils sont nommés par le président de la fédération. Dans le cas de Moscou et Saint-Petersbourg, le gouverneur de la province occupe la fonction de maire de la ville. Le fait qu'ils soient nommés par le pouvoir central et non élus par la population implique donc qu'ils sont redevables au président et non à leurs électeurs.

ressortir ce qui constitue le cœur de l'entreprise anthropologique soit la dimension culturelle de la lutte contre la densification urbaine.

STRUCTURE DE LA THÈSE

Cette thèse est présentée sous forme d'articles portant sur trois aspects importants de la mobilisation contre la densification urbaine à Saint-Petersbourg. Le lecteur me pardonnera les quelques répétitions qu'un tel format rend pratiquement inévitable. Si j'ai tenté de les limiter au maximum, certaines données, relatives au contexte notamment, pourront paraître redondantes.

Les trois chapitres ethnographiques ont été écrits sous forme d'articles publiés ou à paraître dans des revues spécialisées. Ils sont précédés d'un court récit de terrain dans lequel je relate mon expérience pétersbourgeoise et raconte comment j'ai trouvé mon sujet (chapitre un). Ces quelques pages dans lesquelles je mets en récit mon expérience sauront, je l'espère, donner au lecteur un aperçu du contexte dans lequel s'est déroulée cette recherche et révéleront certaines particularités liées à la pratique de terrain en Russie. Ce chapitre comprend également une section dans laquelle je présente la méthodologie employée.

Dans le second chapitre, j'interroge le passé pour tenter de comprendre si les mobilisations actuelles font écho à une tradition purement pétersbourgeoise fondée sur la résistance, qui s'est incarnée de manière variée au cours de son histoire. Je me questionne également à savoir si les mobilisations actuelles peuvent être perçues comme s'inscrivant dans une certaine tradition de protection de la nature, tradition qui a perduré sous le régime communiste et ce, malgré la terreur. Pour l'historien Douglas Weiner, l'aspect peut-être le plus significatif du mouvement de protection de la nature pour la société soviétique, était « its role as an institutional 'keeper of the flame' of civic involvement independent of the Party's dictates » (1999 :5). Ainsi, l'on peut supposer que c'est peut-être en partie grâce à ce mouvement si des Pétersbourgeois peuvent aujourd'hui lutter pour préserver leur environnement matériel et naturel.

Le troisième chapitre est consacré aux concepts théoriques qui ont nourri ma réflexion sur la mobilisation citoyenne contre la densification urbaine. J'ai choisi d'articuler ma pensée autour de deux thèmes principaux: le lieu et la mémoire. Les lieux étant au cœur des mobilisations contre la densification urbaine, il m'apparaissait pertinent d'explorer les différentes approches du lieu en sciences sociales. Ainsi, s'il fallait inscrire ce projet de doctorat dans un domaine précis, ce serait probablement celui, relativement récent, de l'anthropologie du lieu.²⁸ Si le concept de lieu s'est imposé dès les premiers balbutiements de ce projet de recherche, il n'en est pas de même de la mémoire. C'est au retour du terrain, lors de l'analyse des données, que j'ai réalisé son importance dans le sentiment d'attachement et d'identification au lieu.

Les trois chapitres ethnographiques (chapitres quatre à six), illustrent ces composantes du lieu anthropologique. Le chapitre quatre met l'accent sur le lieu comme construction sociale, enjeu potentiel de conflits entre divers acteurs sociaux. Il expose des conflits entre résidents et promoteurs sur le sort de certains espaces urbains du point de vue des résidents. Le chapitre cinq est axé sur la préservation des espaces verts et en particulier sur un groupe citoyen qui s'est emparé de pics et de pelles pour verdir des espaces verts menacés par des projets de construction. Dans le sixième chapitre, je m'attarde à un des aspects les plus rassembleurs de la lutte contre la densification urbaine, la préservation du patrimoine historique. J'y montre que la préservation de l'ensemble architectural est une composante essentielle de l'identité pétersbourgeoise.

Si j'ai choisi d'accorder une place de choix à l'histoire, c'est qu'elle s'avère indispensable à une compréhension du rapport que les Pétersbourgeois entretiennent avec leur environnement. Elle permet aussi d'appréhender la réalité actuelle non pas en tant que rupture, mais dans une certaine continuité avec le passé. L'histoire, à son

²⁸ D'autres approches théoriques auraient pu servir analyser cette mobilisation, notamment la théorie sur les mouvements urbains, mais j'ai préféré une approche plus micro sociale de la mobilisation.

tour, refait surface à travers les souvenirs qui contribuent à construire une mémoire. Ainsi, histoire et mémoire sont étroitement liées en ce qu'elles participent toutes deux à forger une représentation du passé (Ricoeur 2000 : II). Les lieux sont les « contenants » par excellence du passé et de la mémoire (Casey 2000, Halbwachs 1997). Ainsi, la préservation des lieux facilite-t-elle la survie d'un passé et d'une mémoire. Dans le livre de commentaires de l'exposition *Un Pétersbourg qui disparaît*, qui s'est tenue en 2008, on pouvait lire ces lignes écrites par un des visiteurs:

« Parfois, j'ai l'impression que lorsqu'une maison ou une autre disparaît, quelque chose quitte notre âme ou se pétrifie, cesse de vivre comme avant. Et qu'en conservant la vieille ville, en prenant soin d'elle, de l'histoire, de la mémoire, le destin de l'Homme pourrait aussi être différent, plus harmonieux, lumineux et sans déchirements. »

L'objectif du chapitre six est de démontrer que l'effort de préservation du patrimoine repose en grande partie sur une volonté de préserver une identité et une culture spécifiquement pétersbourgeoise; que cet effort embrasse beaucoup plus large que la préservation des pierres.

CHAPITRE 1 : RÉCIT DE TERRAIN ET MÉTHODOLOGIE

LA PETITE HISTOIRE D'UN TERRAIN

NAISSANCE D'UN SUJET

Saint-Pétersbourg, octobre 2004. Je remets les pieds en Russie pour la première fois depuis près de dix ans. Cette visite éclair de deux semaines est pour moi une façon de reprendre contact avec ce pays que j'ai connu alors qu'il sortait à peine du système communiste. J'ai mis quelques jours avant de comprendre que je venais d'atterrir dans un pays complètement transformé. Seules les odeurs semblaient fidèles à mon souvenir : le métro, toujours aussi beau et efficace avec son odeur indescriptible; les feuilles d'arbres qui jonchent le sol d'automne, dégageant un arôme que j'associerai toujours à la Russie. Mes premières promenades en ville me donnaient à penser que j'étais dans une ville européenne, avec ses cafés partout, ses chaînes de magasins occidentaux aux noms familiers. Mes anciens repères n'étaient tout simplement plus valables. Habitée à être sur mes gardes lors de mes interactions dans l'espace public, je découvrais que je pouvais dorénavant être plus détendue. Nul besoin de sortir de la maison avec un bouclier. Je me sentais en sécurité dans les rues et je pouvais m'attabler tranquillement dans un café pour y lire les journaux culturels gratuits qu'on y distribuait. J'avais aussi le droit à l'erreur, de transgresser, par ignorance des règles locales, certaines façons de faire; le droit, enfin, d'afficher mon ravissement devant un étalage de sucreries. Je sentais que je pouvais afficher une certaine spontanéité dans les lieux publics, ce que je n'avais pas ressenti lors de mes visites précédentes. Au début des années 1990, la Russie connaissait une période bien sombre. L'effondrement du régime communiste avait créé un vide et un chaos social. Les files d'attente perduraient et la tension était partout palpable. Les pratiques socialistes étaient encore présentes, mais de nouvelles pratiques faisaient leur apparition. En 2004, j'ai eu cette impression que la Russie renaissait et que les Russes reprenaient enfin leur destin en mains.

Cette nouvelle atmosphère qui imprégnait l'espace urbain, apparemment plus ouvert et diversifié, m'a amenée à choisir l'espace public comme point de départ de mes recherches doctorales. Forte de ces impressions glanées au cours de ce bref

séjour, je suis rentrée à Montréal avec l'idée d'étudier les interactions dans l'espace public. Mes lectures subséquentes m'ont fait découvrir les travaux de Michel de Certeau. Son étude du quartier de la Croix Rousse à Lyon avait produit une forte impression sur moi. L'enracinement au quartier, les réseaux informels, les trajectoires des habitants au sein de leur quartier et les codes de sociabilité me semblaient constituer de bons points de départ à l'étude d'un quartier de Saint-Petersbourg. Je m'intéressais aussi aux pratiques d'appropriation de l'espace public, sujet cher à Michel de Certeau, et qui rejoignait aussi les travaux de l'approche critique de l'espace public (Harvey 1996, Low 1996, Rodman 1992, Zukin 1995). J'espérais pouvoir étudier un quartier en particulier et me pencher sur les différents mécanismes à l'origine de l'enracinement et de l'attachement des habitants à leur quartier. Ayant séjourné quelques fois à Saint-Petersbourg, j'avais déjà identifié deux quartiers centraux qui pouvaient, pensais-je, servir de terrain pour une telle étude: le quartier de Petrograd et celui de l'île Vassilevski. Les habitants de ces deux îles étaient reconnus pour l'attachement qu'ils vouaient à leur quartier.

PRENDRE LE POULS DE LA VILLE

Je suis retournée à Saint-Petersbourg en février 2006 dans le but d'y effectuer mon terrain de doctorat. Saint-Petersbourg, avec ses cinq millions d'habitants, est la quatrième plus grande ville du continent européen. Pour l'ethnologue, la cueillette de données commence dès l'arrivée sur le terrain. Mais comment appréhender une ville d'une telle taille? J'allais apprendre que faire de l'ethnologie en ville, qui plus est dans une mégapole, est une tâche ardue. L'ethnologue y est plus « anonyme » et doit déployer beaucoup d'efforts pour trouver ses informateurs. Qui plus est, par rapport au milieu rural, on ne vit pas en ville aussi facilement avec ses informateurs, ce qui comporte certes des avantages, mais aussi des inconvénients (Foster et Kemper 2002).

Le premier mois de mon terrain a été dédié à la recherche d'un endroit où loger. Une recherche d'appartement rocambolesque et les prix élevés du marché

locatif, m'ont amenée à louer une chambre chez une dame qui habitait une maison construite avant la guerre du quartier de Petrograd.¹ Partager un appartement signifiait disposer d'un espace plus restreint et de moins d'intimité, mais me permettait en revanche d'avoir des contacts quotidiens avec des gens de la place, ce qui, en ce début de séjour, était fort bienvenu. Au cours de ce terrain, j'ai appris énormément, en conversant avec mes hôtes, sur la réalité russe postsoviétique, sur les préoccupations des gens et le fonctionnement de cette société. Les conversations autour d'une tasse de thé ont souvent donné lieu à des échanges d'une richesse inestimable.²

Une fois installée dans mon nouveau chez-moi, je me suis consacré à l'observation de la vie de la ville et de mon nouveau quartier.³ Je devais surtout préciser mon idée de recherche, centrée autour de la notion de quartier et d'appropriation de l'espace public. Il m'apparaissait aussi important de saisir les enjeux touchant spécifiquement à l'espace public dans le contexte pétersbourgeois, ce qui me permettrait de traiter d'un sujet ayant une certaine résonance auprès des habitants.

Après quelques semaines d'observation, de déambulations et de conversations informelles, j'ai pris conscience de certaines difficultés. La première avait trait à la façon de présenter ma discipline. Le mot « anthropologie » (*antropologija*) évoque, en Russie, ce qu'en Amérique du Nord nous nommons primatologie ou anthropologie physique. La Russie possède certes une forte tradition ethnologique, mais celle-ci fait davantage référence à l'ethnologie classique (études de peuples lointains ou

¹ J'ai habité près de trois mois dans cet appartement avant de partager un autre logement dans un quartier près de *Smolnyj*.

² Nancy Ries (1997) relate l'importance, en Russie, de ce type de rencontres informelles dans l'établissement des liens de confiance avec des « informateurs ».

³ J'avais envie de m'imprégner de l'atmosphère de la ville et de laisser les choses se présenter. J'ai compris, dans les derniers instants de mon terrain, que mon « métabolisme anthropologique » est plutôt lent. J'ai besoin de temps pour digérer les informations et surtout je ne suis pas à l'aise à « forcer » les rencontres. Je préfère que les choses se fassent plus naturellement. Malheureusement, je ne disposais que de quelques mois et le territoire que j'avais à couvrir était immense.

autochtones) et aux études du folklore.⁴ Il était donc plus simple, pour mes interlocuteurs, de faire un lien avec la sociologie, discipline généralement mieux connue que l'ethnologie. Une fois clarifiée la question de mon appartenance disciplinaire, je tentais d'énoncer mon sujet de recherche. L'étude des pratiques d'appropriation de l'espace par ses habitants semblait bien nébuleuse aux gens à qui je tentais d'expliquer mon sujet de recherche...

Je me suis aperçu que mon projet était, d'une part, peut-être trop ambitieux par rapport au temps dont je disposais, puisqu'une étude des pratiques requérait une présence continue et prolongée de l'ethnologue sur le terrain. D'autre part, l'enracinement au quartier et les pratiques d'appropriation ne semblaient pas intéresser outre mesure les gens à qui j'en parlais, qui n'en comprenaient pas la pertinence. Ainsi, l'idée de faire une ethnographie de quartier à la manière de Michel de Certeau me semblait de moins en moins adaptée à la réalité locale, ce que m'a confirmé un collègue anthropologue d'une université locale. L'appartenance au quartier ne s'exprime pas du tout de la même façon à Saint-Petersbourg que dans une ville française.⁵ Qui plus est, sous le régime soviétique, l'État contrôlait le logement, ce qui impliquait que les gens ne choisissaient pas leur lieu de résidence. De plus, sur le plan de la consommation, les rapports étaient complètement différents de ceux qui s'établissent dans les sociétés régies par l'économie de marché. Les liens entre le commerçant et le « consommateur » étaient réduits à leur strict minimum et, dans bien des cas, plutôt hostiles que chaleureux.⁶ Les chaînes d'alimentation et les

⁴ Il importe de souligner que l'ethnologie postsoviétique, par ses objets d'études et son approche, rejoint de plus en plus l'ethnologie qui se pratique aujourd'hui en Occident. Pour preuve, le département d'ethnologie de l'Université européenne de Saint-Petersbourg a été renommé, en 2009, département d'anthropologie. Pour obtenir une idée des sujets traités aujourd'hui par les anthropologues russe, voir entre autres le site de la revue *Antropologičeskij Forum* (Forum for Anthropology and Culture, www.ehrc.ox.ac.uk/forum.htm).

⁵ Il existe toutefois quelques études russes sur l'appartenance au quartier, tant aujourd'hui qu'à l'époque soviétique. Voir les études ethnographiques de Gerasimova et Čujkina (2000a et 2000b) sur Leningrad dans les années 1930 et l'article de Samočkina (2006) sur Moscou et Dnepropetrovsk.

⁶ Dans le système socialiste, la consommation ne s'effectuait pas tant dans le domaine public (épiceries, magasins etc.) que dans une sphère semi-publique, caractérisée par l'économie informelle. L'obtention de biens ou de denrées ne se rattachait pas tant au lieu (les commerces du quartier) qu'au réseau social. Pour une introduction au système de production socialiste, voir Verdery (1996) et pour une analyse des réseaux économiques informels voir Ledeneva (1998) et Humphrey (2002).

grandes surfaces ont fait leur apparition avec l'avènement de l'entreprise privée, après 1991, perpétuant en quelque sorte le caractère anonyme des rapports marchands. Aujourd'hui, s'ils fréquentent encore les marchés et petits commerces, la majorité des Pétersbourgeois fait ses emplettes dans des supermarchés, parfois même à l'extérieur du quartier où ils résident.

Je poursuivais néanmoins l'exploration de la vie de mon quartier, à l'affût de tout événement qui pourrait orienter ma recherche. Je me procurais les journaux de quartiers qui étaient assez nombreux. Outre les publications officielles des autorités municipales, dont l'information était passée au crible par l'administration, j'ai découvert le journal *Moj Rajon* (Mon Quartier). Cet hebdomadaire paraissait tous les vendredis et jouissait d'une large distribution. Il était publié dans chaque quartier de Saint-Pétersbourg. À l'écoute des préoccupations des citoyens, ce journal donnait un bon aperçu des enjeux qui secouaient d'une part la ville dans son ensemble et, d'autre part, les divers quartiers qui la composent. Aux dires de mes connaissances, *Moj Rajon* constituait la source la plus fiable d'informations sur la ville, en plus d'être un des seuls journaux indépendants de la métropole.⁷

LA DÉCOUVERTE D'UN ESPACE PUBLIC CONTESTÉ

C'est en parcourant un de ces journaux de quartier que j'ai pris connaissance d'un conflit entourant un des squares du quartier de Petrograd. Le square était situé sur une des artères principales du quartier, l'avenue Kamennostrovskij, à proximité de mon domicile. L'article racontait le combat de différents groupes de résidents pour la préservation de leur square que des investisseurs souhaitaient reprendre pour y ériger un immeuble à logements et des édifices à bureaux.⁸ Devant la menace de perdre leur

⁷ La majorité des journaux de la ville était la propriété d'oligarques, associés au pouvoir central. Le journal *Moj Rajon*, a été racheté, en 2006, par un homme d'affaires norvégien. En 2006, le journal avait un tirage de 390 000 exemplaires. Ce chiffre est passé à près de 500 000 en 2008, ce qui en fait le leader parmi les journaux locaux.

⁸ En 2001, la ville avait octroyé l'autorisation à un investisseur de construire un complexe multifonctionnel. Toutefois, en 2006, après les pressions des résidents et de la communauté, l'administration municipale a annulé cette autorisation.

petit espace vert, la communauté s'était mobilisée et avait notamment organisé, en avril 2005, une plantation d'arbres dans le square. Le groupe *Zelenaja Volna*, la Vague verte, était à l'origine de cet événement. Ce groupe, fondé par des musiciens rock est devenu avec le temps un des principaux groupes de protection des espaces verts à Saint-Pétersbourg. Je relate, dans le chapitre cinq, l'histoire de la défense de cette petite place publique, de même que celle du groupe la Vague verte.

La découverte de ce square et de la lutte pour sa préservation s'est avérée déterminante dans la poursuite de ma recherche et a soulevé plusieurs questions. Quelle importance accorder à cet événement précis? Était-ce un cas isolé de mobilisation citoyenne ou pouvait-on observer d'autres cas du genre dans la ville ou dans le quartier? Cette mobilisation de la communauté témoignait-elle d'une forme d'attachement au quartier et d'appropriation de l'espace? Sinon, qu'est-ce qui poussait les citoyens à unir leurs efforts pour sauvegarder ce petit espace vert? Sur le plan méthodologique, je me questionnais aussi à savoir s'il était préférable de m'intéresser à des lieux précis pour aborder les gens ou, à l'inverse, tenter d'amener les gens à me parler des lieux? Je sentais que je détenais un filon intéressant et plus concret qui méritait d'être exploré.

J'ai fait part de ma découverte à un collègue anthropologue de Pétersbourg, qui avait accepté de m'accompagner dans ma démarche de recherche. L'idée de faire une ethnographie d'un quartier l'avait laissé un peu perplexe lui aussi, jugeant l'entreprise difficile à réaliser et peu adaptée à la réalité locale. Ma découverte du square de l'avenue Kamennoostrovsij et de la mobilisation pour sa préservation a suscité chez lui de l'enthousiasme. C'est lors d'une de nos discussions que j'ai appris que la menace de destruction qui pesait sur le square faisait référence à un phénomène de plus en plus courant à Saint-Pétersbourg désigné par les termes : *uplotnitel'naja zastrojka* (densification urbaine). J'étais ravie d'apprendre que je détenais là un sujet d'actualité ancrée dans la réalité de la ville.

UNE COLLABORATION INATTENDUE : MON IMPLICATION DANS UN JOURNAL DE QUARTIER

Mon terrain venait de rendre un tournant déterminant. Je me suis mise à la recherche d'informations afin de me familiariser avec ce phénomène. Le sujet était bel et bien d'actualité et me permettait d'aborder la production sociale de l'espace et, possiblement, les stratégies d'appropriation de l'espace public par les habitants. Mais par où commencer?

Le journal *Moj Rajon* recevait souvent, m'avait-on dit, des lettres de citoyens aux prises avec des promoteurs immobiliers. Comme point de départ à mes recherches, et ayant désormais un sujet précis à présenter à mes interlocuteurs, j'ai décidé de contacter la rédaction du journal. Mes attentes n'étaient pas très grandes. Établir des contacts professionnels avec de purs inconnus, en Russie, relève plus souvent qu'autrement, de l'exploit. La manière informelle, par connaissances interposées, est beaucoup plus sûre. Je connaissais l'importance des réseaux informels dans les rapports sociaux; il était toujours préférable d'entamer la conversation par un « j'appelle de la part de... ». Qu'à cela ne tienne, j'ai appelé aux bureaux de *Moj Rajon*, me présentant comme une étudiante canadienne qui menait une recherche sur la vie de quartier à Saint-Pétersbourg. Ma demande était modeste : aller visiter la rédaction. Je n'avais évidemment aucune idée de ce que j'y trouverais, mais j'avais besoin d'un point de départ. On m'a mise en communication avec la rédaction du journal. J'étais d'autant plus étonnée de cet accès direct – tout semblait si simple – que mon interlocutrice⁹ m'a proposée de la rencontrer le soir même dans un café du centre ville. J'étais ravie. J'avais quelques heures à peine pour me préparer à cette rencontre. L'histoire du journal m'apparaissait une bonne entrée en matière avant d'aborder la question des quartiers et la densification urbaine. Le contexte informel et la spontanéité de cette rencontre dictaient d'une certaine façon mon

⁹ Par souci de préserver son identité, je ne la nommerai pas.

approche. Je m’imaginai difficilement apporter mon enregistreuse, d’autant plus que je jugeais que ce n’était pas le moment de faire une entrevue structurée.

Cette rencontre s’est avérée fructueuse à plusieurs égards. J’ai appris que le journal avait abondamment couvert la question de la densification urbaine. Un des premiers cas problématiques avait surgit en 2003 sur une des grandes avenues (*Bolšoj prospekt*) de l’île Vassilevski, un des quartiers historiques de la ville. Dans ce coin de la ville pauvre en espaces verts, cette avenue se démarque par les arbres matures qui bordent son allée centrale. Or, en 2003, une entreprise privée avait obtenu l’autorisation d’y couper tous les arbres pour les remplacer par des kiosques de verre, à vocation commerciale. Constatant l’ampleur de ce qui se profilait, un résident avait contacté le député local qui a réagi en déclarant qu’il n’y avait pas lieu de s’insurger, car c’était comme à Paris, sur les Champs Élysée. N’obtenant aucun soutien de ce député, on a alerté les médias. L’histoire avait alors fait scandale. Devant l’ampleur des protestations, le député avait été démis de ses fonctions et le promoteur avait dû abandonner le projet et avait été forcé de replanter tous les arbres coupés. La communauté avait gagné. Aujourd’hui, les arbres ont repris leur place sur cette avenue, au grand bonheur des passants et des résidents.

Certains députés municipaux¹⁰ étaient très préoccupés par le phénomène et soutenaient les résidents qui luttaiient contre des projets de construction. Pour la première fois depuis mon arrivée, je sentais que ma recherche prenait la bonne direction. À la fin de cette rencontre, mon interlocutrice m’a proposé d’assister aux réunions hebdomadaires de la rédaction du journal. Elle a aussi lancé l’idée que je pourrais écrire quelque chose pour le journal. La proposition m’a étonnée, mais l’occasion était trop belle et j’ai promis de penser à un sujet. J’étais évidemment loin de me voir dans la peau d’une journaliste, mais refuser une proposition pareille me

¹⁰ Chacun des dix-huit quartiers de Saint-Pétersbourg est divisé en arrondissements (*okrugi*). Chaque arrondissement est représenté par des députés municipaux (*deputaty municipal'nogo okruga*) qui veillent sur la vie de l’arrondissement et du quartier.

semblait pure folie. Je suis donc repartie, remplie d'espoir et encouragée par la facilité avec laquelle j'avais établi ce premier contact.

C'est ainsi qu'a débuté ma collaboration avec le journal. Jusqu'à la fin de mon séjour, soit pendant près de trois mois, j'ai assisté aux réunions hebdomadaires de la rédaction. On y discutait des sujets qui seraient traités dans le numéro suivant et de la distribution des tâches. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre ni quelle place on me réserverait, mais dès ma première visite, on m'a réservé un accueil chaleureux. Aux termes de la première rencontre, on m'a demandé de présenter les sujets auxquels j'avais pensé. Je m'imaginai difficilement, en tant qu'étrangère, me transformer en journaliste. Je tenais, de plus à conserver une certaine neutralité. J'ai donc proposé une chronique dans laquelle je comptais justement utiliser ce regard extérieur pour parler de certains aspects de la vie pétersbourgeoise qui m'étonnaient. Non seulement mon idée a-t-elle été acceptée, mais il a été décidé que ma première tâche serait d'écrire la critique de restaurant du prochain numéro! Tout ça, sans avoir vérifié mes capacités d'écriture en russe. Ô Russie, pays des possibilités!¹¹ Grâce à un simple coup de fil, voilà que je devenais collaboratrice d'un des journaux les plus lus de Saint-Pétersbourg. Cette collaboration inattendue a été pour moi d'un grand secours. Ma présence aux réunions hebdomadaires ajoutait un peu de structure à un terrain qui, me semblait-il, en manquait terriblement. Elle me donnait aussi un point d'ancrage supplémentaire dans cette ville.

QUELQUES ATOUTS POUR LE TERRAIN

Cette collaboration au journal m'a servi d'une certaine façon « d'épine dorsale » tout au long de mon terrain. En plus de me donner une certaine structure, j'avais accès à de l'information privilégiée sur la ville et sur les préoccupations de ses citoyens. J'avais aussi la chance d'observer, ne serait-ce qu'un peu, le fonctionnement d'un journal de Saint-Pétersbourg. La publication de quelques-unes de mes chroniques a

¹¹ À cette époque, une campagne de publicité avait envahi la ville avec des affiches sur lesquelles apparaissaient le slogan *Rossija – strana vosmožnostej* (La Russie – le pays des possibilités).

eu des effets inattendus. Tout à coup, je profitais d'une certaine notoriété, conférée entre autres par la petite photo qui accompagnait mon texte. Un jour, une informatrice que j'avais contactée par téléphone, m'a dit lorsque nous nous sommes rencontrées, avoir lu ma chronique... Le fait d'être associée à un journal avait parfois aussi pour effet de créer des attentes chez mes informateurs. Même si ce n'était pas chose commune, il est arrivé que certaines personnes fassent allusion au fait que je pouvais utiliser cette tribune pour parler de mon sujet de recherche (et de leurs préoccupations). Voulais-je m'engager dans cette voie? Il y avait bien des ethnologues qui s'étaient transformés en activistes, le temps de leur terrain. Bien sûr, ma collaboration au journal faisait partie intrinsèque de mon terrain, mais je jugeais que mes connaissances sur le sujet étaient encore beaucoup trop sommaires pour me prononcer publiquement.¹² De plus, j'étais tentée de dissocier mes chroniques de ma recherche, d'autant plus que je ne me sentais posséder aucune légitimité pour parler d'un sujet si complexe. Il n'en reste pas moins que, sans même l'avoir prémédité, la plupart de mes chroniques concernaient l'espace public.

J'avais en mains une carte de visite peu commune lorsque je contactais des gens m'ayant été référés par la rédaction du journal. Des portes s'ouvraient toutes grandes. J'ai eu accès à des gens qui n'auraient peut-être pas accepté de me rencontrer, n'eût été du fait que je possédais une telle référence. La Russie possède une longue tradition en matière de réseaux informels. Le système soviétique, fondé en grande partie sur la méfiance, encourageait la délation, contribuant ainsi au développement des réseaux informels.¹³ Ainsi, la confiance s'installe beaucoup plus

¹² Concernant l'engagement, je me questionne aujourd'hui à savoir quelle aurait été ma position si j'étais restée plus longtemps sur le terrain. Avec le recul, je crois que j'aurais peut-être souhaité ou senti le besoin de m'impliquer davantage dans cette cause, en offrant peut-être de collaborer avec certains organismes locaux. Mais une chose m'apparaît claire, je n'aurais pas pris parti publiquement. Sur la question de l'engagement, voir entre autres Gmelch (2002) et Hemment (2007).

¹³ Dans la Russie soviétique, le recours au réseau informel portait le nom de *blat*. Le *blat* consistait à utiliser ses contacts dans le but d'octroyer une faveur à une connaissance (amis, collègues, etc.). Le *blat* était un système basé sur la sympathie mutuelle et la confiance et sur la réciprocité des relations entre les individus (Ledeneva : 1998). Si le *blat* était avant tout une façon non monétaire d'obtenir des produits ou services dans un contexte de pénurie de biens et de services, il s'est étendu à toutes les sphères de la société. La pratique du *blat* perdure toujours en Russie et ce, malgré l'effondrement du régime soviétique.

rapidement, en Russie, si on se présente « de la part de ». À cet égard, voici une anecdote sur cette règle selon laquelle il est préférable de se présenter comme faisant partie du réseau élargi, mais qui révèle également la possibilité de la transgresser avec succès.

J'ai fait la connaissance d'une de mes informatrices-clés à un rassemblement de résidents. J'avais été informée de la tenue de cette réunion par un des organismes de défenses des droits. La réunion avait lieu à ciel ouvert, dans le parc menacé. C'était le premier rassemblement auquel j'assistais. Je ne savais pas à quoi m'attendre et j'avais décidé que le mieux serait pour moi d'observer avant d'agir. À la fin de la réunion, alors que les résidents se dispersaient, je me suis approchée d'une femme qui avait pris la parole à plusieurs reprises et dont j'avais apprécié les interventions. Nous avons entamé la conversation sur un ton chaleureux. Je lui ai exposé mon projet de recherche et ai exprimé mon désir de recueillir des récits de résidents qui luttait contre la densification urbaine. Elle s'est montrée réticente à me rencontrer pour en parler davantage, me disant qu'elle m'avait déjà tout raconté... Je n'ai pas insisté et nous avons poursuivi la conversation. Tous s'étaient maintenant dispersés et nous sommes restées toutes les deux à bavarder près de sa maison. Au bout de quelques minutes, son mari est revenu la chercher. Elle m'a alors invitée à prendre le thé et m'a donné son numéro de téléphone. Je l'ai appelée quelques jours plus tard pour avoir des nouvelles. Nous avons parlé plus de deux heures, au bout desquelles elle m'a demandé : « Mais qui donc nous a mis en contact? ». Le lien était créé. On pouvait donc faire des rencontres importantes sans que personne n'intercède en notre faveur. Il fallait oser et laisser les « atomes crochus » faire le reste. Cette rencontre a été pour moi déterminante; probablement une des plus significatives que j'ai faites sur le terrain.

Mon terrain avançant, je découvrais les éléments qui se révélaient être des atouts pour la poursuite de ma recherche. Il y avait, bien sûr mon aisance à parler le russe. J'avais l'impression de récolter les fruits de longues années d'études et d'efforts. J'avais, lors de mes premiers séjours en Russie, plus d'une fois ressenti que

mes interlocuteurs tentaient de souligner ma « non-appartenance » à leur culture, accroissant ainsi le fossé entre nos cultures respectives. Ma méconnaissance de l'histoire et de la culture, mon accent et mes tournures de phrases parfois boiteuses pouvaient servir de prétexte à cet effort d'éloignement. Nous sortions à peine du contexte de la guerre froide et l'hostilité est-ouest était encore palpable, avec ce que cela comportait de stéréotypes.¹⁴

En 2006, mon expérience a été fort différente. Contrairement à ce que j'avais pu éprouver auparavant, mon statut d'étrangère semblait, à certains égards, constituer un avantage. Il importe toutefois de nuancer ici mon propos. J'étais étrangère, certes, mais faisait partie de cette minorité invisible : ma peau claire et mes cheveux châains ne me distinguaient pas de la majorité. Ce détail avait son importance d'autant plus que l'intolérance envers certaines minorités visibles avait atteint un niveau assez élevé à l'hiver 2006.¹⁵ J'avais donc cet avantage de pouvoir me fondre dans la foule. De plus, je pouvais entrer en contact avec les gens sans qu'ils décèlent immédiatement que j'étais étrangère. J'avais l'impression de me situer, dans un certain sens, dans cet espace liminal entre le « eux » et le « nous ». Certes, je ne me sentais pas faire partie de la majorité, mais je ne m'en sentais pas exclue. La composante « participative » de l'observation semblait alors plus accessible. À cet égard, il est important de souligner que le contexte qui prévalait dans les années 1990 était fort différent de celui qui prévaut aujourd'hui en Russie.¹⁶ L'ouverture du marché russe, l'arrivée de l'internet et l'augmentation des mouvements migratoires, pour ne nommer que ces aspects, ont grandement affecté la perception que les Russes entretiennent envers l'*Autre* occidental. Pour l'anthropologue, la différence est

¹⁴ Ma première expérience en Russie ne s'est pas déroulée dans le cadre d'études anthropologiques. Mais je peux imaginer, comme l'affirme Barsegian, que la seule avenue ouverte à cette époque pour l'ethnologue occidental aurait été celle de l'observation et non de l'observation « participante » (2000 : 123).

¹⁵ On rapportait régulièrement à cette époque, dans les médias, que des étrangers avaient été la cible d'attaques de groupes extrémistes, notamment les skinheads. Plusieurs gens de couleur, notamment des Africains, avaient été victimes de ces attaques. La situation, dénoncée par les médias et l'administration municipale, est rentrée dans l'ordre assez rapidement.

¹⁶ Sur des expériences de terrain dans les années 1990, voir entre autres Berdahl, Bunzl et Lampland (2000) et De Soto et Dudwick (2000).

notoire. La transformation de la société a donc provoqué une modification des enjeux rencontrés par l'ethnologue sur le terrain. Dans mon cas, il importe aussi de rappeler que je ne me trouvais pas dans une région éloignée qui n'avait eu que peu de contacts avec l'étranger, mais dans la deuxième plus grande ville du pays; une ville reconnue pour son esprit d'ouverture.

L'OPPOSITION ENTRE *SVOJ* ET *ČUŽOJ* (« NAŠ » ET « NE NAŠ »)

Afin de mieux comprendre cet espace entre l'étranger et « l'autochtone », ¹⁷ il importe d'expliquer un concept fondamental dans l'espace social russe. Sur le plan linguistique, le russe possède une opposition claire entre *svoj* et *čužoj*, le « sien propre » et « celui d'autrui », le « nous » et le « eux ». ¹⁸ Mais, comme le démontre Alexei Yurchak, la définition des mots *svoj* et *čužoj* est plus complexe qu'il n'y paraît et ne se limite pas à une simple opposition binaire (2005 : 103). Le concept de *svoj* fait référence à l'appartenance à un groupe social, à l'étendue plus ou moins vaste. Ainsi, on peut dire de quelqu'un qu'il est *svoj* (féminin *svoja*), qu'il fait partie des nôtres, mais ce « nôtre » est à géographie variable : la famille, le cercle d'amis, le village ou la patrie. Les valeurs communes et le mode de vie peuvent aussi servir à définir l'appartenance au cercle social. On peut donc appartenir à plusieurs cercles (tantôt *svoj*, tantôt *čužoj*), ce qui rééquilibre cette opposition.

À prime abord, l'étranger, celui qui vient d'ailleurs (et cet ailleurs peut ne pas être lointain), fait partie de la catégorie *čužoj* (féminin *čužaja*), étranger, autre. Un ethnologue est donc, par définition, un *Autre*, un étranger. Il peut faire partie de façon plus large à la société qu'il étudie, mais il n'appartient généralement pas au groupe sur lequel il fait sa recherche. En partant faire mon terrain en Russie, j'étais parfaitement consciente de mon statut d'étrangère, d'être *čužaja*. Ce qui m'a surprise, en réalité, a été de constater que les frontières entre *svoj* et *čužoj* étaient plus malléables que je ne le croyais. Je sentais par moments que j'avais un pied dans

¹⁷ À défaut d'avoir trouvé un terme moins connoté, j'utilise ce terme entre guillemets.

¹⁸ Plusieurs auteurs se sont penchés sur cette opposition. Voir Paxson (2005) et Yurchak (2005).

chaque « cercle », que j'étais étrangère, *čužaja*, tout en possédant parfois certains attributs de *svoja*. Cette position comportait plus d'avantages que d'inconvénients et a facilité, je crois, la création de liens de confiance. Le fait d'être étrangère et de venir du Canada, un pays somme toute respecté en Russie, suscitait chez les gens que je rencontrais une curiosité certaine qui favorisait la communication.

L'APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

« L'ethnographe est celui qui doit être capable de vivre en lui la tendance principale de la culture qu'il étudie » (Laplantine 1996 :20). Mon terrain a pris son envol lorsque j'ai décidé de faire ma recherche sur la lutte contre la densification urbaine. Était-ce parce que je détenais là un sujet qui interpellait un grand nombre de Pétersbourgeois? Que je m'intéressais à ce qui, j'allais le découvrir, constituait la cause la plus rassembleuse au sein de la communauté? L'expression *uplotnitel'naja zastrojka* avait presque des airs de parole magique. Tout au long de mon terrain, et lorsque je suis retournée à Saint-Pétersbourg en 2008, j'ai constaté les passions que ces deux mots déclenchaient. Un flot de paroles suivait souvent la présentation de mon sujet de recherche. Contrairement à ce que certaines personnes m'avaient laissé entendre, les gens concernés par la densification urbaine étaient très ouverts à me parler de leur combat.

Il était pourtant clair que je ne pouvais leur être utile, si ce n'est que je pourrais raconter leurs histoires à mon retour au Canada. Je crois toutefois que le seul fait qu'une Canadienne ait eu l'idée de traverser l'océan pour s'intéresser à leur quotidien, à leur combat, suscitait chez mes interlocuteurs un certain intérêt. Les gens que j'ai eu l'occasion de rencontrer, qu'ils soient activistes, députés ou simples résidents, étaient tous ouverts à me raconter leur histoire, à me parler de leurs activités. Les médias, friands de nouveautés, commençaient à se lasser du sujet. Il était nouveau pour moi, et j'avais tout à apprendre. Chaque récit m'apportait son lot d'informations et de passions. Petit à petit, je prenais conscience de la complexité du phénomène, de la profusion des acteurs impliqués. J'ai vite compris qu'il me faudrait faire des choix, qu'il m'était impossible d'étudier en profondeur tous les aspects de

cette lutte. Mais avant de pouvoir rétrécir l'objet de ma recherche et trouver l'angle d'approche, il fallait mieux saisir les enjeux. La nature du sujet, son lien étroit avec l'organisation sociale et politique de la ville exigeait que je comprenne, minimalement du moins, le fonctionnement de l'appareil municipal et ses institutions politiques. L'approche empirique que j'avais adoptée dès mon arrivée sur le terrain a porté fruits. L'apprentissage du terrain est une expérience individuelle, solitaire même, pour laquelle il n'existe aucun manuel d'instruction (Copans, 2005 : 109). Malgré les doutes qui surgissaient sur l'efficacité de mon approche, je me laissais guider par les rencontres que je faisais et par mes intuitions. C'était cette méthode après tout et le fait de m'imprégner de la vie de Saint-Pétersbourg qui m'avait fait découvrir les luttes contre la densification urbaine. Les découvertes, les rencontres que me suggérait le terrain guidaient mes choix.

LA CONTRAINTE DU TEMPS

Je me donnais cinq mois pour accomplir ce terrain, pour recueillir suffisamment de données pour écrire ma thèse. Mon terrain devait donc se faire en accéléré. Cinq mois, alors que l'anthropologie est reconnue pour ses séjours se prolongeant sur un an, voire deux. J'avais déjà visité la Russie trois fois et avais toujours gardé contact avec cette culture. Cinq mois devaient donc suffire. Mes finances, de toute façon, ne me permettaient pas de rester plus longtemps. Heureusement, je partais en terrain connu. Mais cette proximité pouvait aussi me jouer des tours. Allais-je réussir à me distancier suffisamment de cette culture, retrouver ce regard éloigné, longtemps jugé essentiel à la pratique anthropologique? D'autant plus que la discipline avait changé. L'anthropologie contemporaine admet aujourd'hui non seulement des terrains plus courts, mais se caractérise par la multiplication des terrains « multisites », réduisant souvent le temps passé dans chaque lieu.

Cette contrainte de temps a teinté toute ma démarche de recherche. Le peu de temps dont je disposais réduisait le temps de « délibération ». Les moments de doute étaient peut-être vécus de façon plus intense et la pression plus forte. J'étais obligée

de prendre des décisions et de faire des choix plus rapidement. Après celui du sujet, un des choix à faire concernait le type d'informateur que je recherchais. Les premiers pas dans mon enquête sur la lutte contre la densification urbaine m'avaient surtout amenée à rencontrer des intervenants : principalement des activistes et des députés locaux. Ces rencontres s'étaient avérées très fructueuses et étaient nécessaires pour m'aider à dresser un portrait de la situation. Mais la question du point de vue que je souhaitais privilégier s'est vite posée. Un point de vue manquait : celui des résidents, de ces gens qui, voyant la menace qui pesait sur leur environnement, avaient pris le parti d'agir, de se mobiliser. Je voulais savoir ce qui pouvait bien motiver des résidents, n'ayant aucun passé militant, à agir, former un comité et écrire aux instances.

LA COLLECTE DES DONNÉES

La collecte des données s'est réalisée pour l'essentiel en deux temps; lors d'un premier séjour de cinq mois en 2006 et d'un second séjour d'un mois en juin 2008. Le premier séjour s'est déroulé d'abord sur un mode exploratoire. Dès mon arrivée, j'ai entrepris d'explorer les espaces publics, principalement du centre-ville, à l'affût des transformations sur le plan des pratiques dans l'espace urbain. Par les conversations avec mon entourage et la lecture des journaux de quartier, je souhaitais me familiariser avec les questions reliées aux espaces publics et à la vie de quartier.

Parmi les enjeux majeurs qui secouaient la ville, j'avais découvert la mobilisation citoyenne contre la densification urbaine. Le sujet touchait deux de mes préoccupations : les espaces publics et l'appropriation de l'espace urbain. Une des caractéristiques de la densification urbaine est sa diversité géographique. En 2006, on trouvait autant de conflits reliés à la densification urbaine dans les quartiers périphériques (appelés encore aujourd'hui nouveaux quartiers malgré qu'ils datent de l'époque soviétique) que dans les quartiers historiques du centre-ville. L'étude d'une diversité de lieux permettait, à mon sens, d'obtenir un portrait global de la situation et de mieux saisir l'ampleur de la mobilisation citoyenne. De plus, il me fallait prendre

en compte une autre contrainte dans la collecte de mes données : l'accès aux résidents. J'avais pris la décision de me concentrer sur le point de vue de résidents ayant lutté ou luttant contre des projets de construction. Il me fallait donc faire la connaissance de résidents afin de recueillir leurs récits. Or, j'étais en quelque sorte tributaire des contacts que je pourrais obtenir et il ne m'apparaissait pas facile de contrôler l'origine géographique de mes sources. Ceci explique en grande partie pourquoi ma recherche porte non pas sur un quartier en particulier, mais sur la ville dans son ensemble.

Les données que j'ai recueillies sont de natures diverses. La densification urbaine étant un sujet d'actualité, il s'est vite avéré essentiel d'avoir recours aux médias d'information : journaux en format papier, sites internet et télévision. La lecture régulière des journaux de quartier permettait d'obtenir des informations sur les différents conflits et d'évaluer la place occupée par la densification urbaine dans les médias. En plus d'articles de journaux et de revues, j'ai ramassé auprès de différents organismes communautaires des revues et brochures sur la défense des droits des citoyens et les questions sociales. L'internet s'est révélé une riche source d'informations. Les organisations de défense des droits des citoyens possèdent toutes leur site internet qui, dans certains cas, constituent des mines d'or d'informations. De plus, quelques groupes de résidents ont monté leur propre site dans lequel ils font état de leur lutte. De retour à Montréal, il m'a donc été possible de suivre l'évolution de certains cas de lutte contre la densification urbaine en consultant l'internet.

Outre le recours à des sources écrites, j'ai aussi réalisé des entrevues semi dirigées avec différents acteurs de la lutte contre la densification urbaine, principalement des résidents et des activistes. Le contexte a dicté le type de méthode à employer : certains entretiens se sont échelonnés sur plusieurs rencontres et d'autres ont eu lieu de façon ponctuelle. Dans certains cas, j'ai eu l'occasion de m'entretenir plus d'une fois avec mes informateurs. Le contexte informel dans lequel se déroulaient parfois ces rencontres, autour d'une tasse de thé ou lors d'une promenade

dans le quartier, ne se prêtait pas toujours à la conduite d'une entrevue enregistrée. La prise de notes consécutive à l'entretien a donc joué un rôle important.

L'observation a occupé une place importante dans ma démarche. J'ai visité plusieurs lieux faisant l'objet de contestation de la part de citoyens : parcs, cours intérieures et jardins. J'ai aussi assisté à quelques rassemblements de résidents et à des événements organisés pour promouvoir la sauvegarde de certains espaces publics. Lors de mon premier terrain, j'ai aussi eu l'occasion d'assister à des colloques et séminaires sur des thèmes reliés à ma recherche.

RETOUR SUR LE TERRAIN

Lorsque j'ai quitté Saint-Pétersbourg en 2006, je commençais tout juste à sentir que tout se mettait enfin en place. J'avais apprivoisé un peu cette ville, sa géographie du moins, et je commençais à me faire une petite place dans cette mégapole et à me sentir plus à l'aise pour aborder des inconnus ou simplement « attraper une voiture ».¹⁹ Le jour de mon départ, une amie m'a dit : « Tu es apparue, puis disparue ». J'avais cette impression aussi, même si je savais que tous ces gens et ces expériences allaient continuer de vivre en moi encore longtemps. Mais, je partais sans avoir réglé ma relation avec la notion « d'informateur ». J'ai compris que j'étais une anthropologue de long terrain, de cahier de notes et de conversations informelles. J'aime écouter les gens me parler de leur vie, mais je suis rarement à l'aise à les « interroger », ce qui me donne l'impression d'« extirper » de l'information.

L'idée de faire un deuxième terrain ne faisait pas partie de mon plan de recherche initial. Cependant en cours de rédaction, deux ans après mon premier terrain, j'ai éprouvé l'envie de retourner à Saint-Pétersbourg. Ce séjour d'un mois, effectué en juin 2008, allait s'avérer très fructueux. Étant donné la courte durée du

¹⁹ Pour boucler leur fin de mois, de nombreux Russes possédant une voiture s'improvisent chauffeurs de taxi. Ainsi, attraper un taxi signifie arrêter n'importe quelle voiture qui voudra bien s'arrêter... Il faut ensuite s'entendre avec le chauffeur sur la course et le montant.

séjour, mes objectifs étaient plutôt modestes. Je souhaitais surtout profiter de ce séjour pour faire le suivi de certains cas étudiés en 2006 et constater où en était la lutte contre la densification urbaine. Dès les premiers jours, j'ai noté que mon sujet était d'une grande actualité. Pas une journée ne se passait sans que les journaux et les bulletins de nouvelles à la télévision mentionnent un conflit entourant la densification urbaine. En deux ans, la situation s'était visiblement intensifiée. Les conflits locaux, à l'échelle des différents quartiers (centraux et périphériques) occupaient certes une place importante, mais la lutte avait pris un autre tournant, celui de la préservation du visage historique de Saint-Pétersbourg. Fait relativement nouveau par rapport à 2006, la communauté entière semblait se mobiliser pour défendre la ville.²⁰ Le sixième chapitre de cette thèse traite justement de cette mobilisation pour la sauvegarde du visage historique de Saint-Pétersbourg.

D'abord et avant tout, ce séjour m'a fait prendre conscience que la lutte contre la densification urbaine était devenue, en deux ans, la principale cause qui ralliait des citoyens de toutes classes et de toute appartenance sociale, ce que plusieurs observateurs m'ont confirmé. Les grues avaient littéralement envahi la ville et les clôtures bleues entourant les chantiers de constructions abondaient au point où le passant ne les remarquait plus. Un grand nombre de Pétersbourgeois avaient choisi d'exprimer leur mécontentement face aux transformations que subissait leur ville. Sans le soupçonner vraiment, j'avais choisi un bon moment pour revisiter Saint-Pétersbourg.

DE LA DISTANCE

Chaque fois que je me trouvais à *Piter*,²¹ je ressentais l'urgence des gens; leur volonté d'agir, leur besoin et leur désir de parler de ce qui se passe. Durant les années qui ont suivi mes terrains, j'ai puisé ma plus grande source de motivation dans le souvenir de

²⁰ C'est du moins l'impression que j'en avais et cette impression m'a été confirmée par plusieurs de mes connaissances.

²¹ Nom affectueux pour désigner Saint-Pétersbourg.

tous ces gens qui m'ont fait confiance; qui ont accepté de partager avec moi leurs inquiétudes, leurs indignations, leurs histoires. Ils avaient réussi à me convaincre de l'importance de cette cause qu'ils défendaient et j'avais envie de la faire connaître. Je me suis toutefois efforcée de maintenir une certaine neutralité dans l'écriture ; j'ai tenté de relever ce défi d'être à la fois « cartographe » et « pèlerin », pour reprendre les termes de Clifford Geertz (1988). Mais j'ai ressenti fortement la difficulté de trouver « somewhere to stand in a text that is supposed to be at one and the same time an intimate view and a cool assessment » (Geertz 1988: 10).

La distance spatio-temporelle entre le terrain et l'écriture peut s'avérer utile; elle permet d'avoir ce recul nécessaire pour faire sens de l'expérience vécue et des données recueillies. En revanche, elle éloigne le chercheur de son sujet. Je ne suis pas sûre des bienfaits de cette distance. Elle a le potentiel de distordre la réalité et d'atténuer les sensations. Bien sûr, les données demeurent. Elles ont été soigneusement recueillies et notées au cours du terrain pour éviter les défaillances de la mémoire. Pendant le processus d'écriture l'anthropologue se replonge dans ses données et tente d'en extraire l'essence, de ressentir à nouveau l'atmosphère qu'il a perçue lors du terrain. Mais cet exercice comporte ses difficultés. Une atmosphère ne s'exprime pas si facilement en mots. La distance peut alors jouer des tours. On se sent tout à coup éloigné de ces gens, des récits, de cette ambiance qui nous a tant inspiré et mû lorsque l'on se trouvait sur le terrain. Cette crainte de ne pas rendre justice ou hommage à mon sujet a surgi dans les derniers instants de l'écriture. Et si je me trompais? Et si, en lisant cette thèse, les gens que j'ai rencontrés et tous ceux que je ne connais pas mais qui luttent pour préserver leur ville, leur bout de terrain, étaient déçus? On dit de l'ethnographie que c'est une construction littéraire. Jamais n'ai-je compris le sens de cette affirmation que dans les derniers moments de l'écriture, lorsqu'approchait le moment d'apposer le sceau final.

**CHAPITRE 2 : SAINT-PÉTERSBOURG : VILLE
INSOUMISE ?**

CONTINUITÉ HISTORIQUE OU NOUVEAUTÉ?

Saint-Pétersbourg est sans conteste une ville au destin unique. Créée *ex-nihilo* par Pierre le Grand en 1703, cette ville, maintes fois condamnée à disparaître a toujours su entretenir et conserver son caractère unique. J'aborderai plus en détail, au chapitre six, les principales caractéristiques qui ont contribué à la naissance de cette identité unique (architecture, culture) que défend aujourd'hui une partie de la communauté pétersbourgeoise. Mais au-delà de la beauté de son architecture et de son histoire culturelle, Pétersbourg possède aussi un passé d'« insoumission » qui permet, à mon sens, de jeter un regard nouveau sur les mobilisations actuelles.

Dans l'histoire des sociétés, les points de continuité sont généralement plus nombreux que les moments de rupture. Les sociétés postsocialistes ne font pas exception.¹ Dans cette perspective, peut-on établir un lien entre la mobilisation actuelle d'une certaine partie de la population de Pétersbourg contre la densification urbaine et le passé de la ville ? Cette mobilisation s'inscrit-elle dans une quelconque tradition ou constitue-t-elle un phénomène entièrement nouveau ? Il existe certainement des parallèles entre le mouvement actuel et certains épisodes du passé de cette ville. Dans sa courte histoire, Saint-Pétersbourg a certes été le théâtre de quelques tentatives de rupture avec le passé, mais cela n'a pas empêché la création de nombreuses traditions, comme en témoigne l'extraordinaire mythologie associée à cette ville.

Je propose ici d'effectuer trois rapprochements entre la mobilisation actuelle et certains événements historiques: 1) le passé de résistance de cette ville; 2) sa tradition de protection du patrimoine (et d'une certaine image de la ville) et; 3) la tradition de protection de la nature. Les deux premiers points sont particuliers à Pétersbourg, mais le mouvement de protection de la nature ne lui est pas exclusif et s'est étendu un peu partout en Russie (Weiner 1999). Si j'ai choisi d'en discuter ici,

¹ Plusieurs anthropologues ont insisté sur l'importance de prendre en compte le passé dans l'étude des sociétés postsocialistes actuelles (Berdahl, Bunzl et Lampland 2000, De Soto et Dudwick 2000).

c'est qu'il permet, à mon sens, de jeter un éclairage légèrement différent sur la situation actuelle. Ces liens que je souhaite établir avec l'histoire n'empêchent pas que la mobilisation actuelle soit fortement ancrée dans le présent et possède son identité propre, chaque époque possédant ses spécificités.

SAINT-PÉTERSBOURG, PETROGRAD, LENINGRAD : VILLE INSOUMISE

Au cours de sa courte histoire, et peu importe le nom qu'elle a porté,² Saint-Pétersbourg, a souvent été qualifiée de ville insoumise.³ Anatole Soltchak, premier maire élu démocratiquement de Leningrad, écrivait que le « trait le plus marquant de Saint-Pétersbourg, dans le passé et le présent, c'est son esprit libertaire, son réflexe d'opposition et de rejet de l'autorité en place » (2000 : 182). Cet esprit est né avec la fondation de la ville par Pierre le Grand. Ce dernier a fondé une nouvelle ville pour des raisons stratégiques, certes – voulant doter la Russie d'un port sur la mer Baltique – mais aussi en signe de défi envers la capitale d'alors, Moscou, et le régime qu'elle représentait. Dès sa création, Saint-Pétersbourg devait se distinguer des autres villes russes et contribuer à combattre l'obscurantisme de l'ancien régime. Selon Juri Lotman, « [...] Petersburg was to be an emblem of the country, an expression of it, but as the seat of government which was a kind of anti-Moscow, it became the antithesis of Russia » (1990: 201). Il n'est donc pas étonnant que Pétersbourg fut toujours considérée comme la moins russe des villes russes. Aujourd'hui, certains défenseurs de Pétersbourg revendiquent cependant une certaine appartenance à la Russie – comme s'ils étaient les gardiens de la tradition culturelle russe; celle-là même qui a donné naissance à la littérature russe et à tout un pan de la culture de ce pays. Pour eux, la disparition de Saint-Pétersbourg entraînerait aussi la perte de la Russie. Au cours d'un marathon télévisé sur le sort de Saint-Pétersbourg, qui s'est tenu en juin 2008, Alexandr Margolis affirmait que la mise en œuvre du projet de Gazprom causerait la perte non seulement de Pétersbourg, mais de la Russie. Le

² La ville de Pierre, d'abord baptisée *Sankt-Peterburg*, a été renommée Petrograd en 1914 dans une tentative de russification et Leningrad en 1924. Elle a recouvré le nom de *Sankt-Peterburg* en 1991, à la suite d'un référendum.

³ Sur le concept de ville d'opposition appliqué à Leningrad, voir Werth (2000).

poète et chansonnier Aleksandr Gorodnickij renchérissait en déclarant que perdre Pétersbourg équivalait à perdre la Russie.⁴ Comme je l'ai évoqué précédemment, la relation entre cette ville et la Russie est de nature complexe et parfois paradoxale.

La construction de Saint-Pétersbourg a nécessité des efforts colossaux de la part de ses bâtisseurs, confrontés au froid, au vent et aux inondations.⁵ La fondation de la ville a toujours été interprétée comme une lutte entre les éléments naturels et les forces de l'homme; lutte qui a été interprétée tant comme une victoire de l'homme sur la nature que comme une perversion de l'ordre naturel qui pourrait entraîner sa perte (Lotman 1990 : 192). Cette double interprétation a contribué à la création de la mythologie de Saint-Pétersbourg; mythologie qui perdure encore aujourd'hui.⁶

À la lumière de ce qui précède, on peut dire que la notion de résistance (dans le sens d'opposition, mais aussi dans le sens d'endurance) entre dans la genèse de Saint-Pétersbourg. Au cours des années qui ont suivi sa fondation, cette résistance s'est aussi exprimée sur le plan social et politique. La ville a été, à maintes reprises, le théâtre de mouvements de protestations citoyennes. Le soulèvement des décembristes qui eut lieu en 1825 sur la place du Sénat à Saint-Pétersbourg est resté gravé dans toutes les mémoires. Les décembristes étaient un groupe de révolutionnaires nobles soutenant les idéaux de la Révolution française. Ils réclamaient une transformation du régime absolutiste, de même que l'abolition du servage.⁷ Mais, malgré l'insuccès de leur rébellion, durement réprimée par Nicolas 1^{er}, ils réussirent à insuffler un vent de renouveau en Russie et influencèrent toute une génération de Russes : « Les décembristes ont déployé une énergie créatrice significative dans la production d'un *type particulier d'homme russe*, qui, par son comportement, se distinguait nettement

⁴ Je me pencherai plus en détail sur ce marathon télévisé au chapitre six.

⁵ Depuis sa fondation, Saint-Pétersbourg a connu 270 élévations du niveau de l'eau, dont 150 sérieuses (de Meaux 2003 : 893). L'inondation de 1824, une des plus importantes qu'ait connue la ville, sert de cadre au poème de Pouchkine *Le Cavalier d'airain*.

⁶ On assiste, depuis la chute du régime soviétique, à un regain d'intérêt pour l'histoire de la ville. De nombreuses publications ont vu le jour, sans compter les sites internet voués à la découverte des beautés et curiosités de la ville. Voir, entre autres, la belle revue *Adresa Peterburga* (Adresses de Pétersbourg), qui fait l'inventaire des « trésors éternels » de la ville.

⁷ Le servage ne fut aboli qu'en 1861.

de celui qu'avait connu toute l'histoire russe précédente »⁸ (Lotman 1994 : 331).⁹ L'épisode décembriste, récupéré plus tard par les bolcheviques, est resté imprimé dans les mémoires.¹⁰

Le 20^e siècle représente une page particulièrement tragique dans l'histoire de Saint-Pétersbourg. En 1905, l'état désastreux de l'économie du pays a provoqué un mouvement de protestation ouvrier sans précédent. En janvier 1905, une importante manifestation ouvrière a eu lieu à Saint-Pétersbourg. Elle sera réprimée durement. Cette journée, baptisée plus tard le « Dimanche Rouge », servira d'élément déclencheur de la première révolution du 20^e siècle. Quelques années plus tard, en 1917, c'est dans cette même ville, renommée Petrograd en 1914, qu'éclatera, la Révolution bolchevique. Mais la ville ne se range pas pour autant derrière les bolcheviques. De fait, les grèves se poursuivent et l'anarchie règne. Les bolcheviques craignaient cette ville qui leur était insoumise et sa population qui rejetait certes l'ordre établi mais résistait à l'idéologie bolchevique.¹¹ Cette situation expliquerait en partie pourquoi ils ont délaissé Petrograd pour Moscou (Bérard 1993, Werth 2000, 2003),¹² décision qui a eu des conséquences importantes sur l'avenir de la ville et a notamment contribué à sauvegarder son intégrité architecturale.

⁸ « Декабристы проявили значительную творческую энергию в создании *особого тина русского человека*, по своему поведению резко отличавшегося от того, что знала вся предшествующая русская история.»

⁹ Il est intéressant de noter que Julja Minutina, la co-fondatrice de la Ville vivante (*Živoj Gorod*), jeune mouvement de défense de Saint-Pétersbourg qui a vu le jour en 2007, relate que ses membres sont parfois perçus comme les décembristes : un peu fous, mais qui parviennent néanmoins à accomplir quelque chose (entrevue effectuée en juin 2008).

¹⁰ Une des îles du delta, près de l'île Vassilevski a été renommée, en 1935, île des Décembristes. Un monument à la mémoire des condamnés à mort a été érigé en 1975.

¹¹ Sur l'opposition ouvrière au bolchevisme, voir Werth (2000).

¹² Le transfert de la capitale vers Moscou s'est fait en 1918. Les bolcheviques souhaitaient ainsi marquer une rupture avec le régime impérial, dont la ville de Pierre le Grand était le symbole le plus éclatant, mais craignaient aussi, selon plusieurs sources, l'insoumission légendaire de la ville et de ses habitants. Pour une discussion sur les motivations derrière ce transfert, voir Bérard (1993) et Werth (2003).

LE SIÈGE DE LENINGRAD

L'épisode le plus tragique de l'histoire de la ville de Pierre est sans conteste le siège de Leningrad. Cet épisode a aussi donné lieu à la plus grande mobilisation qu'ait connue la ville au cours de son histoire. L'effort de guerre et de résistance déployé par les habitants de Leningrad, ainsi renommée en 1924, fut colossal. Le Blocus par les forces allemandes a duré 900 jours et a littéralement dévasté la population.¹³ Des suites du siège, la population est passée de trois millions en 1939 à 600 000 en 1943 (Anan'ich et Kobak 2006).¹⁴ Cette ville, « tournée vers l'Europe » et longtemps considérée comme insoumise au pouvoir communiste, est devenue, au sortir du siège, le symbole ultime de la résistance et de patriotisme.

Le siège de Leningrad a profondément marqué la mémoire collective des Pétersbourgeois et influencé considérablement le destin de la ville, tant sur le plan urbanistique que culturel. Les sacrifices encourus pour la défense de la ville continuent de faire la fierté des habitants de la ville. La transmission du souvenir de cette époque effroyable aux générations qui n'ont pas connu le siège s'est faite et continue de se faire de différentes manières.¹⁵ Par les récits des survivants, mais aussi par la présence, dans l'espace matériel de nombreuses « marques » datant de cette période ou installées plus tard (plaques commémoratives, fresques, etc.). Le musée de la défense et du siège de Leningrad relate aussi l'histoire « militaire » du siège, mais aussi comment se déroulait la vie quotidienne. Il reçoit régulièrement des groupes d'élèves des écoles de Saint-Pétersbourg. Il n'est pas rare d'entendre « Nous avons défendu Leningrad » même de la bouche de gens qui sont nés après le siège. Cette

¹³ Il débuta en septembre 1941 pour se terminer en janvier 1944. Plus de 2,5 millions de civils sont restés bloqués dans la ville. Le nombre de victimes du siège reste très difficile à calculer, mais les plus récentes recherches estiment à près de 650 000 le nombre de personnes qui sont mortes durant le siège (Werth 2003: 114). Plusieurs sources parlent toutefois de plus de un million de morts (Boym 2001, Werth 2003).

¹⁴ En plus des victimes, des évacuations massives expliquent cette baisse drastique.

¹⁵ Paul Ricoeur parle du phénomène de « mémoire transgénérationnelle » qui « assure le lien entre l'histoire apprise et la mémoire vivante » et qui « nous met en communication avec les expériences d'une autre génération que la nôtre » (2000 : 514).

utilisation du « nous » montre à quel point cette mémoire est encore bien vivante, même chez ceux qui n'ont pas vécu cette époque.¹⁶

Au sortir de la guerre, la ville était à reconstruire. Plus de 3000 maisons totalisant 3,3 millions de mètres carrés, avaient été détruites par les bombardements, sans compter les maisons de bois démontées pour en faire du bois de chauffage (Vakser 2005 : 71). La mémoire du siège et de la victoire constitue un élément clé de la construction identitaire des Pétersbourgeois. Le sentiment de dette envers tous ces gens qui ont défendu la ville, qui ont péri pour elle, est encore très présent aujourd'hui.¹⁷ Il est vrai que ce sentiment s'estompe quelque peu chez les générations plus jeunes, qui sont davantage préoccupées par leur pouvoir d'achat et leur carrière que par les sacrifices encourus par leurs aînés. Mais on ne saurait exagérer l'importance de la perte d'intérêt pour cette période tragique du passé ou pour le passé tout court. L'émergence d'un mouvement comme la Ville vivante, voué à la sauvegarde du patrimoine historique, en témoigne. Si ce mouvement est souvent qualifié de « mouvement jeunesse », c'est qu'il a été fondé par des jeunes et que ses membres actifs sont dans la vingtaine et la jeune trentaine. Ce sont de jeunes professionnels bien ancrés dans le présent, mais qui ont à cœur la préservation du patrimoine. En une courte période de temps, la Ville vivante a su se tailler une place de choix parmi les organisations de défense de Saint-Pétersbourg.¹⁸ Leur volonté d'agir pour préserver le patrimoine contredit en quelque sorte ceux qui peuvent affirmer que les jeunes sont individualistes et désintéressés de la chose publique.

Les années d'après-guerre ont été marquées par une volonté de restaurer la ville. Dans les plans de reconstruction, la priorité a donc été accordée à la

¹⁶ Il va sans dire que les survivants qui ont conservé des souvenirs de cette époque sont de plus en plus rares. Toute personne ayant vécu dans la ville durant le siège possède le statut spécial de *blokadnik*. En plus de constituer une marque de reconnaissance, ce statut donne aussi droit à plusieurs bénéfices notamment une augmentation assez importante de la pension de retraite.

¹⁷ Au concept de « devoir de mémoire », fortement associé à la Shoah, Ricoeur ajoute celui de « dette », affirmant que « Nous sommes redevables à ceux qui nous ont précédés d'une part de ce que nous sommes (2000 : 108).

¹⁸ Je me pencherai plus en détail sur ce mouvement dans le chapitre six.

préservation de ce qui a toujours fait la gloire de Pétersbourg – son architecture et son caractère historique. Cette approche était radicalement opposée à l'idéologie soviétique dominante qui priorisait la nouvelle architecture « socialiste ».¹⁹ Ainsi, en l'honneur de l'effort extraordinaire fourni par ses habitants, Leningrad a obtenu le titre de « ville-héros » (*gorod-geroj*). Ce titre lui a permis de conserver son centre historique et d'échapper au rouleau compresseur soviétique.²⁰ Ainsi, on a procédé à la restauration des monuments historiques et même redonné leur ancien nom à des rues dont les noms avaient été soviétisés. En 1944, la perspective Nevskij, la principale avenue du centre-ville, qui avait été rebaptisée « perspective du 25-October » après la Révolution, a recouvré son nom d'origine. Si les quartiers périphériques de Saint-Pétersbourg portent la marque de l'uniformisation et diffèrent peu de ceux des autres grandes villes russes, le centre-ville n'en demeure pas moins splendide, exempt de gratte-ciel, d'autoroutes et ne possédant que quelques bâtiments portant la marque de l'architecture soviétique d'après-guerre.

LA GLASNOST ET SES EFFETS SUR LENINGRAD

L'esprit d'indépendance de Leningrad s'est développé tout au long du 20^e siècle. Il s'est reflété tant dans sa littérature – qui a vu naître les plus grands poètes russes du 20^e siècle – que dans d'autres formes d'expression artistique. Sous le régime soviétique, Leningrad était le principal foyer de contre-culture du pays; un lieu où les intellectuels se rendaient à la première occasion pour se trouver à nouveau dans son

¹⁹ La ville étant un élément central dans la construction du mode de vie communiste, de nombreux débats avaient eu lieu dans les années 1920, sur la nature même de la ville socialiste, qui devait se distinguer de la ville capitaliste. Les villes historiques représentaient un défi de taille pour les urbanistes soviétiques qui devaient trouver un moyen de les rendre plus « socialistes ». C'est ainsi que de nombreux joyaux de l'architecture russe, symboles d'une époque révolue, ont été démolis pour faire place à des constructions représentant le nouveau régime. Le centre de Moscou, capitale de l'URSS, a été durement touché par cette politique; des quartiers historiques entiers y ont été rasés pour laisser place à des constructions nouvelles.

²⁰ L'effort de guerre des Léningradois et leur extraordinaire élan de patriotisme leur ont valu ce titre. La ville, auparavant méprisée et délaissée par les bolcheviques, acquérait ainsi un peu de respect et ultimement un certain pouvoir (voir Ruble 1995). Ce qui expliquerait, en partie, le fait que le pouvoir central ait renoncé, sous l'insistance des dirigeants locaux, à « soviétiser » Leningrad et ait opté pour la sauvegarde de son centre historique.

passé pétersbourgeois (Lihačev et Smirnov : 1993 : 248). Pour l'intellectuel moscovite Lev Smirnov :

« [Leningrad] a toujours été un lieu de culture alternative à l'obscurantisme du régime soviétique. Nous nous rendions à la première occasion à Leningrad, le plus souvent pour une journée, simplement pour se retrouver dans son passé pétersbourgeois » (1993 : 248).²¹

Selon Dmitrij Bykov, écrivain moscovite, Pétersbourg était devenu une enclave dans les années 1920, lorsque les bolcheviques le délaissèrent. Le Blocus est venu confirmer ce statut. Ensuite, la ville était considérée « une bulle d'air dans un monolithe, un îlot d'honnêteté dans un océan de déshonneur, une ouverture dans une dimension alternative » (2007 : 39).²²

La politique de restructuration (*perestroïka*) et de transparence (*glasnost*) de Mikhaïl Gorbatchev, lancée au milieu des années 1980, dépendait en grande partie du soutien et de la participation de la population (Bonnell 1991). L'autorisation de former des associations indépendantes a entraîné une prolifération des organisations citoyennes partout au pays.²³ Leningrad en a profité pour se démarquer, fidèle à sa réputation de ville dissidente. Ainsi sont apparues des organisations de protection de l'environnement, du patrimoine et des groupes militant pour la réhabilitation des victimes des purges et autres formes de répression (Gaav 2003 : 139).

La *perestroïka* a encouragé la participation citoyenne dans la conduite des affaires de la ville (Ruble 1995 : 107). La vie culturelle à cette époque était aussi intense et *l'underground* très actif, comme en témoignent les nombreux lieux de rencontre de musiciens et écrivains (Gaav 2003, Boym 2001). La levée de la censure,

²¹ « [...] для нас он всегда был местом культурной альтернативы идеологическому обскурантизму советского режима. При первой же возможности мы ехали в Ленинград, часто всего на одни сутки, чтобы просто побыть в его петербургском прошлом.»

²² «Пузырь воздуха в монолите, остров чести в океане бесчестия, дыра в альтернативное измерение.»

²³ Des clubs dédiés à la jeunesse et aux sports avaient fait leur apparition vers la fin des années 1970, mais c'est dans les années 1980 que les associations citoyennes se sont multipliées. On estime qu'en 1987, 30 000 nouvelles organisations citoyennes avaient vu le jour (Bonnell 1991).

en 1990, a aussi donné naissance à une multitude de journaux, revues et émissions de télévision aux orientations politiques variées (Gaav 2003 : 141).

En 1986, Leningrad a vu naître la première organisation communautaire indépendante et légale d'URSS : le groupe *Spasenie* (Sauvetage). Selon Alexej Kovalev, un des fondateurs du groupe, la volonté de développer des organisations indépendantes du parti communiste était à l'origine de la création du groupe *Spasenie* (Kovalev 1997).²⁴ Pour fonder une telle organisation, qui soit légale et tolérée, il fallait trouver des prétextes non politiques qui touchaient les citoyens dans leur vie quotidienne : au niveau de la maison, du quartier, de la ville. La sauvegarde du patrimoine culturel offrait justement la possibilité de prendre la parole publiquement tout en rejoignant les préoccupations quotidiennes des citoyens : leur environnement (Kovalev 1997). Le groupe *Spasenie* a d'abord été mis sur pied dans le but de sauvegarder un immeuble où avait habité un ami de Pouchkine, immeuble qui devait être détruit pour construire une station de métro. La campagne, qui a duré un mois, s'est soldée par la décision de l'architecte en chef de la ville de conserver l'édifice. Les activités du groupe *Spasenie* étaient basées sur une volonté de faire respecter les lois en vigueur et avaient également pour objectif de montrer aux citoyens comment ils pouvaient s'organiser pour préserver la ville (Kovalev 1997).²⁵ En mars 1987, *Spasenie* a été à l'origine d'une manifestation de trois jours dans le but de sauver un autre immeuble historique : l'hôtel *Angleter*, menacé de démolition. Selon Kovalev (1997), cet événement constitue la première action de protestation légale de l'histoire de l'URSS. Au bout de trois jours de piquet, les manifestants, plus de 20 000 personnes, ont été dispersés par l'armée et les forces antiémeutes, juste avant que l'on procède à la démolition de l'hôtel.²⁶ L'opposition à la démolition de l'hôtel *Angleter*

²⁴ Kovalev est, depuis 1994, député à l'Assemblée législative de Saint-Petersbourg. Il est un des plus ardents défenseurs du patrimoine culturel de la ville.

²⁵ Il est intéressant de faire un parallèle avec la situation qui prévaut dans les années 2000, alors que plusieurs groupes de citoyens et des organisations, comme par exemple EKOM, utilisent l'aspect juridique comme fondement de leurs activités.

²⁶ Le groupe *Spasenie* a été particulièrement actif à la fin des années 1980, même s'il a continué ses activités par la suite. Aujourd'hui, de nouveaux groupes ont pris la « relève » de la préservation du patrimoine, notamment la Ville vivante. Sur le lien entre ces deux groupes, voir Chernov (2008). Signe

illustre la préoccupation pour la question de la préservation du patrimoine et la protection de l'histoire de la ville (Ruble 1995).²⁷

Convergences

Il existe certainement des parallèles entre le mouvement *Spasenie* et les groupes plus récents qui militent pour la sauvegarde de Pétersbourg. Le contexte n'est aujourd'hui plus le même que celui qui prévalait dans les années 1980 et les méthodes ont pu changer, mais les motivations profondes sont semblables.

Dans un texte où il relate les origines du groupe *Spasenie*, Alexej Kovalev explique que les fondateurs du mouvement ne pouvaient concevoir leur vie qu'en lien avec la ville. Non pas la ville des palais et monuments, mais celle des cours intérieures étroites, des immeubles démolis, des greniers et des vitraux cassés de cette capitale, véritable thaumaturge, et qui avaient survécu malgré tout (Kovalev 1997). *Spasenie* a vu le jour en 1986. Plus de vingt ans plus tard, la co-fondatrice du mouvement *Živoj Gorod* (la Ville vivante), Julja Minutina, me racontait que Pétersbourg constituait, pour elle, le point central autour duquel est construit tout son monde et que la destruction de Pétersbourg entraînerait l'écroulement de son monde à elle.²⁸

Kovalev et Minutina appartiennent à deux générations différentes qui ont grandi dans deux systèmes politiques complètement opposés.²⁹ Mais il est intéressant de noter à quel point leurs discours et leurs actions se rejoignent. Le fait qu'ils ne puissent se représenter leur vie sans cette ville dans toute sa matérialité. La ville fait

de filiation entre les deux groupes, la Ville vivante regroupe sur son site internet les archives du groupe *Spasenie*.

²⁷ Ruble (1995) fait état des réactions qu'avait suscitées à l'époque cette démolition parmi les architectes et spécialistes.

²⁸ Entrevue réalisée le 17 juin 2008.

²⁹ Le premier est né dans les années soixante et la seconde dans les années 1980. Notons cependant que je me base ici sur le texte que Kovalev a écrit en 1997.

intrinsèquement partie de leur vie, de ce qu'ils sont. Minutina, à l'instar de Kovalev, s'intéresse aussi à la préservation de ces petits coins modestes, connus par les habitants qui les fréquentent quotidiennement. Aujourd'hui, on tente de préserver un ensemble architectural unique et harmonieux, qui, selon plusieurs, serait gâché par un projet comme celui de Gazprom, mais on s'efforce aussi de préserver ces immeubles et places plus anonymes, moins spectaculaires, qui contribuent à faire de Pétersbourg ce qu'elle est.

LA RENAISSANCE DU VIEUX PÉTERSBOURG : 1^{ER} ACTE D'UNE TRAGÉDIE?

Une certaine marginalité a toujours fait partie de l'identité de la ville (Boym 2001). Au cours de son histoire, les habitants de Saint-Pétersbourg ont démontré leurs qualités de « résistants » : aux intempéries, à la monarchie et au régime soviétique. Mais le mouvement actuel pour la sauvegarde de Saint-Pétersbourg fait écho à d'autres épisodes semblables dans l'histoire plus ancienne de la ville et plus spécifiquement au mouvement pour la renaissance du Vieux Pétersbourg, né au tournant du 20^e siècle.³⁰ Ce mouvement, composé d'artistes, d'architectes et de théoriciens, a débuté alors que l'on redécouvrait la beauté du vieux Pétersbourg et que le style *moderne* entrait dans sa phase active (Brumfield 1991).³¹ Le mouvement pour la renaissance du Vieux Pétersbourg s'intéressait tant à l'architecture qu'aux valeurs sociales.³² Il dénonçait l'individualisme reflété par le nouveau style et prônait l'instauration d'une société plus libérale et humaniste: « il représentait sur de nombreux points l'esprit de la Cité lettrée » (Clark 2000 :75).³³

³⁰ J'emprunte l'expression « Vieux Pétersbourg » à Katerina Clark (2000), qui l'emploie pour désigner l'espace symbolique que constituait « le Saint Pétersbourg de la période classique ».

³¹ Dès la fin du 19^e siècle, et surtout au début du 20^e siècle, l'éclectisme était de mise en architecture, ce qui a donné naissance au style *moderne* (apparenté à l'art nouveau). L'éclectisme avait, à l'époque, soulevé beaucoup de controverses. Il est intéressant de noter qu'aujourd'hui, plusieurs défenseurs du renouveau urbain se réfèrent à cette époque pour justifier leur position en matière d'architecture. Sur le style moderne, voir Brumfield (1991 et 2000).

³² Il avait gagné aussi la littérature, dont le courant acméiste était un fidèle représentant (Brumfield 1991, Clark 2000).

³³ Sur le renouveau du style néoclassique à Pétersbourg, voir Brumfield (1991) et Kirikov (2000).

Sur le plan architectural, le mouvement désirait contrer la tendance à l'éclectisme et souhaitait un retour au classicisme qui avait fait la gloire de Saint-Pétersbourg.³⁴ En s'opposant à l'éclectisme de plus en plus présent, les tenants du Vieux Pétersbourg souhaitaient préserver une certaine image de la ville en créant une filiation avec le 18^e siècle (Kirikov 2000). Ces lignes, écrites en 1923 par Illine, un des architectes du mouvement, auraient très bien pu être écrites aujourd'hui : « Le visage de Petrograd, tel que les siècles l'ont forgé, exige qu'on respecte le caractère de la ville » (Kirikov 2000 :95).

Les parallèles entre le mouvement pour le renouveau du vieux Pétersbourg et le mouvement actuel pour la sauvegarde de la ville sont frappants. Ces deux mouvements possèdent plusieurs points communs qui se traduisent par le recours à un langage fort semblable. Ils partagent une vision similaire de ce que devrait être la ville. Ils prônent le respect de l'harmonie et de la cohérence architecturale et soutiennent l'idée que la valeur de Saint-Pétersbourg réside dans le fait qu'elle constitue un ensemble architectural cohérent.³⁵ L'espace, vaste et ouvert, et l'étendue du ciel sont deux valeurs communes aux deux mouvements. En 1922, l'historien Nikolaj Anciferov écrivait³⁶ :

« L'architecture de Pétersbourg exige de vastes espaces, de lointaines perspectives, les lignes harmonieuses de la Neva et des canaux, de vastes étendues du ciel, des nuages, des brumes et des gelées. [...] Ici se sont érigés non pas des immeubles séparés possédant leur beauté propre, mais des paysages architecturaux entiers » (cité dans Lelina 2007 :148).³⁷

³⁴ Depuis sa fondation, Saint-Pétersbourg était reconnu comme un joyau de l'architecture classique. La deuxième moitié du 19^e siècle a toutefois « été marquée par le rejet de la ville classique » (Kirikov 2000 :89). Plusieurs critiques du début du 20^e siècle ont promu la beauté de la ville classique, le plus connu d'entre eux étant Alexandre Benois, un des fondateurs du mouvement le Monde de l'art, aux côtés notamment de Diaghilev.

³⁵ Sur ce point, je renvoie le lecteur au chapitre six.

³⁶ Son ouvrage le plus célèbre, *L'âme de Pétersbourg*, a été publié pour la première fois en 1922.

³⁷ « Архитектура Петербурга требует широких пространств, далеких перспектив, плавных линий Невы и каналов, небесных просторов, туч, туманов и инея. [...] Здесь воздвигались не отдельные здания с их самодовлеющей красотой, а строились целые архитектурные пейзажи.»

Au-delà de l'architecture, les partisans du vieux Pétersbourg s'opposaient à l'individualisme et aux valeurs capitalistes qui prévalaient au tournant du 20^e siècle et souhaitaient l'avènement d'une société plus juste.

Aujourd'hui, les défenseurs de Pétersbourg contestent la logique dominante qui érige la consommation en valeur suprême. Pour eux, la qualité de vie ne se mesure pas en termes de consommation, mais d'émotion – émotions reliées à des lieux familiers, aimés, qu'ils ne veulent pas voir disparaître. Les gens préfèrent que l'on construise un terrain de jeux pour enfants dans leur cour qu'une station d'essence. Les opposants à la densification urbaine, quelque forme qu'elle prenne, déplorent le fait que des politiciens et des gens d'affaires fassent fortune sur le dos de la ville et de ses citoyens :

« L'ivresse de l'argent a atteint un niveau gigantesque. Elle écrase tout, ne laissant place à aucune spiritualité, balayant tout ce qui est sacré. Mais le sacré n'est pas à vendre! On doit défendre la culture contre la pression monétaire, peu importe qu'elle vienne d'un politicien influent ou d'un homme riche » (Nebolsin 2008:14).³⁸

Le mouvement pour la renaissance du vieux Pétersbourg est né en grande partie en réaction au nouveau style architectural, le style *moderne*, dont l'éclectisme était perçu comme une menace à l'héritage classique de la ville.³⁹ Le rejet d'un style architectural précis, et surtout majeur à l'époque, était donc une de ses caractéristiques ou même raison d'être. Qu'en est-il aujourd'hui? Je laisserai à l'histoire (et aux architectes) le soin de juger les constructions actuelles qui envahissent Saint-Pétersbourg. Mais sans se prononcer sur valeur de ce qui se construit aujourd'hui, on peut toutefois affirmer qu'aucun style particulier ne semble vouloir s'affirmer. En 2008, le peintre et écrivain Vladimir Šinkarev écrivait :

« Je ne crois pas en l'existence, présentement, d'un quelconque style, de quelque chose qui ait une âme. Je ne parle pas d'un vrai 'grand' style, ça

³⁸ « Опьянение деньгами достигло гигантского уровня. Оно подавляет все, не оставляя место ничему духовному, сметая все, что свято. Но святыни не подлежат продаже! Культура должна быть защищена от денежного давления, от сколь бы влиятельного политика или богатого человека оно ни исходило. »

³⁹ Le style moderne était aussi très présent à Moscou, où il a été beaucoup mieux reçu qu'à Saint-Pétersbourg (Brumfield 1991).

n'existe plus depuis longtemps dans la civilisation européenne, mais de ces styles modestes comme le constructivisme, l'art déco ou le style empire stalinien. Même ceux-là sont inaccessibles aux artisans actuels. Il n'y a pas, présentement, de projet acceptable. Sauf, naturellement, celui de "laisser tout intact" ». ⁴⁰

On ne peut donc parler d'opposition entre deux styles distincts, comme ce fut le cas au début du siècle dernier. On dénonce cependant haut et fort la « laideur » qui envahit de plus en plus Pétersbourg, affirmant que ce n'est pas uniquement en détruisant l'ancien que s'opère l'anéantissement, mais en l'entourant de laideur sans âme (*Isčezajučšij Peterburg* : 5). Aujourd'hui, ce n'est pas tant un nouveau style qui menace la ville, mais la multiplication de projets « sans âme », et dont l'architecture ne s'inscrit pas de façon harmonieuse dans l'environnement. ⁴¹ On dénonce le manque de vision des constructeurs, l'improvisation des pouvoirs en place en matière d'urbanisme et surtout l'appât du gain qui sous-tend bien souvent les nouveaux projets :

« Ni les bolcheviques, ni les bombes nazies n'ont fait autant de tort à Pétersbourg que ses dirigeants actuels. Ce qui n'a pas été défiguré par la guerre, la désorganisation et le pouvoir des Soviets, est aujourd'hui offert en sacrifice à une bourse insatiable. [...] Il faut cesser cette intrusion de ce nouveau business russe déchaîné » (Nebolsin 2008:14). ⁴²

Cette absence de vision a amené plusieurs personnalités à demander aux autorités de décréter un moratoire sur la construction à Saint-Pétersbourg.

« Le slogan 'laissez-le comme il est' peut facilement mener à l'absurde, ce qui voudrait dire qu'il ne faut rien faire. Si tout changement apporté mène au pire, alors l'existence même de Pétersbourg est douteuse. [...]

⁴⁰ « Я не верю в существование сейчас какого-либо стиля, чего-нибудь, обладающего душой. Уж не говорю о настоящем, большом стиле – такого в европейской цивилизации давно нет, но даже такие мелкие, как конструктивизм, ар деко, или сталинский ампир, – и те недоступны современным мастерам. Нет приемлемого проекта. Кроме, разумеется, "оставить все так, как оно есть"».

⁴¹ On a certes construits des immeubles qui s'intègrent bien dans le paysage pétersbourgeois et les défenseurs de Pétersbourg ont su les reconnaître. En 2008, la Ville vivante a organisé une exposition dans laquelle figuraient ces projets. Le groupe a aussi organisé, auprès de jeunes écoliers, un concours dans le but de choisir les plus beaux nouveaux édifices.

⁴² « Ни большевики, ни нацистские бомбы не навредили Петербургу так, как нынешние руководители. То, что не исковеркала война, разруха и власть Советов, теперь приносится в жертву ненасытной мошне. [...] Необходимо остановить вторжение оголтелого нового русского бизнеса. »

Toutefois, ma génération considère que dans l'ensemble, Pétersbourg est un succès. Il mériterait qu'on le laisse intact. » (Šinkarev 2008 : 16)⁴³

Au cours du télémarathon sur le sort de Pétersbourg, diffusé en juin 2008, plusieurs personnalités, dont le cinéaste Alexandre Sokourov, se sont prononcées en faveur d'un moratoire sur toute construction à Saint-Pétersbourg, le temps de réfléchir à la situation. Cette demande a aussi été formulée dans une lettre envoyée en mai 2008 par des personnalités du monde culturel au Conseil de la Fédération et à la Douma à Moscou.⁴⁴ Les signataires ont formulé leurs revendications en se référant aux différentes lois sur la protection du patrimoine culturel et sur le statut de joyau du patrimoine mondial de l'UNESCO dont jouit Saint-Pétersbourg. Pour Vorobyev et Campbell (2008), ces activistes font partie de ce qu'ils nomment les « BANANAvistes » (*Building Absolutely Nothing Anywhere Near Anyone*).⁴⁵ Les « BANANAvistes » mènent avant tout une lutte légale pour faire avancer leur cause. Il va sans dire qu'au début du 20^e siècle, le mouvement pour la renaissance du vieux Pétersbourg n'avait pas recours à ce type de moyen pour faire valoir son point de vue.

Cette participation de la communauté m'amène à soulever une distinction majeure entre les deux mouvements : leur portée citoyenne. A ma connaissance, le mouvement pour la renaissance du vieux Pétersbourg était porté par des artistes et des théoriciens. Il n'a pas atteint les « masses » et ne s'est pas transporté dans la rue. La situation aujourd'hui est tout autre. Le mouvement ne se limite pas à des discussions entre intellectuels. Sans parler de mouvement de protestation de masse, il touche néanmoins plusieurs groupes sociaux et n'est pas réservé à une élite.⁴⁶ Aujourd'hui, les défenseurs de Pétersbourg utilisent toutes les tribunes et n'hésitent pas à

⁴³ « Конечно, лозунг «оставьте как есть» легко довести до абсурда, получится, что ничего делать на надо. Если всякое изменение к худшему, само существование Петербурга подозрительно. [...] тем не менее мое поколение считает, что Петербург в целом удался. Стоило бы его оставить как есть.»

⁴⁴ Je discuterai de cette lettre dans le chapitre six.

⁴⁵ Les deux auteurs ont concocté cet acronyme en opposition au phénomène NIMBY (*Not in My Back Yard* - « pas-dans-ma-cour », qui caractérise, selon eux, un grand nombre de conflits entourant des projets de construction.

⁴⁶ En fait, dès les années 1960, une nouvelle forme de nostalgie *grassroots* a émergé, et elle touchait tous les groupes sociaux (Boym 2001 : 147).

descendre dans la rue.⁴⁷ Cet aspect était pour ainsi dire absent du mouvement pour la renaissance de Pétersbourg du siècle dernier.

Un langage commun

La rhétorique employée pour défendre Saint-Pétersbourg aujourd'hui ressemble étrangement à celle utilisée par les chantres du Vieux Pétersbourg au début du 20^e siècle. Les références aux textes datant de cette époque, notamment au célèbre ouvrage de Nikolaj Anciferov, *L'âme de Pétersbourg*, sont nombreuses. Le texte d'introduction du catalogue de l'exposition *Un Pétersbourg qui disparaît (Isčezajučšij Peterburg)*, qui s'est tenue en 2008, s'ouvre sur une citation tirée de la préface de l'édition de 1922 du livre d'Anciferov : « Lorsqu'elles traversent des temps de crises, les grandes cultures voient s'éveiller vivement la conscience et l'amour de leurs richesses culturelles, de même que le désir et la soif de les conserver et de les défendre » (2008 :5).⁴⁸

Les mêmes termes se retrouvent dans les deux discours; on parle de la destruction (*razrušenie*), de l'anéantissement (*uničtoženie*) et de la défiguration (*urodovanie*)⁴⁹ de Pétersbourg et de catastrophe (*katastrofa*). Conséquemment, il faut défendre (*zaščičat', otstojat'*) et sauver (*spasat'*) la ville. En 1902, Alexandre Benois, un des plus importants critiques d'art de la ville, a publié un texte dans lequel il affirmait qu'il fallait « sauver Pétersbourg de la destruction, mettre fin aux entreprises barbares qui le défigurent, et préserver sa beauté des empiétements de

⁴⁷ C'est aussi le cas de groupes de citoyens qui, sans défendre l'ensemble du territoire pétersbourgeois, défendent un espace précis.

⁴⁸ «В эпохи кризисов великих культур особенно остро пробуждается сознание содержащихся в них духовных ценностей, особенно ярко поднимается чувство любви к ним и вместе с тем желание и жажда сохранить их и защищать.»

⁴⁹ Il est intéressant de noter que le mot *urodovanie*, du verbe *urodat'* (enlaidir, défigurer), a pour racine *rod*, qui signifie entre autres clan, famille, lignée, génération. Le préfixe *u-* désigne l'ablation, la perte. Le terme *urodovanie* peut donc être interprété, sur le plan sémantique, comme la perte d'un élément qui contribue à forger le soi.

rustres grossiers qui font preuve d'un incroyable manque d'égards envers la cité » (cité dans Brumfield 2000 : 115).

Un des arguments majeurs utilisés par le mouvement actuel tient à la spécificité de Pétersbourg, un des thèmes centraux du chapitre six de la présente thèse. Les défenseurs de l'intégrité architecturale de Pétersbourg craignent que si la reconstruction du centre historique continue à ce rythme, Pétersbourg deviendra ville européenne comme les autres.⁵⁰ Dans une des nombreuses émissions de la chaîne 100TV consacrées aux affaires urbaines et au futur de Saint-Pétersbourg, un journaliste déclarait que si ça continuait comme ça, Pétersbourg deviendrait une ville européenne moyenne, ordinaire (*srednij statističeskij evropejskij gorod*). Les trois autres participants de l'émission déploraient la même chose. On peut soulever l'ironie qui se glisse ici : la crainte que Saint-Pétersbourg, la plus européenne des villes russes, deviennent une ville européenne ordinaire... On a voulu faire de Pétersbourg une ville européenne, mais on redoute aujourd'hui qu'elle suive la voie de tant d'autres villes qui ont été « défigurées » par une commercialisation outrancière, par la marchandisation de l'espace public.

Ces propos font, encore une fois, écho à ceux d'un autre ardent défenseur du vieux Pétersbourg, Lukomskij, qui regrettait en 1917, le fait que le « Petrograd contemporain était en passe de perdre sa noblesse et son caractère national ; il devient de plus en plus stéréotypé et européen » (cité dans Brumfield 2000 : 117).

UN THÈME RÉCURRENT

La préservation de Saint-Pétersbourg constitue un thème récurrent dans l'histoire de la ville et ce, particulièrement depuis le début du 20^e siècle. Le

⁵⁰ En 1843, le philosophe et écrivain Alexandre Herzen écrivait : « What distinguishes Petersburg from other European cities is the fact that it looks like all of them » (cité dans Boym 2001 :121). Aujourd'hui, Pétersbourg se targue d'être différente non seulement des villes russes (ce qui a toujours été le cas), mais même des autres villes européennes, grâce au fait qu'elle ait réussi à conserver assez intacte la ville telle qu'elle était au début du 20^e siècle.

mouvement pour la préservation du vieux Pétersbourg en a été la première manifestation importante. Sous le régime soviétique, la question de la préservation de l'architecture de Pétersbourg allait aussi devenir un sujet de préoccupation majeure. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les dirigeants de la ville se sont évertués à convaincre le pouvoir central des bienfaits de préserver le patrimoine architectural.⁵¹ Face à l'effort de guerre déployé, les autorités avaient alors décidé de laisser intact le centre-ville pour concentrer le développement en périphérie, créant en quelque sorte une seconde ville autour de l'ancienne.⁵² Les problèmes économiques auxquels l'administration de la ville a fait face tout au long du 20^e siècle ont toujours retardé les quelques projets de grandeur qui ont pu animer ses dirigeants.

Les habitants de la Venise du Nord sont habitués à la résistance, peut-on dire, et la mobilisation actuelle peut être perçue comme un autre épisode de résistance dans l'histoire de la ville. Mais la question se pose à savoir si ces mobilisations ne seraient pas également les héritières d'une certaine tradition de protection de la nature qui remonte à l'époque prérévolutionnaire et a perduré sous le régime soviétique.

LA PROTECTION DE LA NATURE : QUELQUES RÉACTIONS À L'IDÉOLOGIE SOVIÉTIQUE

L'Union soviétique, surtout dans les dernières années de son existence, n'était pas une société monolithique. Si la société civile ne s'y est pas développée comme dans les sociétés occidentales, on y trouvait toutefois certaines organisations citoyennes, notamment dans le domaine du logement et de la protection de l'environnement.⁵³ Dès le 19^e siècle, des groupes de protection de la nature avaient vu le jour et certains ont survécu aux pires années du régime soviétique (Weiner 1999). Selon l'idéologie soviétique, la refonte du monde – idéal de la Révolution, passait par

⁵¹ La préservation du patrimoine était un des objectifs établis dans le plan d'urbanisme de 1966 (Ruble 1995 :74).

⁵² Ce qui a fait dire à plusieurs qu'il existe deux villes : Leningrad, la ville soviétique et Pétersbourg, la ville authentique, héritière de la culture pétersbourgeoise.

⁵³ Voir Bonnell (1991) et Shomina, Kolossov et Shukhat (2002). Sur les associations de protection de l'environnement, voir Yanitsky (1991 et 1999) et Weiner (1999 et 2000).

la transformation de la nature. La domination de la nature par l'homme était au centre de cette idéologie, qui a engendré les grands chantiers du socialisme, dont la collectivisation et les grands projets hydroélectriques.⁵⁴ La politique soviétique concernant la nature a souvent été l'objet de controverses, notamment lorsqu'ont surgi les projets de détournement de fleuves (Vorob'ev 2006). Mais, malgré un contexte hostile, un mouvement environnemental s'est développé en URSS et est devenu un des mouvements sociaux les plus stables d'ex-URSS (Yanitsky 1999 : 157).⁵⁵ Selon Douglas Weiner, si les gens étaient plus enclins à fonder de telles organisations, c'est qu'ils étaient conscients du peu de risques historiquement associés à ce type d'activités (1999 :21). De plus, ces mouvements étaient généralement patriotiques et orientés vers la protection absolue de la nature et non vers la politique, ce qui expliquerait la tolérance des autorités à leur égard (Weiner 1999).

Le lien entre le mouvement pour la protection de la nature et les mobilisations actuelles contre la densification urbaine m'apparaît pertinent. Ces deux causes ont en commun une volonté de préserver une qualité de vie et un environnement (qu'il soit matériel ou naturel). De plus, la tolérance dont a pu faire preuve les autorités soviétiques envers les groupes de protection de la nature a possiblement contribué à forger, chez certains citoyens, la perception que ce genre d'opposition est acceptable et hors danger.

⁵⁴ Le projet le plus célèbre est la construction du canal de la Mer Blanche, long de 227 km, réalisé durant le premier plan quinquennal (1928-1933). Il relie un des lacs des environs de Saint-Petersbourg à la mer Blanche. Il a été construit en un temps record (un an et neuf mois) grâce aux efforts de centaines de milliers de prisonniers dépêchés sur le chantier, ce qui lui a valu le surnom de *Belbaltlag* (acronyme de « camp des mers Blanche et Baltique »). La mythologie entourant la construction du canal est foisonnante et les récits d'horreur des survivants de la construction sont nombreux. Le nombre de travailleurs qui ont péri sur le chantier n'est pas attesté, mais les sources parlent de cinquante à deux cents milles morts. Sur l'idéologie de colonisation de la nature voir Bolotova (2006).

⁵⁵ Il y avait en URSS et ce, avant la perestroïka, des milliers d'organisations citoyennes (*grassroots*) de protection de la nature (Yanitsky 1999).

La prose villageoise

L'opposition au discours soviétique sur la nature s'est aussi manifestée, à partir des années 1950, dans le domaine artistique, en cinéma et en littérature, notamment. En témoigne l'apparition de la « prose villageoise » (*derevenskaja proza*) dans la littérature soviétique.⁵⁶ Ce mouvement littéraire est né en partie en réaction à la politique d'urbanisation massive menée par les autorités soviétiques qui souhaitaient transformer les villages en vastes fermes collectives. Les écrivains de cette vague prônaient un retour en force des valeurs rattachées à la terre et désiraient redonner au monde rural sa place dans la société russe. Contrairement au discours officiel qui concevait la nature comme une force à dominer, la prose villageoise voyait la nature comme contrôlant le rythme des villageois, faisant ainsi partie intégrante des activités quotidiennes (Parthé, 1992). Dans la prose villageoise, la nature est vénérée, admirée et crainte. L'émergence de la prose villageoise, qui peut surprendre dans le contexte restrictif et répressif du socialisme réaliste,⁵⁷ s'inscrit néanmoins dans la tradition littéraire du 19^e siècle, dans laquelle la nature avait une place de choix.

Un film emblématique

Le film fleuve *Sibériade*, réalisé en 1979 par Andreï Mikhalkov-Konchalovski,⁵⁸ offre un autre exemple de cette tendance au retour à la terre et un point de vue critique sur la politique des autorités soviétiques. Le film raconte l'histoire de la Russie au 20^e siècle à travers le destin de deux familles habitant un village reculé de Sibérie, *Elan*. Plus que le destin de ces familles, c'est celui du

⁵⁶ Cette appellation, bien que contestée par certains, fait référence à un des plus importants mouvements littéraires de la deuxième moitié du 20^e siècle en Russie. Les écrivains associés à ce mouvement provenaient du monde rural (*derevnja* est le russe pour village). Sur la prose villageoise, voir Parthé (1992).

⁵⁷ Le réalisme socialiste était, sous le régime soviétique, la doctrine officielle à laquelle devaient souscrire tous les écrivains, sous peine de représailles.

⁵⁸ Le film a reçu le Grand prix spécial du jury à Cannes.

village qui est relaté et, par extension, le sort des villages de Sibérie et la menace de leur disparition. Les scènes les plus fortes du film se passent dans les années 1960, à l'époque où la « politique de transformation de la nature » bat son plein.⁵⁹ L'existence du village est menacée par le projet de création d'une mer en Sibérie qui aurait pour effet d'inonder les terres où se trouve *Elan*. Un des protagonistes, devenu dirigeant du comité régional, avouera sa honte de ne pas s'être battu contre ce projet et s'activera auprès des instances pour sauver son village. L'idée de créer une mer sera finalement abandonnée au profit de la prospection pétrolière. L'espoir fait toutefois place à la consternation et le film se termine sur une scène apocalyptique dans laquelle le gisement pétrolier avoisinant le village s'embrase, propageant les flammes vers le cimetière du village, que les autorités se voient forcées de raser. Au-delà d'une critique du plan de transformation de la nature, le film est une ode à la terre, « notre unique mère », comme le chante un des personnages. Le film illustre le conflit entre la sauvegarde d'un héritage (le village) et de la nature et le développement du pays.

Ce conflit de valeurs, entre développement et préservation du patrimoine et de la nature, refait surface aujourd'hui sous une autre forme. La lutte contre la densification urbaine illustre une opposition entre une vision orientée vers la création d'une mégapole – au service d'une classe de citoyens fortunés, des dirigeants et des milieux d'affaires et une vision qui prend en compte tous les citoyens, de même que l'histoire et la culture de la ville. Le contexte d'aujourd'hui et les enjeux sont différents de ce qu'ils étaient tout au long du 20^e siècle. Mais, comme j'ai tenté de le démontrer, les diverses tentatives de sauvegarde de la ville possèdent des bases communes : un attachement profond pour l'« idée pétersbourgeoise ».⁶⁰ Cet

⁵⁹ À la fin des années 1940, le régime soviétique a produit un plan ayant pour objectif rien de moins que de modifier le climat de certaines régions de l'URSS. Le Plan stalinien de transformation de la nature (1948-53) comptait remédier aux problèmes de sécheresse et aux tempêtes sévissant dans les steppes. Ce plan allait inspirer une série de projets, souvent non réalisés, comme celui de la création d'une digue sur le détroit de Béring.

⁶⁰ Au fil de son histoire, la population de Saint-Pétersbourg s'est plusieurs renouvelée, mais ses nouveaux arrivants ont généralement embrassé « l'identité pétersbourgeoise », ce qui explique que cette appartenance perdure encore aujourd'hui.

attachement se traduit, entre autres, par la crainte de voir la ville « défigurée ». L'aspect « esthétique » occupait une place importante dans le mouvement pour la renaissance du Vieux Pétersbourg. Cette préoccupation existe toujours aujourd'hui, mais, un peu comme au début du 20^e siècle, des questions sociales sont sous-jacentes à la lutte contre la densification urbaine, comme j'en ferai état dans le chapitre quatre. Le fait de dégager des parallèles entre deux époques illustre bien que la crainte, qui resurgit aujourd'hui, de la disparition de Pétersbourg est loin d'être nouvelle. Elle fait partie de l'identité de la ville. Aujourd'hui, la densification urbaine vient raviver cette crainte.

RÉSURGENCE DU DISCOURS PROPHÉTIQUE?

Au cours de sa courte histoire, Pétersbourg a été l'objet de nombreuses prophéties. Si aucune d'entre elles ne s'est réalisée, elles ont néanmoins continué de hanter l'imaginaire tant des écrivains que des habitants.⁶¹ « Pétersbourg sera une ville déserte », avait prédit la première femme de Pierre le Grand. Les malédictions ont pesé sur cette ville et contribué à forger sa mythologie tragique. Mais Pétersbourg, comme en signe de défi, a toujours trouvé le moyen de renaître, même après avoir subi les pires épreuves : inondations, guerres et révolutions. On retrouve aujourd'hui, dans le discours de certains défenseurs de la ville des accents de cette vision apocalyptique, comme on peut le lire dans le catalogue de l'exposition *Un Pétersbourg qui disparaît* :

« Aujourd'hui, de funestes ombres géantes des futurs gratte-ciel recouvrent la ligne du ciel de Pétersbourg. C'est une tempête terrible qui avance sur Pétersbourg, elle annonce une catastrophe. La menace de l'anéantissement de Pétersbourg a toujours existé, mais ce n'est que maintenant que les tendances de destruction ont acquis de telles proportions » (Nebolsin 2008 : 14).⁶²

⁶¹ Sur les écrivains et l'imaginaire de la ville au début du 20^e siècle, voir Boym (2001).

⁶² « Сегодня небесную линию Петербурга накрывают зловещие гигантские тени будущих небоскребов. Это страшная гроза, которая надвигается на Петербург, она несет катастрофу. Угроза уничтожения Петербурга существовала всегда, но только теперь тенденции разрушения обрели такие ужасающие высотные масштабы. »

Ces propos, écrits en 2008, font directement écho à ceux de Nikolaj Anciferov, qui écrivait, en 1922, dans son livre *L'âme de Pétersbourg*⁶³ :

« Les jours passent, les années. Les années sont des siècles. La destruction (*destructio*)⁶⁴ de Pétersbourg se poursuit. [...] Voici l'îlot du nouveau Petrograd! Les demeures anciennes disparaissent se souvenant encore de la Palmyre du Nord. Dans la banlieue, près du cimetière de Smolensk, on élèvera une nouvelle et haute maison, unique dans toute la ville : un crématorium. Petropole se transforme en nécropole... » (cité dans Prohvatilova 1991 : 62).⁶⁵

Le discours actuel pour la préservation de Pétersbourg puise une partie de son langage dans la tradition mythologique, tradition qui a contribué à forger l'identité de cette ville. Une ville que bien des Pétersbourgeois sont prêts à défendre bec et ongles.

⁶³ Anciferov fut une des nombreuses victimes de la répression stalinienne. Exilé, puis envoyé dans un camp de travail, il a été libéré en 1934. Son livre *L'âme de Pétersbourg*, réédité à l'époque postsoviétique a eu une grande influence sur les écrits récents sur Pétersbourg.

⁶⁴ En latin dans le texte original.

⁶⁵ « Проходят дни, года. Года – века. *Destructio* Петербурга продолжается.[...] Вот урочище нового Петрограда! Исчезают старые дома, помнившие ещё Северную Пальмиру. На окраине, у Смоленского кладбища, воздвигнут новый, высокий дом, единственный во всем городе: крематориум. Петрополь превращается в некрополь... »

**CHAPITRE 3 : QUELQUES CONCEPTS THÉORIQUES
POUR PENSER LA MOBILISATION CONTRE LA
DENSIFICATION URBAINE**

INTRODUCTION

Une étude des récentes mobilisations contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg permet de revisiter la théorie sur le lieu et les conflits découlant des changements de significations et de fonctions des lieux. À ce jour, la ville postsoviétique a rarement servi de laboratoire pour tester les différentes approches du lieu en sciences sociales. Or, sa spécificité, liée en grande partie à son passé socialiste, requiert un ajustement en ce qui a trait à l'utilisation des concepts théoriques. Cet ajustement provient de la nécessité, exprimée par plusieurs chercheurs travaillant sur les sociétés postsocialistes, de comprendre le passé socialiste pour saisir la réalité actuelle (Berdahl, Bunzl et Lampland 2000, De Soto et Dudwick 2000, Verdery 1996). Cela étant dit, les différentes théories élaborées par les sciences sociales occidentales s'avèrent néanmoins utiles pour comprendre les réalités postsocialistes.

Quelles théories et concepts, hérités de la tradition occidentale, permettent de comprendre la lutte contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg? Au-delà d'une description du phénomène, comment expliquer que cette lutte est la principale cause qui mobilise la population de Saint-Pétersbourg? Ces questions sont à la base de la réflexion contenue dans ce chapitre. La lutte contre la densification urbaine, sous ses différentes formes (sauvegarde du patrimoine, des espaces verts et des espaces publics), peut-être abordée sous plusieurs angles : économique, politique, identitaire, social ou culturel. Qui plus est, chaque discipline des sciences sociales possède une approche et un agenda qui lui sont propres. Si j'ai glané ici et là des concepts, empruntant à plusieurs disciplines, j'ai voulu imaginer une approche qui soit fondée sur une définition anthropologique du lieu. Pour l'anthropologie, le lieu est d'abord et avant tout chargé de sens. Il est identitaire, relationnel et historique (Augé 1994: 156).¹ Le lieu (et l'espace matériel) est certainement au cœur de la mobilisation contre la densification urbaine, ce qui rend incontournable une revue de la littérature sur ce sujet. Mais, au-delà de la matérialité, il fallait trouver une

¹ Je reviendrai un peu plus loin sur cette définition du lieu, telle que proposée par Marc Augé.

approche qui laisse place à l'aspect culturel et aux témoignages recueillis; en somme qui donne une voix aux citoyens.

La lutte contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg interpelle plusieurs disciplines et concepts théoriques. L'interdisciplinarité s'est donc vite imposée, en partie par la rareté des écrits anthropologiques sur l'espace public – fait déploré par plusieurs anthropologues qui se sont intéressés au concept de lieu (Geertz 1996, Kahn 1996, Rodman 1992 et Basso 1996). En effet, la question du lieu et de l'espace public a longtemps été l'apanage des géographes, des sociologues et des urbanistes. Si la contribution de l'anthropologie à l'étude du lieu est récente, elle n'en est pas moins indispensable, car elle permet de réintroduire le discours local et l'ethnographie à l'étude du lieu, ce que d'autres disciplines parviennent plus difficilement à faire. Ma démarche théorique s'est construite à partir de deux thématiques principales: le lieu (l'espace public) et la mémoire.

Les études sur le lieu et l'espace ont beaucoup attiré l'attention des chercheurs, surtout depuis les années 1970. Je propose, dans ce chapitre, de faire un bref survol de la notion de lieu pour ensuite présenter les deux principales approches des sciences sociales: l'approche critique et l'approche humaniste. Ces deux courants, dont l'anthropologie s'est d'ailleurs inspirée, permettent d'appréhender les questions liées aux espaces publics de manière globale – l'une étant axée davantage sur les structures sociales et les relations de pouvoir qui entrent en jeu dans la construction du lieu, alors que l'autre accorde une place plus importante à la subjectivité des individus; à l'expérience vécue.

Avant de présenter le deuxième thème, la mémoire, je me pencherai sur la notion d'appropriation, pierre angulaire des trois chapitres/articles qui composent cette thèse. Comment le concept d'appropriation permet-il d'appréhender la lutte contre la densification urbaine? À quel type d'appropriation fait-elle référence et quelles sont les stratégies qui indiquent qu'on a affaire à une volonté d'appropriation de l'espace urbain? Autant de questions qui guideront ma réflexion.

Si l'étude des théories sur le lieu s'est vite imposée, le thème de la mémoire a surgi petit à petit au retour du terrain, lors de l'analyse des données. Mais l'idée d'examiner la lutte contre la densification urbaine à travers le prisme de la mémoire s'est vite révélée essentielle et surtout, je l'espère, novatrice, puisque rares sont les études occidentales qui abordent les conflits relatifs à l'espace public en Russie postsoviétique sous l'angle de la mémoire.² De plus, la mémoire (intrinsèquement liée à l'histoire) est une notion qui interpelle vivement les anthropologues (Candau 2005, Feld et Basso 1996, Paxson 2005, Climo et Cattell 2002). Étant donné la nature de mon sujet, je me suis intéressée tout particulièrement à la relation entre la mémoire et l'espace matériel, et notamment à la pensée de Maurice Halbwachs.

DE L'IMPORTANCE DU LIEU

Je pars du constat, a priori simple, que le lieu occupe une place importante dans la vie des êtres humains. Nous vivons tous quelque part. Nous sommes issus d'un lieu et nos vies, nos destinées, sont imprégnées de ce lieu, même si on l'a quitté. Je souscris à l'idée, exprimée par plusieurs penseurs (Casey 1996, Richardson 1982, Feld et Basso 1996), selon laquelle le lieu où l'on vit participe de notre connaissance du monde et forge ce que nous sommes. Ainsi, l'expérience du lieu fait partie de manière intrinsèque de l'expérience humaine. Comme l'affirme Edward S. Casey,

«Whatever is true for space and time, this much is true for place: we are immersed in it and could not do without it. To be at all – to exist in anyway – is to be somewhere, and to be somewhere is to be in some kind of place. Place is as requisite as the air we breathe, the ground on which we stand, the bodies we have. We are surrounded by places. We walk over and through them. We live in places, relate to others in them, die in them. Nothing we do is unplaced. » (1997: ix)

² Quelques auteurs ont examiné les espaces publics et les monuments sous l'angle de la mémoire. Voir, entre autres, les articles de Forest et Johnson (2002 et 2004) et Rethmann (2008).

La relation que nous entretenons avec les lieux est donc primordiale, fondatrice. Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, cette relation revêt, à Saint-Pétersbourg, un caractère d'une rare singularité.

LES SCIENCES SOCIALES ET LE LIEU

Comment les sciences sociales, et l'anthropologie en particulier, appréhendent-elles le lieu? C'est dans le réservoir d'idées des philosophes et des géographes que les anthropologues ont puisé les assises de leur réflexion sur le lieu. L'intérêt de la philosophie pour la notion de lieu remonte à l'Antiquité.³ Mais subséquemment, les philosophes ont délaissé le concept de lieu au profit de l'espace. Ce n'est qu'au 20^e siècle que le lieu a su susciter à nouveau l'intérêt des philosophes. Ces derniers ont agi à titre de défricheurs de la pensée sur le lieu. Ils ont ouvert le chemin pour les géographes qui, à leur tour, ont grandement influencé la réflexion sur le lieu en sciences sociales.

C'est dans les années 1970, avec l'avènement du courant humaniste, que la géographie s'est penchée sur le concept de lieu. Les principaux artisans du renouveau de la théorie sur le lieu en géographie sont Yi-Fu Tuan et Edward Relph.⁴ Inspirés par les courants phénoménologique et existentialiste en philosophie, les humanistes se représentaient davantage le lieu comme exprimant une attitude envers le monde – attitude centrée sur la subjectivité et l'expérience du sujet (Adams et al 2001, Creswell 2004).⁵ Cette approche allait influencer profondément les sciences sociales

³ Les philosophes occidentaux étaient entre autres préoccupés par les concepts d'espace et de lieu; l'espace étant généralement considéré comme quelque chose d'« abstrait » alors que le lieu, lui, est investi par la culture. Edward Casey, qui a contribué à rétablir la notion de lieu, a consacré un ouvrage, *The Fate of Place* (1997), à l'histoire de la notion de lieu dans la philosophie occidentale.

⁴ Ces deux géographes sont peut-être les plus connus parmi les anthropologues. Tuan, pour son ouvrage *Space and Place. The Perspective of Experience* (1977), largement cité en anthropologie, et Relph pour son livre *Place and Placelessness* (1976), souvent considéré comme le prédécesseur des *Non-lieux* de Marc Augé (1992). Voir aussi les travaux de Richardson (1982, 1984).

⁵ Cette approche s'inspire du concept heideggérien *Dasein*, *dwelling*, *l'être-au-monde*. « [...] the concept of dwelling assigns importance to the forms of consciousness with which individuals perceive and apprehend geographical space. More precisely, dwelling is said to consist in the multiple « lived relationships » that people maintain with places, for it is solely by virtue of these relationships that

qui avaient jusqu'alors perçu le lieu comme simple point géographique, endroit, ce que l'anglais désigne par le terme *locale*. La plus grande contribution des géographes humanistes à la notion de lieu a été de nous rappeler que nous ne vivons pas dans un cadre abstrait formé de relations spatiales, mais que nous sommes entourés de lieux remplis de significations (Adams et al 2001: xxi). Pour Tuan (1977), la culture a une influence sur l'interprétation que l'on fait de l'environnement et les valeurs attribuées au lieu varient d'une culture à une autre (1977: 34). De plus, influencés par la phénoménologie, les humanistes accordaient davantage de place au *vécu* des individus, à l'expérience du corps. « The feel of a place is registered in one's muscles and bones », affirme Tuan (1977: 183). Ainsi, ce *vécu* s'acquiert à travers les différentes pratiques de l'espace urbain, qui permettent au citoyen de créer une mémoire corporelle du lieu et un sentiment d'appartenance. Cet élément allait aussi contribuer à nourrir la pensée anthropologique sur le lieu, puisqu'il s'adresse directement à l'aspect ethnographique de la démarche anthropologique.

Un autre courant allait marquer la réflexion sur le lieu et c'est encore chez les géographes qu'il prendra sa source. Appelé géographie radicale ou critique, ce courant a pour prémisse que le lieu est une construction sociale. Conséquemment, la question qui intéresse les géographes critiques, dont un des plus influents chercheurs est David Harvey, concerne les processus sociaux à l'œuvre dans la construction du lieu (1996: 294). Or, ces processus sont marqués, selon les géographes critiques, par des tensions qui révèlent les inégalités sociales présentes dans une société. Dans une telle perspective, le lieu constitue en quelque sorte une arène où se jouent les conflits sociaux et où s'expriment les relations de pouvoir. Cette manière d'aborder le lieu a contribué à introduire l'aspect politique dans l'analyse des questions reliées à l'espace public, ce à quoi l'approche humaniste accordait peu d'importance. Mais s'ils font une place de choix au politique, les géographes critiques n'ignorent pas pour

space acquires meaning » (Basso 1996 : 54). De nombreux chercheurs en sciences sociales se sont inspirés de ce concept (voir entre autres Adams et al 2001, Feld et Basso 1996, Relph 1976 et Richardson 1982 et 1984).

autant les dimensions culturelles, symboliques et historiques qui entrent dans la formation du lieu (Harvey 1996).

La vision du lieu en tant que construction sociale, avec ses luttes de pouvoir et ses négociations, permet également de croire – et il s’agit là d’un point intéressant – en la possibilité pour les groupes de modifier le lieu (Creswell 2004: 30). Cette conception, si elle met en lumière les inégalités sociales, permet aussi d’envisager une réappropriation de l’espace par les groupes dominés.

L’ANTHROPOLOGIE ET LE LIEU

Places are complex constructions of social histories, personal and interpersonal experiences, and selective memory.

Miriam Kahn

L’espace, les lieux, font partie intégrante de l’enquête ethnologique (Augé 1992, 1994). Cette dernière « pose toujours la question du sens de l’espace observé. Toute anthropologie est donc inévitablement une anthropologie de l’espace » (Agier 2008: 108). Curieusement, peut-être, les anthropologues ont tardé à orienter leur réflexion sur l’aspect théorique de l’espace et du lieu.⁶ En effet, jusqu’aux années 1980, l’anthropologie considérait le lieu essentiellement en tant qu’endroit où se réalisait l’ethnographie (Rodman 1992).⁷ Au cours des dernières années, de nombreux auteurs ont déploré le manque de considération pour la notion de lieu en anthropologie (Geertz 1996, Gupta et Ferguson 1992, Kahn 1996 et Basso 1996) :

«Yet anthropologists who take pains to lead students through the minefields of conceptualizing culture often assume that place is unproblematic. It is simply location. It is where people do things. [...] Places in anthropological writings have been equated with ethnographic locales. As such, they were taken for granted. They were just space, “the

⁶ À certains égards, on pourrait affirmer qu’encore aujourd’hui les thématiques reliées aux lieux sont souvent l’apanage des géographes et des urbanistes. L’anthropologie peut certainement contribuer à enrichir ce domaine d’étude et doit poursuivre dans cette voie.

⁷ Marc Augé affirme pour sa part, que l’ethnologie doit se préoccuper d’au moins deux espaces : le lieu qu’elle étudie et celui plus vaste dans lequel il s’inscrit (1992: 146).

dead, the fixed, the undialectical, the immobile” in Foucault’s lament. They became the settings, albeit often exotic ones, where things happen » (Rodman 1992: 640).

Mais force est de constater que la situation a changé et que les anthropologues s’intéressent de plus en plus à la notion de lieu et ce, incluant les lieux publics. Ainsi, depuis la fin des années 1980, s’inspirant des travaux effectués en géographie notamment, des anthropologues ont commencé à s’intéresser au lieu en tant qu’objet d’étude (Appadurai 1988, Augé 1992, Rodman 1992, Low 1996, Lawrence et Low 2003 et Feld et Basso 1996). Dans la foulée de la réflexion post-colonialiste sur l’importance de redonner une voix aux communautés étudiées, Margaret Rodman insiste sur le fait qu’il faille appliquer ce même principe en ce qui a trait au lieu et éviter de « plaquer » des concepts occidentaux sur la réalité de l’*autre* (1992: 644).

Son propos rejoint, en partie du moins, celui des géographes critiques en ce qu’elle appelle à examiner les relations sociales qui entrent dans la création du lieu. Mais elle ajoute une dimension anthropologique en soulignant qu’il faut *décentrer* l’analyse du lieu en prenant en compte comment l’*Autre* se représente le lieu. Ce souci d’intégrer le discours local est réitéré plus tard par Setha M. Low (1996), pour qui l’approche ethnographique constitue un des meilleurs outils pour analyser des enjeux reliés à l’espace. L’analyse se doit donc d’être bien ancrée dans la réalité du terrain. C’est ce point de vue que j’ai tenté de mettre en pratique lors de mon propre terrain à Saint-Pétersbourg. Ainsi, pour bien comprendre la lutte contre la densification urbaine il faut se pencher sur la réalité spécifique de Saint-Pétersbourg, ce qui implique saisir la conception qu’ont ses habitants de l’espace public et de l’histoire de leur ville.⁸

⁸ Ce ne sont là que quelques-uns des aspects qui entrent dans la conception/perception du lieu. L’objectif ici, est de montrer l’importance de prendre en considération la réalité locale dans l’étude d’un lieu, quel qu’il soit.

Deux tendances

Il est possible de dégager deux tendances dans l'analyse anthropologique du lieu. À maints égards, ces deux tendances se croisent; elles conçoivent le lieu comme chargé de sens, inscrit et symbolisé – le lieu anthropologique (Augé 1992 : 104). La première tendance, inspirée de la philosophie⁹ et de la géographie humaniste, se rapproche aussi de la phénoménologie en ce qu'elle s'intéresse à l'expérience du lieu, aux manières d'être dans un lieu et de le ressentir.¹⁰ Cette approche souligne la spécificité des lieux et s'interroge sur le sentiment d'attachement au lieu. On ne vit pas dans le monde en général, on vit dans un lieu précis, pour reprendre les mots de Clifford Geertz (1996). Que notre monde contemporain soit marqué par l'exil, la migration et les déplacements de population ne diminue pas l'importance du lieu (Agier 2008, Geertz 1996). En réalité, malgré l'augmentation de la mobilité, la grande majorité des gens continuent de vivre là où ils sont nés, là où ils ont grandi.

Depuis quelques années, l'anthropologie cherche à comprendre les rapports qui s'établissent entre les lieux et les hommes. Cette relation tient de la rencontre; on fait la connaissance d'un lieu, on l'apprivoise et puis, souvent, on s'y attache. À force de le côtoyer, ce lieu laisse en nous son empreinte. Il fait partie de nous, de ce que nous sommes. Un rapport de réciprocité s'installe entre le lieu et les individus : « un lieu est à nous parce qu'on est à lui, il fait partie de nous parce nous faisons partie de lui » (Ripoll et Veschambre 2005: 11). Dans le cadre de cette thèse, j'interroge la nature du lien qui unit les Pétersbourgeois à leur ville. Cet attachement pour la ville et les valeurs qu'elle représente sont au cœur du mouvement de lutte contre la densification urbaine, comme le démontrent particulièrement les chapitres quatre à six. Le lieu est ici perçu comme composante essentielle de l'identité; la relation au lieu renvoie donc à un rapport à soi.

⁹ Notamment des travaux d'Heidegger et d'Edward Casey, cités plus haut.

¹⁰ Les études de Hall sur la proxémique, sont généralement rattachées à ce courant, tout comme les travaux sur « l'être au monde » de Richardson (1982).

La seconde approche anthropologique du lieu incorpore aussi la subjectivité du sujet, mais se concentre davantage sur la construction sociale du lieu (de l'espace public),¹¹ sur la complexité des relations qui entrent en jeu dans sa création. L'espace public est une arène où se jouent d'intenses luttes politiques et sociales (Smith et Low 2006). Cette approche examine, entre autres, les processus d'inclusion et d'exclusion présents au sein de l'espace public.¹² Les lieux, publics particulièrement, sont perçus ici comme des espaces contestés. Cette contestation est reflétée par les conflits qui émergent entre différents acteurs sociaux autour de la signification des espaces, de leur vocation et de leur accessibilité. Les conflits surviennent généralement à la suite de décisions visant à transformer un lieu, sur le plan matériel ou symbolique.¹³ L'étude de ces conflits permet de mieux comprendre comment des groupes négocient les valeurs culturelles et les représentations qu'ils en ont (Low 1996: 876). En ce sens, cette approche semble porteuse pour analyser la lutte contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg. Elle permet d'attirer l'attention sur les significations, souvent conflictuelles, que les différents acteurs accordent aux espaces. Ainsi, les confrontations entre les différentes valeurs mises de l'avant nous renseignent sur les enjeux plus globaux qui secouent une société, ce dont traite plus particulièrement le chapitre suivant.

Ces deux approches ont en commun un regard anthropologique : le souci de prendre en compte les récits et pratiques des populations qui occupent le lieu, de redonner une voix aux communautés étudiées. Si elles mettent l'accent sur des aspects différents de la relation qui se forge entre les lieux et les gens, elles prennent toutes en compte les dimensions historique, relationnelle et identitaire du lieu. De plus en plus, les anthropologues perçoivent le lieu comme incorporant les événements

¹¹ Setha M. Low définit la construction sociale comme suit: «The term *social construction* may then be conveniently reserved for the phenomenological and symbolic experience of space as mediated by social processes such as exchange, conflict and control. Thus, the social construction of space is the actual transformation of space – through people's social exchanges, memories, images, and daily use of the material setting – into scenes and actions that convey symbolic meaning. » (1996 : 861-62)

¹² Voir, entre autres Zukin (1995) et Low (1996).

¹³ Les cas sont légion dans la littérature sur les conflits entourant la transformation d'espaces publics. Voir Bourdin et Melé (2006), Low (1996 et 2000) et Mitchell (1995).

et les souvenirs d'une communauté (Lawrence et Low 2003). Le lieu est le point d'ancrage des expériences. Si la seconde approche inclut davantage l'aspect politique des dynamiques sociales, elle n'ignore cependant pas le poids symbolique contenu dans les espaces publics.

L'approche que j'ai adoptée puise dans ces deux approches théoriques. L'étude de la mobilisation contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg révèle l'importance du lien qui se crée entre les lieux et les individus (et groupes); lien qui se traduit par l'attachement des Pétersbourgeois pour une certaine image de leur ville. Les récits et discours des habitants qui luttent pour préserver leur environnement (chapitres quatre et cinq) et des tenants de la sauvegarde de Saint-Pétersbourg (chapitre six) mettent clairement en évidence cet attachement. D'autre part, la mobilisation actuelle révèle les rapports de force entre différents acteurs sociaux qui se disputent sur le sens qu'ils veulent donner à leur ville. Ce désaccord sur le statut et la vocation des espaces publics engendre des conflits pour l'appropriation de l'espace.

UN OUTIL POUR PENSER L'ESPACE URBAIN POSTSOVIÉTIQUE

L'espace urbain postsoviétique diffère considérablement de celui des grandes villes occidentales. Ainsi, j'ai jugé important de donner une place de choix à la dimension historique dans les différents chapitres qui composent cette thèse – l'histoire apportant des éléments de réponses permettant de comprendre la réalité actuelle. La difficulté d'élaborer une approche de l'espace urbain qui soit adaptée à la réalité russe contemporaine est accentuée par la rareté des études réalisées par des chercheurs locaux sur cette question.

Si les questions relatives à la reconfiguration de l'espace public n'ont que récemment commencé à attirer l'attention des chercheurs russes, il n'en reste pas moins que certaines études ont été publiées (Kornev 2004, Kalačeva 2007). Je voudrais signaler ici l'excellente recherche ethnographique de la sociologue russe

Ol'ga Kalačeva (2007) sur la ville de Čerepovec.¹⁴ Kalačeva s'est penchée sur des conflits qui sont survenus quant à la vocation de certains espaces urbains au début des années 2000.¹⁵ Pour tenter de comprendre les liens qui unissent les habitants aux lieux qui les entourent, Kalačeva identifie plusieurs catégories de biens qui entrent dans la composition de la ville – et, pourrait-on dire, de toute ville. Parmi ces biens, se trouvent les « biens possédés » (*vešči vo vladenii*). Ce sont des biens qui sont chers aux gens – des lieux particuliers, mémorables, de la ville comme certains quartiers, lieux ou monuments historiques (places, ponts, parcs, palais de la culture etc.). Ces biens se distinguent par le sentiment d'appartenance que les habitants éprouvent envers eux, sentiment exprimé par les termes « notre » (*naš*), « nos » (*naši*), « nous » (*my*), « chez nous » (*u nas*), etc.

Kalačeva parle d'un processus de « collectivisation » ou « mise en commun » (*obobščestvlenie*) qui se crée par l'interrelation entre les lieux, les édifices, l'histoire de la ville et la vie des résidents. Apparaît aussi une conscience que ce sentiment d'appartenance est important non seulement pour soi, mais aussi pour les autres. Ce processus se fait graduellement par une appropriation (*osvoenie*)¹⁶ de l'espace urbain, à travers une expérience personnelle, mais aussi partagée. La ville pénètre la vie des habitants à travers ces lieux et un sentiment d'être un « Čerepanin » – habitant de Čerepovec prend naissance. Cette interrelation avec ces biens « possédés » crée une volonté de prendre soin de ces biens et un sentiment de responsabilité envers eux. Ces lieux viennent alors à occuper une place unique dans la vie des gens et une menace à leur existence ou à leur intégrité peut entraîner une préoccupation commune et rassembler les habitants de la ville, actualisant (révélant et manifestant) ainsi leur identité collective (2007 :8). Dans certains cas, les habitants considèrent ces biens comme « propriété commune » (*vešči v obščem vladenii*) de la collectivité, ce qui suppose la possibilité d'exercer un contrôle sur ces biens. De plus, la forte

¹⁴ Un des plus importants centres industriels du Nord-ouest de la Russie, Čerepovec a une population d'un peu plus de 300 000 habitants.

¹⁵ Elle a étudié en particulier l'opposition à la coupe d'arbres dans le but de construire un café dans un jardin public de la ville.

¹⁶ La racine du mot est *svoj*, « sien ».

composante symbolique qui lie ce type de biens au groupe contribue à former l'identité collective.

Selon Kalačeva, ce sont les biens à propriété commune qui ont le plus grand pouvoir de mobilisation. Elle conclut en affirmant que les choses qui sont les plus importantes pour la ville sont les lieux et les biens qui sont significatifs pour la communauté et qui ne sont pas assujettis à un usage commercial (2007 : 14). Mais l'étude de Kalačeva démontre qu'en réalité les résidents n'ont pas le droit réel de disposer de biens qui ne sont pas leur propriété privée. Ce sont justement ces biens qui révèlent le conflit entre « l'espace matériel tangible » de la vie réelle et l'espace imaginé par les citoyens de la ville; le conflit entre la possibilité de réaliser son droit de propriété (possession) et la possibilité d'en faire usage. En théorie, les résidents de Čerepovec sont collectivement propriétaires des espaces « publics ». L'article de Kalačeva met en lumière le clivage qui existe entre la ville, telle qu'imaginée par les résidents et la réalité. Les résidents imaginent leur ville comme démocratique et considèrent que les biens « symboliques » leur appartiennent. La réalité, toutefois, est différente : les citoyens n'ont pas de réels droits sur ces biens.

Cette conception du lieu m'apparaît particulièrement pertinente pour examiner les mobilisations contre la densification urbaine et la question de l'attachement au lieu à Saint-Pétersbourg. Elle fait de plus directement référence à l'approche anthropologique qui conçoit le lieu comme identitaire, relationnel et historique (Augé 1994). C'est à cette opposition entre « ville imaginée » et réalité à laquelle sont confrontés, depuis quelques années, les habitants de Pétersbourg, qui se battent justement pour préserver ces biens qu'ils considèrent faire partie de la catégorie de biens « à propriété commune ». S'ils trouvent la force de descendre dans la rue, de s'adresser aux instances et même d'amener leurs causes devant les tribunaux, c'est qu'ils considèrent que ces lieux qu'ils défendent d'une certaine façon leur appartiennent.

On pourrait en dire autant des défenseurs du patrimoine historique. Le patrimoine architectural et le paysage urbain sont considérés par plusieurs comme des biens à « propriété commune » (*vešči v obščem vladenii*). L'inclusion sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO vient renforcer ce sentiment. Le centre-ville de Saint-Pétersbourg n'est pas perçu comme appartenant uniquement aux Pétersbourgeois et aux Russes, mais en quelque sorte à l'humanité entière, ce qui rend sa sauvegarde d'autant plus primordiale aux yeux de ses défenseurs.

LE CONCEPT D'APPROPRIATION

Le concept d'appropriation peut être abordé sous différents angles : juridique, économique, symbolique ou identitaire.¹⁷ Il s'avère particulièrement pertinent pour l'anthropologie, car il permet de mettre l'accent sur la dimension sociale et relationnelle; sur les acteurs, leurs pratiques et leurs rapports à l'espace (Ripoll et Veschambre 2004). Mais comment définir l'appropriation? Une approche plurielle apporte une meilleure compréhension du concept. Dans le contexte qui nous intéresse, l'appropriation consiste à établir un lien entre l'espace et soi. Ce lien s'établit par « l'ensemble des pratiques qui confèrent à un espace limité les qualités d'un lieu personnel ou collectif » (Raymond, cité dans Segaud 2009: 281). L'appropriation consiste donc à attribuer un sens à un lieu : c'est rendre propre (sien) un espace par un certain nombre d'actions, de « pratiques ». Rendre sien un espace, c'est le personnaliser, mais c'est aussi montrer sa volonté d'exercer une maîtrise sur cet espace (Segaud 2009, Serfaty-Garzon 2003). Ainsi, si un groupe s'approprie un espace, c'est pour exercer un pouvoir sur ce dernier ou pour montrer que cet espace est le sien. Mais que signifie *rendre sien*? On peut s'approprier un espace en devenant légalement le propriétaire ou l'utilisateur exclusif. On a alors souvent affaire à une propriété d'ordre juridique. Mais nul besoin de devenir propriétaire (au sens légal) d'un espace pour exercer sur lui un contrôle. Comme le démontrent les cas relatés dans les chapitres suivants, un groupe peut aspirer à un contrôle symbolique d'un

¹⁷ Pour une discussion détaillée sur les différents types d'appropriation, voir Ripoll et Veschambre (2004, 2005) et Ripoll (2006).

espace, en agissant notamment pour influencer sur le statut qu'il lui sera attribué, sans pour autant en réclamer la propriété ou l'usage exclusif. En plantant des arbres dans des places publiques menacées de destruction, un groupe peut, par exemple, pratiquer une forme d'appropriation de l'espace.¹⁸

Appropriation comme affirmation de son identité

L'appropriation est liée à l'expression de soi (Ségaud 2009, Serfaty-Garzon 2003, Veschambre 2004, 2005). En exprimant, à travers des pratiques diverses (manifestations, monuments, etc.), sa volonté d'exercer un contrôle sur un espace – ne serait-ce que symbolique – un groupe social révèle son existence aux yeux de la collectivité. Cette existence est renforcée lorsque les valeurs promues par le groupe sont cautionnées par la collectivité (Serfaty-Garzon 2003). On peut affirmer que l'appropriation de l'espace est un des outils dont disposent les groupes pour se tailler une place de choix dans la société : « Un enjeu des stratégies d'appropriation de l'espace est sans doute de s'assurer de légitimer un usage autonome de l'espace en même temps qu'une présence valorisante dans l'espace et, par là même, une "place" de choix dans la société » (Ripoll et Veschambre 2004: 11). Sans faire de la mobilisation contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg une affaire de classes sociales, on peut affirmer qu'il y a opposition entre des citoyens moins puissants et une élite économique (politique). Les stratégies d'appropriation de l'espace constituent alors un moyen pour cette partie de la population en manque de démocratie, de faire entendre sa voix et d'affirmer son existence.

Le marquage : une pratique privilégiée

L'appropriation se manifeste par des pratiques qui peuvent être d'ordre matériel (physique) ou idéal. Ainsi, il existe différents types de pratiques, allant de l'érection de clôtures et de monuments aux commémorations, fêtes et manifestations (Ripoll et

¹⁸ C'est ce que je démontrerai dans le chapitre cinq.

Veschambre 2004). On pourra parler, dans les deux cas, de marquage de l'espace.¹⁹ Toute forme de marquage renvoie à l'usage voire la production de signes (Ripoll 2006, Ripoll et Veschambre 2004). Le marquage est une action matérielle (la production de signes) qui vise à laisser des traces dans un espace ou à marquer les esprits dans le but d'exprimer un droit de présence ou une revendication quelconque de cet espace.²⁰ Il constitue un moyen de créer une empreinte (matérielle ou idéale) dans un espace. Vincent Veschambre (2004) distingue deux types de marquage : le « marquage trace » et le « marquage présence ». Le premier cherche à laisser des traces matérielles dans l'espace (monuments, graffitis, etc.), alors que le second a pour objectif de « marquer les esprits ». En occupant un lieu, en y tenant des rassemblements (manifestations, fêtes, etc.), un groupe peut créer une association entre lui et un espace.²¹ Il va sans dire que ces deux types de marquage, matériel et idéal, peuvent fort bien coexister (Veschambre 2004: 73).

Je souscris à l'idée, énoncée par Vincent Veschambre que le marquage est une donnée essentielle de l'appropriation : « le marquage de l'espace accompagne toutes les formes d'appropriation, des plus symboliques aux plus matérielles et violentes. Il n'y a pas d'appropriation sans marquage » (Veschambre 2004: 73). Le marquage permet à un groupe de signaler sa volonté de faire sien un espace, de montrer qu'il en est, sinon le propriétaire, à tout le moins l'usager. Il offre la possibilité d'exercer un certain pouvoir, aussi petit soit-il, sur un territoire, même si à priori, il n'a pas été pensé en tant que pratique revendicatrice. Lorsque, dans les années 1960, des résidents de Saint-Petersbourg plantaient des arbustes sur le terrain attenant à leur maison (terrain qui appartenait à la municipalité), ils souhaitaient certainement personnaliser cet espace, le rendre sien. Mais ils ne se doutaient sûrement pas qu'ils invoqueraient cette pratique, quarante ans plus tard, pour revendiquer le droit de

¹⁹ Traditionnellement, l'ethnologie s'est intéressée aux rituels de marquage de l'espace, particulièrement ceux reliés à la religion.

²⁰ Pour une définition approfondie du concept voir les différents textes de Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre (2004, 2005, 2006).

²¹ « Le rassemblement des corps peut être également considéré comme une forme de marquage : à partir du moment où il est récurrent, le lieu choisi peut-être alors associé, dans l'esprit de ceux qui le pratiquent, au groupe social concerné » Veschambre (2006: 186).

continuer à faire usage de cet espace.²² Une pratique passée a été transformée en outil supplémentaire de revendication des droits des usagers.²³

En plus de servir d'instrument de revendication, le marquage contribue à l'affirmation de soi et à la matérialisation de l'identité, individuelle et collective : « Ce qui se joue dans le processus de marquage, c'est d'abord la visibilité, l'existence sociale des individus et des groupes » (Veschambre 2004: 74). Fabrice Ripoll parle volontiers de marquage identitaire qui « exprime un rapport (social) à l'espace marqué » (2006: 23). La marque est perçue comme une forme de signature, une façon, pour un groupe, de faire valoir sa présence et son existence. Elle participe également à la construction d'une mémoire. Ainsi, un groupe peut investir un espace en y laissant des traces matérielles ou en imprimant dans les esprits des traces; en investissant la mémoire des gens.

LA MÉMOIRE : REMÈDE CONTRE LA FUITE DU TEMPS

*La mémoire résiste à la force
destrucitrice du temps.
Dmitrij Lihačev²⁴*

Pourquoi aborder la lutte contre la densification urbaine sous l'angle de la mémoire? Pendant ma recherche de terrain, il n'était pas dans mon intention d'investiguer de façon systématique la question de la mémoire. Cependant, l'analyse des données a révélé la place prépondérante de la mémoire et ce, dans pratiquement toutes les sources recueillies.²⁵ Cette présence de la mémoire m'a amenée à axer la réflexion du chapitre cinq sur cet aspect de la lutte pour la sauvegarde de Saint-Pétersbourg, car

²² Voir les cas relatés au chapitre trois.

²³ Le cas du parc des Aviateurs, évoqué au chapitre trois offre un autre exemple de revendication « reportée » basée, entre autres sur une pratique de marquage. Un des arguments utilisés par les défenseurs du parc était le fait qu'ils y avaient planté des arbres plus de trente ans plus tôt.

²⁴ Né à Pétersbourg en 1900, Dmitrij Lihačev a traversé presque entièrement le 20^e siècle. Grand humaniste, membre de l'Académie des sciences, il n'a cessé, jusqu'à sa mort en 1996, de réfléchir au destin singulier de sa ville.

²⁵ Tant les récits des informateurs, que les autres sources analysées (médias, expositions) accordent une place importante à la mémoire et à l'histoire.

au-delà d'une volonté de préserver l'architecture, la communauté s'évertue à protéger la mémoire qu'elle contient.

L'attachement au lieu s'exprime, dans un grand nombre de récits, par un recours à la mémoire. Mémoire des lieux, certes, mais aussi souvenirs d'une époque révolue tant sur le plan individuel que collectif. Ainsi, les résidents que j'ai côtoyés lors de mon terrain m'ont souvent parlé de souvenirs reliés à leur enfance ou à une époque antérieure de leur vie et associés aux lieux qu'ils défendaient. La lutte pour la préservation de leur environnement semble découler, en partie du moins, d'une volonté de préserver la mémoire évoquée par ces lieux. Mais comment se tissent les liens entre les lieux et la mémoire? À quel « devoir de mémoire » les Pétersbourgeois font-ils référence constamment lorsque surgit la question de la préservation du patrimoine bâti et des espaces verts? Quel rôle joue la mémoire sociale dans cette mobilisation?

La mémoire sociale et individuelle

Les mémoires sociale et individuelle sont étroitement liées (Climo et Cattel 2002).²⁶ Selon Maurice Halbwachs, pionnier de la réflexion sur la mémoire collective: « On peut dire aussi bien que l'individu se souvient en se plaçant au point de vue du groupe, et que la mémoire du groupe se réalise et se manifeste dans les mémoires individuelles » (1925: 7). Ainsi, nos souvenirs incorporent toujours des gens que nous avons côtoyés ou des lieux où nous avons séjourné. Si la notion de mémoire collective a parfois été contestée ou perçue comme floue, il semble toutefois y avoir consensus sur le fait qu'il existe réellement, dans tous les groupes sociaux, un ensemble de souvenirs qui sont partagés.²⁷ Mais il n'en reste pas moins que ce sont

²⁶ La définition de la mémoire sociale d'Edward Casey apparaît pertinente: « This is the memory held in common by those who are affiliated either by kinship ties, by geographical proximity in neighborhoods, cities, and other regions, or by engagement in a common project » (2004: 21). Pour un survol des études sur la mémoire sociale, voir Olick et Robbins (1998).

²⁷ Depuis quelques années, l'expression « mémoire collective », introduite par Maurice Halbwachs, a fait l'objet de débats. Ainsi, d'autres termes ont fait leur apparition dans la littérature pour désigner « certaines formes de conscience du passé apparemment partagée par un ensemble d'individus »

les individus qui, par leurs récits, se remémorent (Candau 2005, Halbwachs 1997). Ces souvenirs, transmis de génération en génération, viennent à former un ensemble commun qui constitue la mémoire sociale d'un groupe (Crumley 2002 : 39). On peut alors évoquer la mémoire générationnelle : cette « conscience du poids des générations antérieures » (Candau: 144) qui peut conduire à un sentiment de devoir ou de dette – pour reprendre le terme de Ricoeur (2000) – envers ceux qui nous ont précédés.

Mémoire, identité et espace

Le mouvement de protestation qui s'est emparé de Saint-Pétersbourg à l'aube du 21^e siècle découle en partie d'un sentiment d'appartenance et d'une identité liée au lieu. L'attachement des Pétersbourgeois pour leur ville est ancré dans une mémoire et une histoire, tant collective (ou sociale) qu'individuelle. Individuelle, de par l'histoire personnelle des résidents et leur investissement dans leur milieu et sociale de par ces souvenirs transmis de génération en génération. Lorsqu'ils sentent leur environnement menacé, les gens se remémorent les efforts déployés pour faire sien le lieu qu'ils habitent. Émerge alors une prise de conscience de l'appartenance au lieu et cette prise de conscience constitue le ferment d'une action visant la préservation de leur environnement. Cette volonté de préservation, que ce soit d'un petit bout de terrain ou d'une certaine image de la ville est souvent exprimée comme un devoir de mémoire. Or, il existe un lien étroit entre mémoire et identité. Il n'y a pas d'identité sans mémoire (Candau 2005). À Saint-Pétersbourg, les transformations subies par la ville atteignent les habitants dans une partie essentielle de leur être : leur identité.

La mémoire constitue un des fondements de l'identité, le medium par lequel se constituent les identités (Olick et Robbins 1998:133). Nous avons besoin de nous souvenir (et qu'on nous rappelle le passé) pour comprendre qui nous sommes, d'où

(Candau 2005 :67): mémoire partagée, mémoire sociale, mémoire culturelle et plusieurs autres (voir entre autres Candau 2005, Casey 2004 et Climo et Cattel 2002).

nous venons et comment vivre (Climo et Cattell 2002: 1). Il ne saurait donc y avoir d'identité sans les rappels du passé et cette volonté d'identité est légitime (Todorov 2000). La mémoire fait le pont entre le passé, le présent et le futur (Candau 2005, Lankauskas 2006). C'est en se fondant sur ce que les générations précédentes lui ont légué qu'un groupe (une société) pourra envisager son avenir. Plusieurs sociétés d'Europe orientale entretiennent un rapport constant avec le passé et cette préoccupation serait liée aux bouleversements qui ont suivi la chute du socialisme (Lankauskas 2006). La perte de repères a entraîné, chez plusieurs, une forte nostalgie dans plusieurs sociétés de l'ancien bloc de l'Est.²⁸ En ex-Allemagne de l'Est, toute une industrie est née de ce sentiment, nommé *Ostalgie* (Berdahl 1999). En période de troubles, il est fréquent que les gens se construisent un passé calme, cohérent, heureux qui leur apporte un certain réconfort. Dans son ouvrage sur la place de la mémoire dans un village russe Margaret Paxson (2005) aborde le concept de passé radieux, l'expression faisant référence à l'*avenir radieux* que promettait l'idéologie communiste.²⁹ Pour Paxson, le passé radieux – synonyme de bonheur, de partage et d'ordre – servait de cadre de référence pour comprendre le présent, caractérisé, entre autres, par le chaos, l'inégalité et l'avarice.

Il serait tentant, à première vue, d'interpréter la mobilisation pour la défense de Saint-Pétersbourg, sous l'angle de la nostalgie. Vu sous cet angle, on pourrait penser que les Pétersbourgeois, en s'évertuant de conserver les traces d'un passé qui leur échappe, veulent s'exiler du présent pour se rapprocher d'un passé imaginaire (Rethmann 2008: 86). Ce serait, à mon avis, nier la positivité de cette mobilisation qui, au-delà de la volonté de préserver les traces du passé, témoigne du désir de construire une société qui soit résolument tournée vers l'avenir. La mémoire peut servir à perpétuer le passé, mais elle peut aussi « être réinvestie dans une perspective interprétative ouverte sur le futur, source de réinterprétation collective et non simple muséographie coupée du présent » (Dosse 2007: 43). Ce qu'Olick et Robbins (1998:

²⁸ Sur la nostalgie et les capitales d'Europe centrale et de l'Est, voir Rethmann (2008) et Boym (2001).

²⁹ Selon Paxson, l'expression a été utilisée pour la première fois en anglais par Parthé (1992), en référence à la prose villageoise (2005: 90).

124) nomment la fonction d'orientation. Le passé est ici utilisé « pour cautionner dans le présent l'ébauche d'un projet » (Lanneau 1986: 191). Le projet proposé par les opposants à la densification urbaine est orienté vers la conservation des valeurs traditionnellement attribuées à Saint-Pétersbourg (culture, ouverture, préservation du patrimoine), mais il tend aussi vers un idéal de démocratie et la création d'une société plus juste.³⁰

Comme l'a d'abord démontré Halbwachs, la mémoire s'appuie sur plusieurs *cadres sociaux* pour assurer sa transmission. Les objets, les gens, les lieux – nous permettent de nous remémorer. Ils évoquent pour nous un certain nombre d'événements, de liens, de souvenirs. Ainsi, lorsque notre attention est portée sur quelque chose que ce soit, des souvenirs sont susceptibles de resurgir. Toutes ces choses qui contribuent à raviver les souvenirs font partie des cadres sociaux de la mémoire, pour reprendre la formulation d'Halbwachs, ou constituent des *sociotransmetteurs*, terme privilégié par Joël Candau.³¹

L'espace (le lieu) est sans conteste un des plus importants *sociotransmetteurs* de la mémoire.³² Le lieu permet d'évoquer des souvenirs tant personnels que sociaux; il porte la mémoire des générations antérieures. La question de la stabilité de l'espace matériel est essentielle pour consolider la mémoire et l'identité, tant des individus que des groupes (Halbwachs 1997, Casey 2004). Une atteinte à l'espace matériel est souvent perçue comme une forme de violence symbolique, voire une négation de l'existence d'un groupe social ou d'individus (Veschambre 2006). Ainsi, « toucher à l'espace physique et architectural d'une société donnée, c'est toucher à son *être* le plus profond » (Zannad Bouchrara 1994:18).

³⁰ Cet objectif est présent dans les récits présentés dans les chapitres suivants.

³¹ Candau (2005) trouve plus convaincante la notion de cadres sociaux de la mémoire ou de sociotransmetteurs que celle de mémoire collective. Il définit les sociotransmetteurs comme « toutes les choses meublant le monde (objets tangibles ou intangibles tels que par exemple les lieux de mémoire, les êtres animés, leurs comportements et leurs productions) qui permettent d'établir une chaîne causale cognitive entre au moins deux esprits-cerveaux » (p.75).

³² Pour éviter une redondance qui risque d'être fastidieuse, je renvoie ici le lecteur au chapitre six de la présente thèse qui comprend une discussion théorique sur le rapport entre le lieu et la mémoire.

Le devoir d'une mémoire plurielle?

« Le devoir de mémoire est le devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi » (Ricoeur cité dans Dosse 2006 :55). C'est en considérant cette définition du *devoir de mémoire* que j'aborderai le désir de plusieurs Pétersbourgeois de préserver leurs espaces publics, leur ville. Le devoir de mémoire est très présent dans les discours des opposants à la densification urbaine et fait référence à différents types de souvenirs, se situant tant au niveau individuel que collectif. Mémoire de trois siècles d'histoire qui ont débuté avec un mythe fondateur singulier; mémoire d'un 20^e siècle tragique marqué par les guerres et les révolutions et surtout, peut-être, par un blocus qui a duré plus de 900 jours; mémoire des sacrifices encourus pour défendre, puis reconstruire la ville; mémoire d'une vie consacrée à la reconstruction d'un empire et à l'édification du communisme; ou, sur un note plus quotidienne, souvenirs d'une enfance passée dans un parc, un immeuble, un quartier. Et puis, un beau jour, on annonce que ces lieux, que nos ancêtres ont érigés puis défendus, vont disparaître. Mais qu'est-ce qui provoque ce devoir de mémoire? La disparition possible et réelle de lieux de mémoire constitue certainement un élément de réponse permettant d'expliquer cette mobilisation.³³ De plus, on peut avancer que les Pétersbourgeois réagissent à l'intensité des changements qui ont bouleversé la Russie dans les vingt dernières années en s'accrochant de toutes leurs forces à une certaine image de leur ville et de cette ancienne vie, dont les traces s'amenuisent petit à petit. La démolition constante d'immeubles historiques, même de moindre importance, a provoqué un mouvement de sauvegarde de Saint-Pétersbourg d'une ampleur inégalée dans l'histoire de la ville. La vivacité de cette réaction tient-elle du fait que pour les Pétersbourgeois, la destruction d'un lieu vise la « mise à mort » d'une mémoire (Zannad Bouchrara 1994)? J'aborderai, dans la section qui suit, la question de la démolition des lieux dans une perspective identitaire et mémorielle.

³³ Des lieux en apparence sans grande importance, ce que Candau (2005) appelle « micro-lieux » peuvent avoir autant de signification à l'échelle d'une rue, d'un quartier.

Mémoire et démolition³⁴

La mémoire aurait cette capacité de résister à la force destructrice du temps, nous dit Dmitrij Lihačev. Mais pour perdurer, cette mémoire a besoin d'ancrages. Comme nous l'avons vu plus haut, l'espace matériel constitue un de ces points d'ancrage. L'engouement pour la conservation (par opposition à la démolition) témoigne de la volonté de bon nombre de sociétés de préserver ces repères de la mémoire.

Certaines études récentes sur la mémoire évoquent que les sociétés contemporaines effectuent un recours « forcé » ou artificiel à la mémoire de crainte de perdre un passé qui s'évanouit (Meunier et Thériault 2007, Choay 2009). Ceci donne lieu à une muséification de l'espace public dans les villes, une tendance à laquelle Saint-Petersbourg n'échappe pas.³⁵

« L'élan mémoriel, commémorationnel et patrimonial qui traverse notre société est donc l'un des effets de l'accélération de l'histoire. D'une part, cette accélération nous rend de plus en plus étrangers à notre passé. [...] Guidées par l'angoisse sourde de la perte du passé, nos sociétés recréent un passé virtuel qui obéit au rythme des commémorations et des célébrations du devoir de mémoire. » (Tanguay 2007: 20)

Mais comment expliquer cette « angoisse sourde de la perte du passé », si ce n'est par le fait que, contrairement aux époques antérieures, les sociétés actuelles n'arrivent pas à proposer un projet d'avenir rassembleur auquel les populations pourraient s'identifier (Choay 2009)?

On assiste certes, aujourd'hui, à une accélération du temps et de l'histoire, mais si, comme l'affirme Tanguay à l'instar de Pierre Nora, on se sent de plus en plus étrangers au passé, c'est peut-être, comme le suggère Françoise Choay (2009) parce que l'époque actuelle n'offre pas de projet permettant d'innover tout en préservant les

³⁴ Je renvoie le lecteur au chapitre six, dans lequel j'y aborde aussi la question de la démolition.

³⁵ En fait, l'idée de faire de Pétersbourg une ville-musée, circule depuis le début du 20^e siècle et possède de nombreux adeptes.

acquis du passé. La question de la conservation radicale du patrimoine³⁶ fait écho à cette accélération de l'histoire. Pour Choay, si les sociétés s'accrochent si fort à leur patrimoine, c'est qu'on ne leur offre rien en échange qui soit porteur de sens, qui intègre le passé tout en le transformant. Ainsi, la logique de la table rase ne s'applique pas uniquement à l'espace matériel; en démolissant le patrimoine, comme c'est le cas à Saint-Pétersbourg, on efface les traces du passé.

Le recours à la mémoire, de quelque type qu'elle soit, a souvent pour origine un instinct de survie. À Pétersbourg, des gens souhaitent préserver des lieux qui, l'espèrent-ils, sauront contribuer à garantir la sauvegarde de leur identité, de leur culture, mais aussi de leur dignité et de leur qualité de vie. Dans les trois chapitres suivants, de nature beaucoup plus ethnographique, je me pencherai sur divers aspects de la lutte contre la densification urbaine qui illustrent les concepts présentés au cours du présent chapitre.

³⁶ Par conservation radicale, elle entend la conservation systématique du patrimoine, sans égard à sa valeur (Choay 2009).

**CHAPITRE 4 : ESPACES CONTESTÉS À SAINT-
PÉTERSBOURG : QUELQUES RÉACTIONS
CITOYENNES FACE À LA DENSIFICATION URBAINE**

PRÉAMBULE : LA QUESTION DU LOGEMENT

La question du logement (*kvaritirnyj vopros*) est une des préoccupations les plus importantes depuis quelques années à Saint-Pétersbourg. Depuis plus d'un siècle, la ville vit une pénurie de logements, que les constructions massives de l'ère soviétique n'ont jamais réussi à régler. Posséder un logement à soi constitue la priorité principale des Russes. La location d'appartement n'est pas une pratique courante en Russie et elle était pratiquement inexistante sous le régime soviétique – l'État ayant la responsabilité de loger ses citoyens. Aujourd'hui, la location est plus répandue, mais elle demeure très onéreuse, ce qui en restreint considérablement l'accès. Avec la flambée des prix du logement, l'achat d'une propriété est loin de constituer une possibilité pour tous. L'accès à du financement est compliqué et les taux hypothécaires élevés font en sorte qu'il est pratiquement impossible, pour une majorité de Russes, d'acquérir un logement. Dans ce contexte, le fait d'avoir pu privatiser un logement obtenu sous l'ancien régime constitue une chance énorme.¹ On peut pratiquement parler de deux classes de citoyens : ceux qui ont hérité d'un logement datant de l'époque soviétique et les autres, les « sans logement ». Le logement est souvent le principal (sinon le seul) capital monnayable que possèdent les gens; leur patrimoine le plus cher. Non seulement peut-il être transmis aux descendants, mais il sert également de « police d'assurance » en cas de coups durs. En plus d'assurer, à peu de frais,² un logement à vie, il peut être vendu, échangé ou

¹ Sous le régime soviétique, chaque citoyen devait enregistrer officiellement son lieu de résidence (système de *propiska*). Plusieurs personnes (membres d'une même famille, habitants d'un appartement communautaire) pouvaient être enregistrées à la même adresse. Après la chute du régime, les gens ont eu le droit de devenir propriétaires de leur logement. Ils pouvaient privatiser, pour une somme modique équivalant aux frais administratifs et non à la valeur marchande, la portion de l'appartement qu'ils occupaient. Ceux qui habitaient un logement en sont ainsi généralement devenus propriétaires (souvent conjointement avec d'autres membres de la famille). On pouvait aussi privatiser son « espace de vie » si on habitait un appartement communautaire. Les familles qui logeaient dans ce type d'appartement étaient bien sûr désavantagées, puisqu'elles se trouvaient à privatiser une ou deux chambres et non un appartement séparé. Les étudiants qui n'étaient enregistrés que dans les résidences universitaires et les jeunes étaient aussi généralement défavorisés par rapport à tous ceux qui habitaient un appartement séparé.

² Même s'ils ont augmenté considérablement depuis quelques années, les frais de services (électricité, eau, gaz) demeurent peu élevés.

loué.³ Pour les retraités, le logement revêt une importance d'autant plus grande qu'ils reçoivent une pension de misère.

La densification urbaine touche directement aux conditions de vie des citoyens. La construction d'immeubles à proximité de maisons existantes cause plusieurs problèmes. Dans les quartiers périphériques, les nouvelles constructions sont très souvent érigées dans ce qui était auparavant des espaces verts à usage commun (publics) ou des terrains de jeux pour les enfants. Le cas de Mlle Étincelle, exposé dans le présent chapitre, illustre ce type de situation. À Saint-Petersbourg, ces cas se comptent par milliers. Parfois, des comités de résidents réussissent à conserver leurs espaces, mais ces cas font plutôt figure d'exception que de norme.⁴ Règle générale, les promoteurs choisissent des emplacements de choix, où la verdure est abondante. En 2006, j'avais eu vent d'un projet immobilier dans le quartier de Vyborg, au nord de la ville, sur la rue Kostromskoj. Lorsque je me suis rendue sur les lieux, j'ai pu apprécier la beauté de ce coin : de la verdure à profusion, des petits immeubles datant de l'époque stalinienne de deux à quatre étages.⁵ Les merisiers embaumaient l'air de leur arôme suave. On se serait cru dans une petite ville de province. Pas étonnant que le coin ait été convoité par un promoteur. Lors de ma première visite en 2006, on procédait déjà à la démolition d'une petite maison, située dans la cour intérieure des maisons environnantes. Une portion de la cour était entourée d'une clôture bleue, signe qu'on préparait le terrain pour construire. Des résidentes des maisons avoisinantes m'ont confirmé qu'un promoteur avait eu l'autorisation de construire dans leur cour, en échange de quoi, il s'était engagé à rénover la partie restante de la cour. Une connaissance m'avait informée qu'un groupe de résidents avait tenté de mettre un frein à ce projet, sans beaucoup de succès. Deux ans plus tard, je suis retournée sur les lieux pour voir comment avait

³ Bien qu'illégaux, les échanges d'appartements existaient sous le régime soviétique. Aujourd'hui, ils constituent encore une pratique assez courante.

⁴ Il arrive souvent que les résidents réagissent trop tard ou qu'ils n'arrivent pas à empêcher la construction.

⁵ Les constructions staliniennes ont très bonne réputation auprès des Russes, ce qui est attribuable, entre autres, à l'aménagement des pièces, à la hauteur des plafonds et à la grandeur des cuisines. Ce sont des appartements nettement plus agréables que ceux construits à partir des années 1960.

évolué la situation. La construction de l'immeuble de seize étages était presque terminée.⁶ Les résidents n'avaient pas réussi à freiner le projet. Saint-Pétersbourg regorge d'histoires de ce genre. Pour les résidents, cela signifie une diminution de leur qualité de vie : moins d'espaces verts, moins de lumière, plus de bruit, plus de circulation automobile et donc une augmentation de la pollution. Dans plusieurs cas, le raccord des nouveaux édifices aux anciennes infrastructures entraîne une surcharge qui peut provoquer des problèmes (une diminution de la pression d'eau, surcharge du réseau électrique, etc.). Il arrive aussi qu'une nouvelle construction entraîne l'affaissement de la maison voisine ou des fissures dans les murs (Medvedeva 2007).

Tous ces problèmes entraînent une baisse de la valeur des propriétés. Les immeubles bâtis sous Khrouchtchev (1953-1964)⁷ sont souvent prisés non pas pour la qualité de construction, mais pour l'environnement dans lequel ils se trouvent. Au fil des années, les résidents ont planté des arbustes et des arbres qui sont aujourd'hui matures, créant ainsi des espaces verts fort convoités. Une amie, qui habite avec son mari et ses deux chiens un petit trois pièces dans un de ces immeubles, me disait qu'elle ne souhaitait pas nécessairement déménager dans un appartement plus grand. Pour elle, l'appartement lui-même est moins important que l'environnement qui l'entoure. Elle préfère de loin avoir de la verdure à proximité et accès à un parc où promener les chiens. Son cas n'est pas unique. Si les gens sont attachés à leur *hruševka*,⁸ c'est qu'elle leur procure un environnement paisible et surtout, des espaces verts où aller prendre de l'air frais. La densification urbaine constitue souvent une menace à ces environnements et fait potentiellement baisser la valeur des logements, sans compter qu'elle peut entraîner des dommages que les résidents devront réparer à leurs frais. Qui voudra acheter un appartement dans une vieille *hruševka* si son attrait numéro un – la verdure et le calme environnants ont disparu à la suite de la construction d'une tour de plus de quinze étages?

⁶ Généralement, les nouveaux immeubles construits dans les quartiers périphériques atteignent près de vingt étages puisqu'ils ne sont pas soumis au règlement sur la hauteur des édifices qui prévaut au centre-ville de Pétersbourg.

⁷ Ces immeubles sont situés généralement en dehors du centre-ville, mais dans ce que j'appellerais la « périphérie proche ». On en trouve, par exemple, sur l'île Vassilevski, à proximité du centre-ville.

⁸ Immeuble datant de l'époque de Khrouchtchev.

L'enjeu fondamental que constitue la question du logement pour les Russes est un des facteurs qui permet d'expliquer la mobilisation contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg. Pour beaucoup de résidents, toutes ces constructions menacent le seul patrimoine qui leur reste. De plus, pour certains retraités, ces luttes viennent troubler le calme d'une retraite bien méritée. Tous ces gens qui ont œuvré à reconstruire le pays après la guerre, puis à « construire le communisme », sont souvent les laissés-pour-compte de la société actuelle. Après avoir tant perdu, voilà qu'ils doivent défendre le peu qui leur reste : un environnement calme dans lequel finir leurs jours dignement.

INTRODUCTION⁹

Il suffit de passer quelques temps à Saint-Pétersbourg pour s'apercevoir que le phénomène de densification urbaine constitue un des enjeux fondamentaux qui secouent ces dernières années la vie de la ville. Le phénomène a pris une telle ampleur qu'il ne se passe pas une journée sans que les médias consacrent un topo à ce sujet.¹⁰ En 2006, on dénombrait, pour la seule agglomération de Saint-Pétersbourg, environ 300 lieux faisant l'objet de litige. Les conflits touchent différents types d'espaces : parcs, petites places, cours intérieures ou parcelles vacantes de terrain entre deux immeubles. Dans de nombreux cas, les espaces menacés concernent directement les conditions d'habitation de milliers de gens.

À Saint-Pétersbourg, comme dans plusieurs grandes villes, l'individu doit constamment veiller à protéger son territoire, aussi petit soit-il. Que ce soit dans les épiceries ou les transports en commun, la vigilance est de mise : il se trouvera toujours quelqu'un pour se faufiler devant l'individu distrait. Depuis quelques années, les Pétersbourgeois doivent toutefois redoubler d'attention alors qu'ils voient les espaces qui les entourent menacés de disparition par quelque projet de construction fleurant trop souvent la corruption et l'illégalité. Devant l'ampleur du phénomène, les citoyens s'organisent, une mobilisation prend forme. Les réactions des opposants à ce phénomène, que je nommerai ici densification urbaine, sont d'autant plus intéressantes, qu'elles mettent en lumière plusieurs malaises qui affligent la société russe contemporaine. Le terme utilisé en russe pour désigner ce phénomène est *uplotnitel'naja zastrojka*, qui se traduit littéralement par *construction compactante*.¹¹ L'expression rappelle la politique de « redistribution révolutionnaire du logement »,

⁹ Je remercie les trois évaluateurs anonymes d'*Anthropologie et Sociétés* pour leurs critiques constructives sur une version antérieure de cet article. Pour éviter les redondances avec les chapitres précédents, j'ai apporté certaines modifications à la version qui a été publiée.

¹⁰ Selon la rédaction du journal *Moj Rajon*, des résidents appellent chaque jour à la rédaction pour dénoncer un cas de densification urbaine (conversation privée avec une journaliste du journal, mai 2006).

¹¹ Du verbe *uplotnit'* qui signifie « densifier, compacter ».

instaurée par Lénine en 1917 dans le but de faire face à la crise du logement et de redistribuer l'espace locatif occupé par les mieux nantis aux prolétaires. Alors qu'au début du 20^e siècle on procédait à une compression de l'espace intérieur, on assiste maintenant, avec le phénomène de densification de la construction, à une compression de l'espace extérieur.

La chute du régime communiste a amené des bouleversements politiques importants et fait naître un réel espoir de démocratie au sein de la population. Dans les années 1990, la fédération russe s'est dotée d'une série de lois visant la mise en place d'un système démocratique qui assurerait aux citoyens le respect de leurs droits fondamentaux. L'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine en 2000 a cependant été marquée par le retour en force d'un système autocratique qui a eu des conséquences importantes sur les affaires municipales et a détruit nombre d'espoirs. Le recul de la démocratie n'a toutefois pas empêché la ville de Saint-Pétersbourg d'adopter, en 2004, deux lois visant à protéger ses citoyens: une loi sur la participation des citoyens au processus décisionnel dans le domaine de la construction urbaine et une loi sur la protection des espaces verts. Mais force est de constater que les infractions à ces lois sont devenues monnaie courante. Les conflits qui ont éclaté ces dernières années à Saint-Pétersbourg résultent en grande partie du fait que l'obtention des permis de construction se fait souvent sans tenir compte des procédures officielles et des lois en vigueur. Ne dit-on pas en Russie que les lois n'existent que pour être transgressées?

Cet article porte sur certaines réactions de citoyens de Saint-Pétersbourg face à la densification urbaine. Je m'attarderai principalement sur deux cas, qui illustrent de façon éloquentes les dynamiques socio-spatiales à l'œuvre dans la redéfinition de l'espace public.¹² Le premier cas concerne un parc municipal au statut juridique clairement défini et le second un espace au statut imprécis enchâssé entre plusieurs immeubles à logements. Sur le plan théorique, j'ai choisi de me positionner du côté

¹² Par espace public, j'entends « tout espace auquel les gens peuvent accéder sans contrôle et circuler librement, sans avoir à payer des droits » Claval (2001 :25). J'utilise parfois le terme « lieu », en ce sens que les espaces publics dont il est question ici sont aussi des lieux, c'est-à-dire des espaces qui sont porteurs de sens.

de l'approche critique du lieu (Harvey 1996, Low 1996), qui étudie les processus sociaux à l'œuvre dans la production des lieux. Mon objectif est de montrer comment la lutte que mènent les pétersbourgeois est révélatrice de plusieurs enjeux sociaux qui secouent la société russe postsoviétique.

MÉTHODOLOGIE

Les données utilisées ici ont été recueillies lors d'un séjour de terrain de cinq mois que j'ai effectué à Saint-Pétersbourg de février à juillet 2006. Ma méthode de recherche consistait à faire de l'observation participante, à consulter les diverses sources d'information (journaux, sites internet, articles scientifiques, séminaires) sur le phénomène de densification urbaine. Durant ces cinq mois, j'ai assisté à des rassemblements de citoyens, à des événements publics, discuté avec des gens impliqués dans lutte contre le phénomène de densification urbaine et visité des lieux menacés. Je suis aussi entrée en contact avec quelques-unes des principales organisations offrant du soutien aux citoyens aux prises avec le phénomène. J'ai consulté l'internet, qui recèle une immense quantité de sites sur la densification urbaine (comités de résidents, organisations offrant du soutien aux citoyens etc.).¹³

POUR UNE ETHNOGRAPHIE DE L'ESPACE POSTSOVIÉTIQUE : REMARQUES SUR L'ESPACE PUBLIC POSTSOVIÉTIQUE

Les études consacrées à l'espace public en sciences sociales portent principalement sur la situation qui prévaut dans les villes occidentales, dont le développement est étroitement lié au capitalisme.¹⁴ Bien qu'il soit possible d'effectuer certains parallèles

¹³ Le site de l'organisation EKOM (Centre d'expertises de la société des naturalistes de Saint-Pétersbourg) constitue une mine d'or d'information sur le sujet. Ce centre, créé en 1999, a pour mission de développer des approches permettant de préserver l'environnement. On y trouve, outre de l'information sur les territoires menacés par des projets de construction, une brochure à l'intention des citoyens qui veulent faire valoir leurs droits contre ces projets de construction.

¹⁴ La plupart des études sur l'espace public postsoviétique portent sur la question des monuments (Grant 2001, Rethmann 2008, Forest et Johnson 2002). A mentionner aussi l'article de Humphrey (2003) sur le rôle des infrastructures dans les villes de Sibérie.

entre l'espace public postsoviétique et occidental, il convient de tenir compte des particularités inhérentes aux villes russes de l'ère postsoviétique – héritage d'un parcours historique unique et fort différent de celui des villes d'Occident.

Deux décrets, adoptés en 1918, allaient avoir des conséquences importantes sur l'espace urbain : le décret sur l'abolition de la propriété privée et celui sur la nationalisation de la terre.¹⁵ Sous le régime communiste, l'État était donc, sauf exception, l'unique propriétaire des terrains et immeubles.¹⁶ À l'époque, l'immense majorité des immeubles à logements appartenait à l'État, qui veillait à la distribution des appartements en fonction de listes de priorités. Dans les années 1960, l'État a autorisé des groupes d'individus à construire des immeubles en utilisant leurs propres économies, permettant ainsi une forme de propriété non étatique : les coopératives d'habitation.¹⁷ Les permis étant octroyés au compte-goutte, ce type de propriété n'a jamais représenté un pourcentage important du parc locatif. Dans le cas des coopératives, les résidents étaient donc propriétaires de l'immeuble. Le statut de la terre était cependant plus problématique. L'État mettait une parcelle de terrain à la disposition des résidents afin qu'ils puissent se construire. On peut parler d'une forme de location à long terme de la terre.¹⁸

Cette situation de quasi-monopole de la propriété allait perdurer jusqu'en 1991, année où la privatisation du logement a de nouveau été autorisée. Depuis, les appartements situés dans un immeuble de propriété municipale peuvent être privatisés, mais l'immeuble et les aires communes (paliers et greniers) demeurent la propriété de la municipalité. Les coopératives n'ont pour ainsi dire pas été touchées par la nouvelle loi, puisque les résidents en étaient déjà propriétaires.

¹⁵ Pour le texte intégral de ces décrets, voir Kopp (1975: 266-267).

¹⁶ En 1990, seulement 15 % des habitants de Russie étaient logés dans des habitations appartenant à des individus, parmi lesquelles figuraient les coopératives (Ruble 1995: 68).

¹⁷ C'est son incapacité à résoudre la crise du logement qui a poussé l'État à adopter cette mesure. Sur les coopératives en Union soviétique, voir DiMaio (1974) et French (1979).

¹⁸ D'après mes sources, les résidents payaient un impôt foncier minime, ce qui est parfois utilisé comme argument pour démontrer leur droit de propriété sur les terrains convoités.

Aujourd'hui, l'incertitude concernant la propriété des terrains est la cause de la majorité des conflits liés à la densification urbaine. En effet, les promoteurs immobiliers et l'administration municipale se servent de l'ambiguïté légale entourant le statut des terrains pour se les approprier et y construire des immeubles. La logique capitaliste fait rage. Dans le cas du parc des Aviateurs, qui sera examiné ici, la propriété du terrain convoité est cependant claire : il appartient à la municipalité de Saint-Pétersbourg. Le fait qu'il s'agisse d'un parc « officiellement » reconnu et inclus comme tel dans le plan d'urbanisme de la ville a permis aux citoyens d'obtenir un premier sursis. Très souvent, toutefois, la densification urbaine touche des espaces sans statut officiel, ce qui rend leur défense plus ardue. C'est ce que nous verrons dans le deuxième cas exposé dans cet article.

Un des enjeux liés à la densification urbaine concerne justement le plan d'urbanisme de la ville. Ce plan fait office de registre qui témoigne du morcellement du territoire. Il détermine le statut des terrains. Ainsi, un terrain qui ne figure pas dans le plan est considéré comme « inexistant », sans statut légal précis, ce qui le rend vulnérable et accessible aux promoteurs immobiliers. L'adoption en 2006 du nouveau plan d'urbanisme a fait l'objet d'une controverse importante, notamment de la part des opposants à la densification urbaine. Ces derniers souhaitaient l'inclusion du plus grand nombre possible de terrains dans le plan, afin de faciliter leur protection, le cas échéant.

UNE APPROCHE CRITIQUE DE L'ESPACE PUBLIC

Depuis les années 1970, le débat sur le lieu a été marqué, en sciences sociales, par une approche critique le définissant comme un espace socialement construit. Ce courant de pensée met en lumière le fait que « place does not have meanings that are natural and obvious but ones that are created by some people with more power than others to define what is and what is not appropriate » (Creswell 2004 : 27). Cette approche a été fortement influencée par les travaux du géographe David Harvey, un des premiers à s'être intéressé aux processus sociaux à l'œuvre dans la construction

du lieu (1996: 294). Or, ces processus sont marqués, selon lui, par des tensions qui révèlent les inégalités sociales présentes dans une société. Dans une telle perspective, le lieu constitue en quelque sorte une arène où se jouent les conflits sociaux et où s'expriment les relations de pouvoir. Les conflits surviennent généralement à la suite de décisions visant à transformer un lieu, sur le plan matériel ou symbolique.¹⁹

Cette manière d'aborder le lieu a certes contribué à introduire l'aspect politique dans l'analyse des questions reliées à l'espace public, mais elle n'ignore pas pour autant les dimensions culturelles, symboliques et historiques qui forgent le lieu :

« Places are constructed and experienced as material ecological artifacts and intricate networks of social relations. [...] They are an intense focus of discursive activity, filled with symbolic and representational meanings, and they are a distinctive product of institutionalized social and political economic power » (Harvey 1996: 316).

De plus, Harvey affirme que le fait qu'un lieu devienne vulnérable contraint les citoyens à se questionner sur la nature de ce lieu : « We worry about the meaning of place in general and of our place in particular when the security of actual places becomes generally threatened » (1996 : 297). Nous verrons que cette affirmation se rapporte directement aux cas que nous avons étudiés à Saint-Pétersbourg.

Plusieurs anthropologues se sont inspirés de cette approche pour élaborer une réflexion sur l'espace public (Low 1996 et 2000, Rodman 1992). L'étude des conflits joue ici aussi un rôle central, car elle permet de mieux comprendre comment les groupes négocient les valeurs culturelles et les représentations qu'ils ont de ces valeurs (Low 1996 : 876). Dans un souci de redonner une voix aux communautés étudiées, les anthropologues ont introduit l'élément ethnographique dans leur approche :

« Rather than places becoming exemplars of our concepts, [places] should be seen as, to varying degrees, socially constructed products of

¹⁹ Les cas sont légion dans la littérature sur les conflits entourant la transformation d'espaces publics. Voir entre autres, Mitchell (1995) et Low (1996).

others' interests (material as well as ideational) and as mnemonics of others' experiences » (Rodman 1992 : 644).

Cette volonté d'intégrer le discours local a été reprise plus tard par Setha M. Low, pour qui l'approche ethnographique constitue un des meilleurs outils pour analyser les enjeux liés à l'espace (1996 : 863). Cette démarche est porteuse dans le cas de la lutte contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg, car elle permet d'attirer l'attention sur la signification que les différents acteurs accordent aux espaces publics. Ainsi, les confrontations entre les différentes valeurs nous renseignent sur les enjeux plus globaux qui secouent la société.

Je présenterai ci-dessous deux cas de lutte à la densification urbaine, du point de vue de deux résidentes, chacune impliquée dans le comité d'initiative formé pour organiser la lutte des résidents concernés. Ces comités sont composés de quelques résidents, mais il est fréquent qu'ils soient conseillés par des organisations militantes ou de défense de droits. Je me suis intéressée particulièrement au récit de ces deux femmes, à leurs motivations pour mener ce combat et aux moyens d'action mis en œuvre par les résidents pour défendre leurs espaces. La réflexion présentée ici repose en grande partie sur ces deux récits, mais émane également d'autres récits recueillis lors de mon terrain.²⁰

LE PARC DES AVIATEURS

Le parc des Aviateurs est situé dans un des quartiers sud de Saint-Pétersbourg. Ce quartier comporte en outre un des parcs les plus importants de la ville, le Parc de la Victoire. Contrairement à ce dernier, de juridiction fédérale, le parc des Aviateurs est de juridiction municipale. Il est donc géré entièrement par l'administration de la ville. C'est en 1966 que la construction du parc a débuté. Il doit son nom au fait qu'il a été construit sur le site d'un ancien aérodrome. Sa superficie est de 35,2 hectares. Il

²⁰ Deux raisons majeures ont motivé mon choix de présenter uniquement deux cas. D'une part, ces cas représentent deux types d'espaces distincts: un parc de juridiction municipale et un terrain au statut indéterminé et, d'autre part, le fait de me limiter à deux cas permettait de les approfondir.

comprend un étang et une série d'allées sinueuses bordées de différentes essences d'arbres. À l'origine, le parc des Aviateurs avait entre autres pour fonction de servir de « zone de protection sanitaire ».²¹ Selon une des membres du comité d'initiatives chargé de veiller à la sauvegarde du parc, le fait qu'il soit sous juridiction municipale explique le manque de ressources consacrées à son entretien.²² Non seulement est-il le parent pauvre du grand parc voisin, mais il est aussi plus vulnérable aux griffes de promoteurs. En effet, à deux reprises des promoteurs ont tenté de s'approprier une parcelle du parc pour y construire des terrains de tennis à vocation commerciale. En 2001, le promoteur projetait de construire vingt courts de tennis. Pour ce faire, ils devaient couper 336 arbres et arbustes en bordure du parc. Ayant appris qu'on s'apprêtait à défigurer leur parc, les résidents ont vite réagi et formé une association pour la défense du parc. J'ai rencontré Ljubov' Andreevna,²³ un des principaux membres du comité d'initiatives, qui m'a raconté l'histoire de leur combat. Elle habite un des immeubles à logement situés à proximité du parc. « On a commencé à écrire, à se réunir. Et on a réussi, à cette époque, [en 2001] à sauver le parc. Nous sommes allés voir Poutine à Moscou, on a envoyé des lettres. » Ne reculant devant rien, les citoyens ont manifesté et ont même bloqué une rue pour protester contre la construction des terrains de tennis dans leur parc. Selon Ljubov' Andreevna, plusieurs facteurs ont, à l'époque, joué en faveur du groupe pour la sauvegarde du parc, dont la participation des médias, qui appuyaient les citoyens dans leur lutte. De plus, certaines organisations de défense des droits des citoyens, comme Greenpeace, étaient venues en aide au groupe de citoyens. Mais le facteur déterminant, selon Ljubov' Andreevna, c'est qu'à l'époque, le pouvoir local avait su être à l'écoute de ses citoyens. Le chef de l'administration locale s'était prononcé clairement contre la construction des terrains de tennis dans ce parc.

«Voilà, ils nous ont entendu et ont pu nous aider. Le chef [de l'administration] - malheureusement il ne fut pas en poste longtemps – il

²¹ Ces espaces verts ont pour fonction de protéger la population de la pollution occasionnée par la présence d'industries ou autres facteurs polluants (bruits, circulation automobile etc.).

²² Le comité pour la sauvegarde du parc des Aviateurs a créé son propre site internet, où on trouve, en plus de photos du parc, l'historique de leur combat : <http://park.vuima.ru/> consulté le 28 avril 2008.

²³ Pour conserver leur anonymat, j'ai attribué un pseudonyme à mes informatrices.

a tout de suite parlé, il est allé sur place, il est allé dans le parc avec les promoteurs et a dit : il n'y aura pas de courts [de tennis] ici. »

Pour Ljubov' Andreevna, c'est grâce au pouvoir municipal, au niveau du quartier, celui qui est le plus près du peuple, qu'ils ont réussi à sauver le parc.

Si une période d'accalmie a suivi, l'aventure du parc des Aviateurs n'était pas terminée. En 2005, le même promoteur est revenu à la charge, visant cette fois-ci la partie centrale du parc. Ljubov' Andreevna a appris par hasard, en écoutant la radio, que le parc était à nouveau menacé. Le groupe d'initiatives pour la sauvegarde du parc a donc repris du service. Cette fois-ci, la lutte s'est avérée plus ardue. Quelques jours après avoir appris la nouvelle, Ljubov' Andreevna s'est rendue avec d'autres résidents aux bureaux du chef de l'administration du quartier. Munis des lettres émises par l'administration trois ans auparavant les résidents ont démontré que les autorités s'étaient engagées à ce qu'il n'y ait pas de construction et à ce que le parc demeure entièrement à usage public. Devant leurs arguments, le nouveau chef de l'administration leur aurait répondu qu'ils pouvaient protester tant qu'ils voulaient et former des comités – tout était décidé en haut, par les hautes autorités de la ville. Le groupe de résidents a de nouveau réuni des lettres de protestation et organisé une conférence de presse, mais celle-ci n'a pas connu le même succès qu'en 2001. Les journalistes ne se sont pas montrés aussi intéressés à leur cause qu'à l'époque. Tout cela sans compter qu'il leur fallait composer avec un pouvoir local favorable à la construction des courts de tennis. De plus, des audiences publiques ont eu lieu et les promoteurs y sont arrivés bien préparés, ayant en mains les autorisations requises et les documents d'arpentage.²⁴ Le projet d'arpentage présenté prévoyait l'utilisation de quatre hectares pour construire les terrains de tennis. Des 150 personnes qui s'étaient déplacées pour l'occasion, la moitié a voté contre le projet. En conséquence, le promoteur a été obligé d'élaborer un autre plan, avec pour objectif de réduire la

²⁴ Selon la loi, des audiences publiques doivent être tenues avant l'approbation du projet de construction. Ces audiences visent à informer les citoyens sur le projet. Les plans de construction sont alors présentés et soumis à l'approbation des gens présents. Trop souvent, toutefois, cette procédure se fait de façon douteuse. Il arrive que les résidents du quartier ne soient pas informés de la tenue de ces audiences. De plus, selon plusieurs informateurs, il est courant de voir des promoteurs payer des gens pour qu'ils aillent voter en faveur du projet.

surface à construire de 35 %. Lorsque j'ai rencontré Ljubov' Andreevna en juin 2006, les résidents attendaient depuis plus de quatre mois le nouveau plan.

L'argument principal utilisé par les opposants à la construction des courts de tennis est le fait que ce parc a été conçu à l'origine en tant que zone de protection sanitaire (*sanitarnaja zaščitnaja zona*). Le quartier Moskovskij, où est situé le parc des Aviateurs, est considéré comme un des plus pollués de la ville. Selon Ljubov' Andreevna, c'est dans ce quartier que l'on trouve le plus fort taux de cancer de la ville, ce qui s'expliquerait par la présence d'une centrale thermique au mazout, du chemin de fer et par la circulation automobile.²⁵ Le parc des Aviateurs, grâce à la grande quantité d'arbres matures qu'on y trouve, permet d'absorber le bruit et les gaz et ainsi de freiner la détérioration de la qualité de l'air du quartier. « Nous allons démontrer qu'il s'agit d'une zone de protection sanitaire. [...] L'été, la centrale émet de la fumée. Les gens ici sont malades. [...] [le pouvoir] se moque du fait qu'on soit en train d'étouffer. ». Les autorités affirment pourtant que « tout est selon les normes ». Les opposants aimeraient bien obtenir une expertise externe sur les conditions environnementales dans le quartier, mais les coûts pour ce genre d'expertise sont trop élevés pour être assumés par les citoyens.

L'accès au parc est un autre enjeu important. La privatisation d'une partie importante de son territoire n'est pas vue d'un bon œil. Ljubov' Andreevna y voit une atteinte aux droits des résidents :

« Nous considérons que ce territoire est, selon notre législation, à *usage public* et l'utiliser à des fins commerciales c'est tout simplement illégal. Nous allons maintenant faire valoir en cour que c'est un territoire à usage public, où les gens peuvent aller pratiquer un sport gratuitement. »

La préoccupation des résidents pour la sauvegarde de l'aspect public et gratuit du parc n'est pas surprenante, surtout lorsque l'on prend en considération que l'accessibilité aux espaces verts était un pilier de la politique soviétique en matière

²⁵ Le parc est situé à proximité de plusieurs grandes artères, dont l'avenue Moskovskij, la principale route reliant le centre-ville aux quartiers sud de l'agglomération.

d'urbanisme.²⁶ Ljubov' Andreevna appartient justement à cette génération qui a grandi à l'époque de la construction des grands parcs soviétiques, dont les parcs de la Culture et du Repos constituent un exemple remarquable.²⁷

En principe, les espaces verts de Saint-Pétersbourg sont protégés par la loi sur « la protection des espaces verts ». Mais étant donné que toute la terre appartient à la ville, cette dernière en dispose à sa guise, puisque c'est elle qui émet les permis de construction. Face à cette situation, les citoyens protestent et font appel à des organismes tels la DGI (*Dviženie graždanskih iniciativ* – le mouvement d'initiatives citoyennes), un groupe militant qui veille à la défense des droits des citoyens, EKOM, le centre d'expertise des naturalistes ou encore Greenpeace.²⁸ La DGI prête main forte à beaucoup de groupes de citoyens, en partageant son expérience de mobilisation citoyenne et en favorisant l'échange entre des groupes aux prises avec ce genre de situations. Le centre d'expertise EKOM offre une aide précieuse et détaillée sur la procédure à suivre lorsque des citoyens soupçonnent que leur environnement est menacé par la densification urbaine. Ce centre peut aussi accorder un soutien juridique, lorsque les citoyens souhaitent intenter des recours légaux. Si des ressources existent, il est évident que ces organisations peinent à répondre aux demandes de plus en plus nombreuses des citoyens.

Pour Ljubov' Andreevna, les enjeux autour de la construction dans le parc sont reliés avant tout à des considérations financières. « Pour eux, tout ça, c'est de l'argent, mais pour nous, il n'y a rien ». Elle s'insurge contre le fait que les promoteurs et l'administration veulent construire des terrains de tennis commerciaux en utilisant les infrastructures existantes (installations électriques, communications,

²⁶ Sur l'idéologie soviétique des parcs et espaces verts voir, entre autres, Koržev et Prohorova (1940), Hromov (1972) et Poljanskij (1972).

²⁷ Ces parcs, dont le Parc Gorki à Moscou est assurément le plus célèbre, avaient pour fonctions en plus de fournir un espace de repos à l'abri des rumeurs de la ville, d'éduquer la population à la vie publique soviétique, en présentant de nombreuses activités culturelles et de propagande soviétique.

²⁸ Le site internet du centre EKOM est une source d'informations remarquable sur toutes les questions entourant la densification urbaine www.ecom-info.spb.ru.

etc.), sans pour autant rénover les maisons avoisinantes, ces vieilles *hruščevki*²⁹ dont on dit qu'elles tombent en ruines et pour lesquelles ces infrastructures ont justement été construites. Cet argument revient très souvent dans le discours des opposants à la densification urbaine. Que des gens profitent des infrastructures qui ont été prévues pour des habitations construites de façon temporaire il y a trente ou quarante ans et que personne ne pense à rénover ces immeubles attise la colère des résidents. Par contre, lorsqu'il est question d'utiliser ces infrastructures de manière à en retirer un profit, on se bouscule... :

« Nous comprenons très bien qu'on se joue de nous. Pourquoi? Parce que construire ici des maisons, l'infrastructure est là, c'est-à-dire qu'ils vont utiliser nos systèmes de communication, i.e. le chauffage, l'électricité. [...] ils veulent tout ça gratis, ils veulent se rattacher à nos infrastructures gratuitement et construire des terrains commerciaux, [...] du fric (*babki*), de l'argent, du fric, comme ils disent... »

Pour Ljubov' Andreevna, les desseins des autorités et des promoteurs sont clairs : construire, à un coût le plus bas possible, un complexe commercial et ce, afin de maximiser les profits. Tout cela se fait au détriment de l'intérêt public, sans tenir compte de la volonté des citoyens et des conséquences pour l'environnement.

Une importante proportion des habitants de ces maisons sont des gens à la retraite. Ils habitent le coin depuis de nombreuses années, parfois même depuis la construction de ces maisons. Plusieurs d'entre eux se remémorent l'époque où ils ont participé, lorsqu'ils étaient étudiants, à la plantation des arbres des parcs du quartier.³⁰ Pour étoffer son argumentation, le groupe pour la sauvegarde du parc va même jusqu'à utiliser la popularité du président Vladimir Poutine, qui aurait planté des arbres dans ce parc alors qu'il était étudiant à l'université. Au fil des années, les résidents ont appris à aimer ces lieux qui les entourent. Mais dans leur discours pointe un attachement au passé et à des valeurs qui n'ont plus la cote dans la Russie actuelle.

²⁹ Construits sur une base temporaire pour remédier à la crise du logement endémique, ces immeubles ont la réputation d'être de mauvaise qualité.

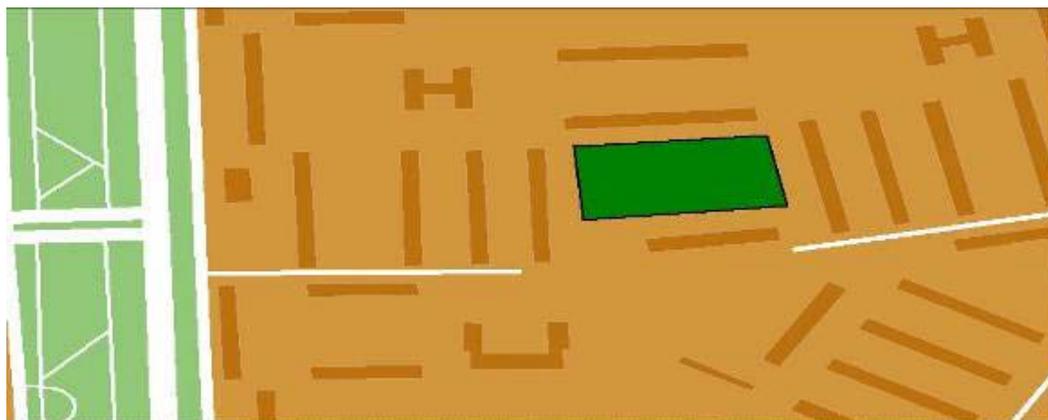
³⁰ A l'époque soviétique, il était courant de recruter les étudiants pour effectuer des corvées de nature communautaire, telles la plantation d'arbres. Cette pratique perdure encore aujourd'hui, alors que des élèves sont appelés à participer au nettoyage des petites places publiques de leur quartier.

Sans verser nécessairement dans la nostalgie, ils expriment un mécontentement immense face à la direction que semble prendre l'ensemble de la société postsoviétique. Comme si en perdant une partie de leur parc, les habitants perdaient une parcelle de leur passé. Ljubov' Andreevna n'hésite pas à dire que les jeunes de sa génération étaient plus responsables, davantage attachés à la nature, ce qui n'est pas le cas, selon elle, de la majorité des jeunes aujourd'hui, qui voit d'un œil favorable l'apparition des courts de tennis. « Nous considérons qu'il ne faut pas toucher aux espaces publics. On m'a dit : Voilà, votre génération disparaîtra. Et bien voilà, quand nous disparaîtrons, il ne vous restera plus de verdure, plus rien. » Malgré tous les obstacles et le fait qu'on leur ait dit que les décisions étaient prises en hauts lieux, le groupe entend bien continuer à résister.

LES LILAS DE MADEMOISELLE ÉTINCELLE

Devant la fenêtre de chez Mademoiselle Étincelle fleurissent lilas et rosiers sauvages. En face de la maison se trouve un terrain à la verdure luxuriante où les gens se promènent et jouent avec les enfants. Difficile de croire que l'on se trouve dans un de ces quartiers de l'ère soviétique qui ont si mauvaise réputation, avec leur alignement d'immeubles de béton tous identiques. Les arbres et arbustes qui y poussent ont été plantés au fil des années par les résidents, soucieux de créer une oasis de verdure autour de leurs maisons. « Bientôt, on va perdre tout ça », me dit Mlle Étincelle, la voix triste. Depuis quatre ans, ce terrain, de plus de 7000 mètres carrés, enclavé entre quatre immeubles et situé à plusieurs centaines de mètres de la rue la plus proche, est convoité par des promoteurs immobiliers. C'est la deuxième fois que les résidents sont confrontés à ce genre de situation. En 2001, ils avaient réussi à stopper la construction d'un immeuble de sept étages dans leur cour. Mais, dans ce cas-ci non plus, la partie n'était pas gagnée. Depuis 2005, une autre compagnie projette de construire un autre immeuble, cette fois de dix-sept étages, comprenant des magasins, un stationnement souterrain et des appartements. Le terrain convoité est situé dans un quartier sud de la ville. Les immeubles, qui datent des années 1960, comportent en moyenne cinq étages. Construites rapidement, pour remédier à la crise du logement

qui perdurait,³¹ ces maisons ont mauvaise réputation auprès de la population. La piètre qualité des constructions n'a pas empêché Mlle Étincelle d'échanger, en 1983 et au prix de grands efforts, son grand appartement situé dans un quartier du centre-ville contre un petit trois pièces dans ce quartier excentré, mais dont le prestige repose justement sur la quantité de verdure qu'on y trouve. Mlle Étincelle s'y est installée avec sa mère et y vit maintenant avec son mari. Selon ses dires, ce sont avant tout les espaces verts du quartier qui l'ont attirée.



1. Le quartier de Mlle Étincelle. L'espace menacé est en vert. Les quatre maisons qui l'entourent ont une hauteur de cinq et neuf étages. (source : EKOM)

J'ai rencontré Mlle Étincelle à un rassemblement organisé par le comité d'initiatives pour informer les résidents sur la situation et planifier la défense du terrain. Un peu moins de cent personnes, de tous âges, s'étaient déplacées. Des gens, dont j'ai appris après qu'ils étaient membres du comité d'initiatives, ont pris la parole pour exposer la situation. Mlle Étincelle était du nombre. Certaines personnes portaient des pancartes où l'on pouvait lire : « Pouvoir – écoute-nous » ou encore « Ne détruisez pas nos espaces verts ». Outre les conséquences potentielles de la construction de l'immeuble (dégradation de l'environnement et des immeubles voisins), les principaux thèmes qui ont occupé la discussion concernaient les

³¹En 1951, on comptait en moyenne 3,3 familles dans chaque appartement de Leningrad (Ruble 1990)

stratégies à adopter et l'importance pour les résidents d'unir leurs forces pour empêcher le projet.

Mlle Étincelle est dans la soixantaine. Aujourd'hui à la retraite, elle n'en demeure pas moins très active et continue de travailler de la maison. Elle est membre du comité d'initiatives, mis sur pied par les résidents en 2005 pour lutter contre la construction du complexe qu'un promoteur souhaite ériger sous sa fenêtre (le « monstre », comme elle l'appelle). Le comité, formé de résidents, a pris en charge la lutte, diffusant de l'information, organisant diverses activités et faisant la liaison avec les instances administratives et les organisations de défense des droits des citoyens. C'est ainsi que le groupe a fait appel aux principaux organismes impliqués dans la lutte contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg et obtenu les services d'un avocat qui représente leur cause en cour.³²

Les opposants à la construction ont multiplié les efforts pour faire entendre leur voix, se présentant aux audiences publiques, faisant parvenir des centaines de lettres exprimant leur opposition aux différentes instances de la ville, à la gouverneure de Saint-Pétersbourg et même au président de la Fédération, Vladimir Poutine. À quelques reprises ils ont réussi à obtenir une couverture médiatique à la télévision et dans les journaux locaux. Ils ont tenu des rassemblements, fait du piquetage. Leur revendication était claire : révoquer l'autorisation émise par la ville de construire une tour dans leur cour.

Les arguments invoqués par les résidents concernent tous la diminution de la qualité de vie. Ils adoptent le discours environnemental pour faire valoir leur point de vue, arguant que la coupe d'arbres entraînerait une détérioration de la qualité de l'air. Qui plus est, l'arrivée de nouveaux commerces et de milliers de nouveaux résidents dans le périmètre générerait une augmentation significative de la circulation automobile provoquant donc une augmentation des gaz carboniques et du bruit.

³² Ce sont essentiellement les mêmes organisations que dans le cas du parc des Aviateurs: la DGI (Mouvement d'initiatives citoyennes), Greenpeace et EKOM.

« Tout est perdu. Il nous faudra dorénavant traverser une barrière et obtenir un laissez-passer pour nous rendre à l'épicerie, vous imaginez? » me dit Mlle Étincelle. De fait, comme ce fut le cas pour d'autres projets du genre, la construction du complexe pourrait conduire à une privatisation du territoire, limitant ainsi l'accès à la population avoisinante. Cette dernière serait contrainte de contourner le terrain ou bien de négocier un droit de passage.

Pour les résidents, on s'attaque à un espace qu'ils ont toujours considéré comme étant le leur, un espace qu'ils ont investi au fil des années. De fait, trois des quatre maisons entourant le petit parc sont des coopératives, construites grâce aux économies de ceux qui y habitent. Parmi les résidents, on trouve beaucoup de retraités qui ont travaillé toute leur vie à « bâtir le socialisme » et contribué à reconstruire le pays après la guerre. De tous les groupes sociaux, les retraités ont certainement le plus souffert du changement de régime et de la crise financière de 1998.³³ Cette attaque à leur petite oasis de verdure, ils la perçoivent comme une tentative de les priver de la seule chose qui leur reste, soit une retraite paisible. Ils se voient dans l'obligation de dépenser leurs dernières forces pour se battre. Et pour Mlle Étincelle, il est hors de question de déménager. Mlle Étincelle n'a jamais perdu sa combativité, elle qui a connu les années d'ouverture du début du règne de Khrouchtchev, alors que, dit-elle, on pouvait exprimer son opinion et défoncer des portes.³⁴ Dans son discours, on perçoit nettement le sentiment d'injustice et la déception face à la société actuelle. Il est vrai que dans la Russie postsoviétique, jeunesse et productivité ont la cote. Les retraités sont peu valorisés et leurs droits souvent bafoués. Pour Mlle Étincelle, les riches se moquent du fait que des gens perdent leurs espaces verts. « Ils achètent des propriétés quelque part comme à Nice

³³ En août 1998, le rouble s'est effondré, perdant 75 % de sa valeur en trois semaines (Kagarlitsky 2004 : 241). Des millions de gens, dont le mari de Mlle Étincelle, ont perdu toutes leurs économies dans cette crise.

³⁴ Cette période, appelée aussi *dégel*, est caractérisée par une ouverture et une liberté sans précédent au sein de la société soviétique. Pour la première fois depuis la Révolution, il devenait possible d'exprimer en public ses opinions. Si cette période n'a duré que quelques années, le goût de la liberté a marqué toute une génération, appelée *šestidesjatniki*, les « soixantards ».

(il y a beaucoup de Russes là-bas, vous savez?). Ils vont finir leurs jours là-bas et donc se balancent des vieux qui n'ont pas d'autre choix que de rester en Russie. »



2. Parc devant la maison de Mlle Étincelle.

Après s'être adressés sans succès aux diverses instances dirigeantes, les résidents ont compris, comme dans le cas du parc des Aviateurs, que le seul espoir qu'il leur restait était d'aller devant les tribunaux.³⁵ Lorsque j'ai rencontré Mlle Étincelle, le comité d'initiatives préparait une action civile contre la municipalité de Saint-Pétersbourg. L'argument utilisé par les résidents était que les promoteurs enfreignaient les lois de la fédération russe et n'avaient présenté aucun projet d'arpentage.³⁶ Depuis, les choses semblent avoir évolué, puisque l'assemblée

³⁵ Dans un article publié en juin 2005 dans *Sankt-Petersburgskie Vedomosti*, l'avocat Evgenij Baklagine, spécialiste de la défense des causes contre la densification urbaine affirme que dans la plupart des cas, les citoyens perdent, notamment à cause de la corruption qui sévit dans les tribunaux. Toutefois, depuis 2006, le taux de victoire des citoyens semble avoir augmenté sensiblement. En fait, l'issue des conflits est fortement liée aux acteurs impliqués. Plus le client (celui qui souhaite faire bâtir) a du pouvoir, moins fortes sont les chances pour les citoyens d'obtenir gain de cause.

³⁶ Le recours aux tribunaux est de plus en plus fréquent dans ce type de litige, ce qui s'explique peut-être par la volonté déclarée du nouveau président Medvedev d'établir « une dictature du droit » en Russie. Les citoyens sont aussi de mieux en mieux informés sur les procédures à suivre. Mais, vu

législative de Saint-Pétersbourg a adopté en première lecture un projet de loi visant à faire l'inventaire des terrains « sans statut » à inclure dans le plan d'urbanisme de la ville. Le quadrilatère en face de la maison de Mlle Étincelle y figure. La lutte semble porter fruit, du moins pour le moment, mais le dossier est loin d'être clos.

LA DENSIFICATION URBAINE : UNE ATTEINTE À LA QUALITÉ DE VIE ET AUX ESPACES VERTS

Les cas présentés ici révèlent la complexité des relations qui entrent en jeu dans la construction des espaces publics à Saint-Pétersbourg et les tensions qui découlent de la redéfinition de ces espaces. Dans les deux situations, les réactions des résidents se ressemblent. La crainte de voir sa qualité de vie diminuée est un argument central du discours. On argue que la qualité de l'air serait menacée par la coupe d'arbres matures. À l'époque soviétique, les autorités insistaient sur l'importance de doter les grandes villes d'espaces verts accessibles à tous. La réaction de nombreux Pétersbourgeois face à la diminution des espaces verts n'est donc pas surprenante. Beaucoup de gens craignent de perdre leurs espaces verts, que le début d'une construction ne soit que la pointe de l'iceberg et qu'ensuite, on s'empare des parcs à grande échelle.³⁷ On a peur de perdre tout contrôle sur son environnement immédiat, sur les espaces publics. Avant, l'espace était là – immuable, accessible. Tout à coup, il est devenu objet de convoitise de la part de promoteurs immobiliers, d'investisseurs et même d'escrocs. Si l'on regarde de plus près les chiffres, cette crainte est justifiée. Tous les six mois Saint-Pétersbourg perdrait environ vingt places publiques. Dans le seul quartier Moskovskij, situé au sud du centre-ville, la moyenne

l'ampleur de la corruption, il est encore beaucoup trop tôt pour penser que l'avenir de la défense des droits des citoyens réside dans le recours au système juridique.

³⁷ Les espaces verts dont il est question ici peuvent très bien être inclus dans la catégorie de biens que Kalačeva (2007) nomme biens à « propriété commune » (*veščii v obščem vladenii*). Ces espaces (biens) sont non seulement chers aux résidents, mais ces derniers considèrent pouvoir exercer un contrôle sur eux, puisqu'ils sont perçus comme appartenant à la collectivité (ce qui était d'ailleurs le cas sous l'ancien régime).

d'espace vert par habitant est passée, de 2001 à 2006, de 17,7 à 14 mètres carrés. Ce qui équivaut à une perte de 150 hectares d'espaces verts (Rosbalt, 6 juillet 2007).

Comme l'illustre le cas de la cour de Mlle Étincelle, les résidents seront confrontés, au-delà de la perte d'espaces verts, à une augmentation importante de la pollution sous toutes ses formes : accroissement significatif du bruit, de la circulation automobile, sans compter la perte de luminosité dans les logements, déjà si exigus. Dans la majorité des conflits, on dénonce aussi le fait que les promoteurs choisissent leurs terrains à proximité de zones résidentielles dans le but d'utiliser les infrastructures (gaz, électricité, eau, communications) existantes. On craint que ces installations, trop souvent vétustes, ne supportent pas une augmentation dramatique de la population. Généralement, ni la municipalité ni les promoteurs ne prévoient dans leurs plans de procéder à la rénovation des installations environnantes, attisant ainsi l'inquiétude du voisinage.

CLIVAGE SOCIAL ET MÉFIANCE ENVERS LES AUTORITÉS

Dans les deux cas présentés ici, le discours des opposants à la densification urbaine fait ressortir le clivage qui se dresse de plus en plus entre le peuple et ses dirigeants. Les groupes qui s'affrontent se composent de multiples acteurs, ajoutant à la complexité de la situation. Le discours des résidents laisse transparaître une rhétorique du « eux » versus « nous », illustrant les confrontations entre différents groupes sociaux pour le contrôle des espaces publics. À la base de ce « nous » se trouvent les résidents. Ceux-ci reçoivent l'appui de différentes organisations ou individus, comme par exemple, des organismes de défense des droits des citoyens, des centres d'expertises environnementales, des députés et des partis politiques. Du côté des partisans de la densification urbaine, que les résidents nomment « eux », on trouve essentiellement les pouvoirs locaux (fonctionnaires de l'administration et les élus locaux) et les promoteurs immobiliers.

Si le début des années 1990 a vu naître un espoir de démocratie, le cynisme à l'égard de la classe dirigeante caractérise aujourd'hui l'attitude des citoyens. On note une déception envers le nouveau système et une absence de confiance envers les institutions publiques. Cette déception est évidente dans les récits de Mlle Étincelle et de Ljubov' Andreevna. Selon Mlle Étincelle, des fonctionnaires seraient même allés jusqu'à falsifier des lettres de citoyens pour donner l'impression que ces derniers étaient en accord avec la construction. On déplore la mauvaise volonté des fonctionnaires, qui, loin de défendre les intérêts des citoyens, appuient souvent les promoteurs immobiliers. Les deux cas exposés ici montrent à quel point les citoyens ne se sentent pas écoutés par leurs élus et encore moins par les fonctionnaires qui les représentent. Ils se sentent floués et protestent contre le fait que leurs intérêts ne sont pas pris en compte. L'absence de volonté politique est identifiée comme un problème majeur. On dénonce aussi le manque de vision des pouvoirs en place et la montée de l'individualisme. Pour les opposants, les projets de densification urbaine n'ont pas pour objectif de régler des problèmes urbains, mais plutôt d'en créer. De fait, en quoi la construction d'une tour de dix-sept étages dans un territoire enclavé contribuerait-elle à la revitalisation d'un quartier? Quels avantages en tireraient les résidents actuels? Mlle Étincelle considère que l'obtention d'un permis de construction sur un terrain de grande valeur est un privilège. Pour obtenir ce privilège, un investisseur devrait s'engager à investir à long terme dans la communauté, en restaurant par exemple des immeubles historiques. Malheureusement, ce n'est pas encore ce qui se produit et ce n'est pas la corruption qui sévit aujourd'hui en Russie qui aidera à régler les choses.

DE MÉMOIRE ET D'ACCESSIBILITÉ AUX ESPACES PUBLICS

En voyant leur environnement menacé, les résidents prennent conscience de leur attachement aux lieux qui les entourent. Ainsi s'amorce une réflexion sur le sens qu'ils attribuent à ces lieux qui, auparavant étaient en quelque sorte pris pour acquis. Une reconfiguration de la mémoire des lieux s'opère. Les habitants se remémorent leur parcours de vie; comment ils ont choisi ce quartier et surtout, comment ils l'ont

habité et investi au fil des années. Dans une lettre qu'ils ont fait parvenir à l'administration, le groupe de résidents dont Mlle Étincelle fait partie affirme que ce sont eux qui, depuis trente-cinq ans, se sont affairés à embellir ce terrain, en y plantant des dizaines de variétés d'arbres et arbustes. Ce quartier, peut-on lire dans cette lettre, a été construit non pas avec les deniers de l'État, mais à 80 % avec les moyens de ses habitants.

La conscience du lieu est un phénomène nouveau en Russie, fruit de l'avènement de la propriété privée qui a suivi la chute du communisme.³⁸ La menace qui pèse sur l'intégrité de lieux autrefois considérés comme appartenant à l'ensemble de la communauté n'est pas étrangère à cette prise de conscience.³⁹ Les gens que j'ai interrogés s'inquiètent de voir des lieux autrefois accessibles à tous les citoyens transformés en espaces privés à accès restreint. Dans leur discours, ils comparent inmanquablement l'époque soviétique à aujourd'hui. Si l'espace urbain soviétique est perçu comme un espace ouvert à tous les citoyens, l'espace urbain postsoviétique est vu de plus en plus comme un espace cloisonné, se reconfigurant au profit de la classe dirigeante et des nouveaux riches.

En fait, on assiste actuellement à une transformation radicale de la notion d'accessibilité : autrefois, l'État décidait unilatéralement de l'accessibilité des lieux, alors qu'aujourd'hui, des intérêts privés ont aussi ce privilège. Ainsi, la privatisation a créé un lot de nouveaux espaces fermés, sans compter que l'accès à plusieurs espaces publics est tributaire du statut social ou de la fortune de celui qui souhaite y pénétrer. Non seulement les règles du jeu ne sont-elles plus les mêmes qu'à l'époque soviétique, mais elles se transforment constamment, ce qui rend leur compréhension difficile pour le citoyen.

³⁸ On assiste présentement à l'apparition de nouvelles pratiques comme, par exemple, la restriction de l'accès aux cours intérieures et l'installation de système de surveillance par caméras.

³⁹ Le phénomène n'est pas limité aux grandes villes, comme en témoigne l'article d'Ol'ga Kalačeva sur la ville de Čerepovec, située au nord-est de Saint-Pétersbourg.

CONCLUSION

Selon le géographe David Harvey, « our future places are for us to make. But we cannot make them without inscribing our struggles in space, place and environment in multiple ways » (1996: 326). La lutte contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg témoigne justement de cette volonté des citoyens d'imprimer leur marque sur les lieux qui les entourent et de participer activement à la redéfinition de l'espace public à Saint-Pétersbourg. Elle révèle de plus que les processus à l'œuvre dans la construction sociale de l'espace public sont souvent de nature conflictuelle.

La mobilisation des citoyens contre la densification urbaine constitue une réaction au changement de statut des espaces publics à Saint-Pétersbourg et à leur vulnérabilité. Elle démontre la volonté des citoyens de préserver leur qualité de vie, mais elle atteste aussi de leur désir d'agir pour dénoncer les inégalités sociales présentes dans la société postsoviétique. Ainsi, le discours de certains citoyens luttant contre la densification urbaine exprime plusieurs insatisfactions à l'égard de la dynamique sociale dans la Russie actuelle : le fossé grandissant entre ceux qui s'approprient les richesses et le reste de la population, la confrontation entre générations, la perte des repères quant au fonctionnement de cette « nouvelle » société et la déception face à un pouvoir de moins en moins à l'écoute des besoins des citoyens. Le manque de mécanismes pouvant faire contrepoids au pouvoir en place accroît le mécontentement de la population. Les organisations non gouvernementales de défense des droits sont certes de plus en plus présentes à Saint-Pétersbourg et c'est en partie grâce à elles si des progrès ont eu lieu ces dernières années. Mais il reste beaucoup de chemin à parcourir. Pour plusieurs observateurs, la mobilisation contre la densification urbaine constitue le ferment d'une société civile. De fait, elle représente la plus importante cause de ralliement au sein de la population de Saint-Pétersbourg depuis de nombreuses années. Reste à voir quelle ampleur prendra cette

mobilisation et si elle saura se propager à d'autres sphères de la société, ce qui ne s'est pas encore produit.*

* La situation a beaucoup évolué depuis que cet article a été écrit. Dans les deux cas, les citoyens ont eu gain de cause. Toutefois, si la cour que défendait Mlle Étincelle est dorénavant hors de danger, la construction d'une autre tour a débuté sur un autre terrain, situé quelque cent mètres de là, ce qui démontre que les Pétersbourgeois ne sont pas au bout de leur peine.

**CHAPITRE 5 : UNE VAGUE VERTE DÉFERLE SUR
SAINT-PÉTERSBOURG : CHRONIQUE D'UNE
INITIATIVE CITOYENNE**

INTRODUCTION¹

Les bouleversements politiques et économiques occasionnés par la chute du communisme ont entraîné une profonde mutation de l'espace public dans les villes d'Europe centrale et de l'Est (Stanilov 2007). La ville de Saint-Pétersbourg a été frappée de plein fouet par ces transformations. Depuis quelques années, la ville s'est transformée en un vaste chantier de construction, ce qui a un impact majeur sur la quantité d'espaces verts dans la ville. Avides de trouver des emplacements de choix, des intérêts privés ont réussi à mettre la main sur des terrains autrefois utilisés par les résidents comme places publiques, squares ou parcs. Ainsi, de nombreux espaces verts ont été sacrifiés au profit d'un développement urbain prenant rarement en compte les intérêts de la population locale. De plus, les lois adoptées en vitesse après la chute du communisme favorisent largement les droits individuels au détriment de l'intérêt public (Stanilov 2007 : 272).

L'inquiétude provoquée par la disparition progressive des espaces verts a amené la communauté pétersbourgeoise à réagir. Au cours des dernières années, de nombreuses initiatives citoyennes ont vu le jour et des organisations ont été créées dans le but de venir en aide aux citoyens préoccupés par la menace qui guette leurs espaces verts. Ces organisations non gouvernementales travaillent sans relâche, et avec un succès certain, pour défendre les espaces verts et les droits des citoyens.² La lutte pour la protection des espaces verts a aussi bénéficié de l'implication de nombreux citoyens. Lors d'un séjour que j'ai fait à Saint-Pétersbourg en 2006, je me suis intéressée à la participation des résidents à la sauvegarde des espaces verts. Mes recherches m'ont amenée à découvrir un groupe citoyen singulier : *Zelenaja Volna*, la Vague verte. Ce groupe fondé par le leader du groupe rock pétersbourgeois *SP-Babaj*, a vu le jour en 2003. Depuis, la Vague verte s'est donnée pour mission d'assister les

¹ Je remercie les deux évaluateurs anonymes de la revue *Canadian Slavonic Papers* pour leurs commentaires pertinents sur une version antérieure de cet article.

² On trouve, entre autres, le Mouvement d'initiatives civiques (DGI), la Vague verte (*Zelenaja Volna*) et le centre d'expertises EKOM. C'est notamment grâce à eux qu'une loi pour la protection des espaces verts a été adoptée en 2004.

citoyens dans leur lutte pour préserver les espaces verts du centre-ville.³ La Vague verte s'attaque aux espaces publics menacés en les reverdissant, démontrant ainsi aux autorités que ces espaces sont bel et bien « habités » par la population locale et ne sont pas des terrains vagues. Dans une entrevue présentée sur les ondes de la chaîne 5 en 2008,⁴ le fondateur du groupe, Mihail Novitskij, raconte que l'idée de planter des arbres lui est venue après qu'il se soit souvenu de l'existence d'un monument très peu coûteux, mais de grande valeur : le chêne de Pierre le Grand.⁵

« Je me suis souvenu qu'il existe un monument, qui ne coûte pas cher en soi, mais qui est d'une grande valeur. C'est le chêne de Pierre le Grand, qui se dresse pratiquement en plein milieu d'une route. Tout le monde le contourne. Ce qui veut dire que chaque arbre doit avoir son propriétaire. »

Si j'ai choisi de présenter, ici, la Vague verte, qui n'est peut-être pas le plus important des groupes de défense des espaces verts à Saint-Petersbourg, c'est que ce groupe illustre bien cette capacité des acteurs à agir socialement, indépendamment des structures, ce que les sciences sociales nomment *agency*.⁶ La Vague verte constitue, en ce sens, un exemple intéressant et original d'initiative citoyenne. Elle ne fait pas appel aux canaux officiels ou légaux; elle se munit de pelles et de pics et fait ce que tout citoyen est théoriquement capable de faire : planter des arbres.

Avant d'entrer dans la partie ethnographique de cet essai, je ferai un saut dans l'histoire, car la configuration de l'espace urbain postsoviétique se crée à partir de concepts hérités de l'époque soviétique. Je me pencherai sur quelques notions essentielles à la compréhension de la réalité actuelle : les concepts de lieu public et la place des espaces verts dans la société soviétique. Je définirai également le concept de *densification urbaine*, au cœur des enjeux urbains actuels. Je raconterai ensuite

³ Depuis 2009, le mouvement possède son propre site internet : www.green-wave.info/

⁴ Basée à Saint-Petersbourg, la « chaîne 5 » est une des grandes chaînes privées de Russie.

⁵ Une légende veut que Pierre le Grand ait planté plusieurs arbres dont certains sont devenus des monuments. Les plus célèbres sont des chênes, dont certains sont entourés d'une clôture et constituent aujourd'hui des monuments du patrimoine protégés par le gouvernement (Sindalovskij 2005 :101).

⁶ Le *Dictionary of the Social Sciences* (2002) définit le terme *agency* par « The capacity for autonomous social action. Agency commonly refers to the ability of actors to operate independently of the determining constraints of social structure ».

comment j'ai fait la découverte de la Vague verte et exposerai un cas qui illustre les activités de ce groupe.⁷ Aussi, le présent essai illustre un cas de mobilisation citoyenne et ne prétend pas dresser un portrait exhaustif de la lutte pour la protection des espaces verts à Saint-Pétersbourg, d'autant plus que la situation évolue très vite sur le terrain. Il se veut une sorte de plan rapproché d'un objet qui dévoile une parcelle de la réalité pétersbourgeoise contemporaine. Nous verrons que, par ses actions, la Vague verte témoigne non seulement de l'attachement de certains Pétersbourgeois pour leur ville, mais aussi d'une volonté de se réappropriier ses espaces publics. Le cas que je présente ici, celui du jardin Andrej Petrov, est un exemple de réussite, mais tous les espaces investis par la Vague verte n'ont malheureusement pas connu le même sort.

L'espace public dans les sociétés postsocialistes a fait l'objet de plusieurs recherches, notamment en études urbaines et en géographie (Argenbright 1999, Axenov et al. 2006, Stanilov 2007). L'approche adoptée ici se distingue de ces dernières par son caractère ethnographique. L'anthropologie permet de jeter un regard différent sur les questions relatives à l'espace public grâce, entre autres, à son souci de redonner une voix aux populations étudiées (Low 1996). Elle ne s'intéresse pas tant aux décideurs qu'aux usagers. Les données qui ont servi à la rédaction de cet essai ont été recueillies principalement lors de deux séjours de terrain (de cinq mois et un mois) que j'ai faits à Saint-Pétersbourg en 2006 et 2008. Des recherches subséquentes sur internet m'ont permis de mettre à jour certaines informations.

⁷ Lors de mon terrain, j'ai investigué d'autres cas de défense des espaces verts, notamment celui du parc des Aviateurs (présenté au chapitre précédent), du jardin de Tauride et un square du quartier Petrogradskij (coin Barmaleeva et Podrezova). Pour des raisons d'espace, j'ai choisi ici de présenter en détail qu'un seul cas.

LE CONCEPT DE LIEU PUBLIC EN UNION SOVIÉTIQUE

La configuration de l'espace public postsoviétique se construit à partir d'une réalité historique. Conséquemment, pour saisir la complexité des enjeux qui secouent la scène urbaine pétersbourgeoise, il importe de comprendre la conception de lieu public sous le régime soviétique. J'examinerai, dans cette section, les principales caractéristiques de l'espace public soviétique et l'idéologie sous-jacente à l'aménagement de ce dernier. Nous serons ainsi mieux à même d'évaluer comment l'héritage soviétique influence les questions reliées à l'espace public postsoviétique.

Le concept d'« espace public » n'avait pas la même résonance en Union Soviétique qu'en Occident. Comment désignait-on, à l'époque soviétique, ce qu'il est convenu, en Occident, d'appeler « espace public »? Et quels termes employons-nous, aujourd'hui, pour nommer cet espace? L'abolition, au lendemain de la Révolution, du droit à la propriété privée a joué un rôle déterminant dans la définition du concept d'« espace public ». Sous le régime communiste et ce, jusqu'en 1993, tout l'espace urbain (terrains) était la propriété de l'État (Stanilov 2007 : 270).⁸ L'État était aussi propriétaire de l'immense majorité des immeubles. L'absence de propriété privée diminuait l'utilité d'établir une terminologie précise pour différencier le public du privé, tout lieu étant considéré comme « public » dans la mesure où il était la propriété de l'État. Toutefois, tous les territoires n'étaient pas ouverts à tous, ce qui explique qu'une terminologie particulière était utilisée.

Tous les territoires étant la propriété de l'État, c'est ce dernier qui en établissait l'accessibilité.⁹ Certains lieux étaient dits « fermés », c'est-à-dire à accès restreint, comme c'était le cas des « villes fermées » pour cause de secret d'État.¹⁰

⁸ Un faible pourcentage de l'espace rural était privé.

⁹ Le contrôle de l'accès aux lieux était renforcé par la vérification fréquente de l'identité des individus.

¹⁰ En 1992, la loi fédérale a établi à 47 le nombre d'agglomérations fermées en Russie, totalisant une population de plus de 1,5 millions d'habitants (Lappo et Polyan 1997). Les villes fermées pouvaient contenir des complexes militaro-industriels ou nucléaires dont les activités étaient considérées secrètes, d'où leur accès restreint. À l'époque soviétique, le nombre de villes fermées était plus considérable.

Faisaient aussi partie de cette catégorie les magasins et hôtels destinés aux touristes, interdits d'accès à l'ensemble de la population.¹¹ Ces lieux à accès restreints n'étaient toutefois pas considérés comme « privés » puisqu'ils étaient gérés par l'État. On pourrait, pour simplifier, diviser l'espace soviétique en deux catégories : 1) les lieux à accès restreint et 2) les lieux à accès commun (ou ouvert).

Encore aujourd'hui, il n'existe pas vraiment, dans la langue courante, de terme générique pour désigner les lieux publics – on utilise des termes plus précis comme parc, square, jardin, place, etc. Il existe une terminologie légale pour désigner différents types d'espaces, mais elle n'est pas utilisée dans le langage courant. Les textes de lois et les documents administratifs font cependant état de « territoire à usage commun » (*territorja obščego pol'zovanja*). Ainsi, on désigne par ce terme des terrains destinés à un usage public, c'est-à-dire accessibles à l'ensemble de la population. L'accès à ces terrains n'est donc pas limité. Les rues, places publiques, squares, quais, aires de jeux pour enfants et terrains à usage sportif font partie de cette catégorie désignée par les termes « territoire à usage commun ». Il existe aussi toute une terminologie légale pour désigner les espaces verts. Signalons les « espaces verts à usage commun » (*ZNOP Zelenoe nasazdenie obščego pol'zovanja*), qui sont dorénavant protégés par la loi sur les espaces verts.¹² Le système actuel est non seulement très complexe, mais l'inventaire des espaces verts est loin d'être terminé, ce qui implique qu'un espace vert (square, mini parc entre des immeubles, etc.) qui n'a pas été officiellement désigné comme *ZNOP* n'est pas protégé et peut donc être privatisé ou utilisé par la ville à d'autres fins.¹³

Les plus célèbres, désormais ouvertes, sont les villes de Nijni Novgorod (anciennement Gor'ki) et Perm.

¹¹ Les magasins pour touristes, les *berezki*, proposaient des souvenirs payables en devises. Certains individus (travaillant dans le domaine touristique ou cadres du parti) avaient aussi accès à ces magasins.

¹² Ce terme est entré en vigueur en 2007 (EKOM).

¹³ Lorsque j'ai effectué mon terrain, en 2006, cet inventaire était à peine commencé, tout comme le débat sur la révision du plan d'urbanisme de la ville dont l'objectif (de la part des défenseurs des espaces verts) était d'y inclure un plus grand nombre d'espaces verts. La situation a beaucoup évolué depuis. En 2010, le Centre d'expertises des naturalistes de Saint-Pétersbourg EKOM, a lancé une

LA DENSIFICATION URBAINE

La construction massive sur des terrains vacants a donné lieu à un phénomène qu'il est convenu d'appeler *uplonitel'naja zastrojka* que j'ai traduit par « densification urbaine ».¹⁴ Au départ, la densification urbaine touchait des espaces vacants dans les quartiers périphériques. Puis, le manque de terrains vacants dans les quartiers centraux et surtout la possibilité de réduire les coûts de construction en bâtissant à proximité d'autres immeubles, pour en utiliser les infrastructures, ont amené les promoteurs immobiliers à convoiter des espaces autrefois considérés comme « territoires à usage commun ».

Parmi les espaces convoités par les promoteurs on trouve aussi des lieux qui sont en principe protégés par la loi sur les espaces verts, comme, par exemple, le jardin de Tauride et le parc des Aviateurs. Plusieurs projets ont menacé le Jardin de Tauride, construit sous Catherine II, dont l'apparition d'un hôtel et la transformation de la serre principale en café internet. Ces deux projets n'ont pas été réalisés, entre autres grâce à la pression de la communauté. Mais une victoire signifie parfois tout simplement un report à plus tard du problème. Lorsque j'ai visité la ville en 2008, un promoteur avait réussi à construire un complexe récréatif et sportif dans le jardin de Tauride. Non seulement cette nouvelle construction a réduit la superficie du parc, mais elle y a introduit une vocation commerciale. Le parc des Aviateurs, situé dans le sud de la ville, a ainsi été la proie à deux reprises de promoteurs. En 2001 et en 2005, on a voulu utiliser une partie du parc pour construire des courts de tennis commerciaux. Dans les deux cas, les projets prévoyaient une coupe d'arbres substantielle. En 2005, c'est quatre hectares (soit un peu plus de dix pourcent de la

campagne alternative citoyenne pour effectuer un inventaire des parcs et squares dans toute la ville, dans le but d'inciter les autorités municipales à protéger un plus grand nombre d'espaces verts.

¹⁴ Dans la littérature occidentale, on rencontre parfois les termes *immeuble d'insertion* ou projet de densification (en anglais *in-fill construction*) pour désigner le fait de remplir un espace vacant par un bâtiment, augmentant par le fait même la densité du bâti. On assiste alors à une diminution des espaces « libres », c'est-à-dire exempts de toute construction.

superficie du parc) qui auraient été repris par le promoteur. Dans les deux cas, les citoyens ont protesté et ont eu gain de cause. Mais les causes gagnées par les citoyens sont plutôt l'exception que la norme.



3. Exemple de densification urbaine dans un quartier résidentiel.

Sous le régime soviétique, l'établissement d'un cadastre précis n'était pas jugé pertinent puisque l'État était l'unique propriétaire de tous les territoires. La société actuelle a hérité de cette situation. L'absence d'un registre des propriétés foncières a entraîné une confusion immense et complique considérablement la gestion du territoire. Ainsi, selon l'avocat Evgenij Baklagine (cité dans Aleksandrova, 2005), tant et aussi longtemps que la ville de Saint-Pétersbourg ne se dotera pas d'une réglementation claire et d'un registre établissant précisément quels sont les espaces « à usage commun », les fonctionnaires pourront disposer à leur gré des terrains. Un terrain ne possédant pas de statut légal sera considéré comme un terrain vacant, c'est-

à-dire disponible pour la construction. Dans le jargon des constructeurs, les terrains sans statut précis sont désignés par le mot *pjatno*, qui signifie littéralement « tache ». Mais, selon Vladimir Solovejčik, du Mouvement d'initiatives citoyennes (*DGI*), pour les citoyens ces espaces sont des parcs, des squares, bref, des espaces « habités ».¹⁵ L'absence de registre et de réglementation sont les principaux obstacles auxquels se butent les citoyens lorsque vient le moment de défendre des territoires qu'ils considèrent comme « à usage commun ».¹⁶

Il est intéressant de noter que l'expression russe *uplonitel'naja zastrojka* fait directement référence à un concept né au lendemain de la Révolution pour désigner non pas la densification de l'espace extérieur, mais de l'espace à l'intérieur des appartements.¹⁷ Le terme soviétique *uplotnenie* (densification) est né à la suite de l'instauration par Lénine en 1917 de la politique de « redistribution révolutionnaire du logement ». Conformément au décret sur l'abolition de la propriété privée et pour faire face à la crise du logement, les autorités s'étaient mises à confisquer les grands appartements des riches pour les subdiviser et y installer des prolétaires (French 1995 : 29).¹⁸ La politique d'*uplotnenie* a donné naissance aux appartements communautaires dont l'absurdité a été décrite dans de nombreuses œuvres littéraires.¹⁹ Encore aujourd'hui, une partie importante du parc locatif du centre-ville de Saint-Pétersbourg est composée de ce type d'appartements.²⁰

Si l'époque soviétique peut être caractérisée, entre autres, par la volonté des autorités de comprimer les individus à l'intérieur des appartements (*uplotnenie*),

¹⁵ Propos recueillis lors d'une entrevue réalisée en avril 2006.

¹⁶ Depuis 2006, plusieurs nouveaux terrains ont cependant été inclus dans le plan d'urbanisme.

¹⁷ L'association entre ces deux termes est courante (voir Zolotonosov 2006 et Vorobyev et Campbell 2008).

¹⁸ La quantité d'espace alloué à un individu ne devait pas dépasser 10m² (cette norme est passée à 8m² en 1924). L'auto-compression (*samouplotnenie*), c'est-à-dire le partage *volontaire* d'un espace avec une ou des personnes, devait être appliquée dès que cette norme était dépassée (Paperny 1993).

¹⁹ Entre autres exemples, signalons le roman de Pasternak *Docteur Jivago*, les nouvelles de Zochtchenko et la pièce de Boulgakov *Zojkina kvartira*.

²⁰ Environ 25% des appartements du centre-ville de Saint-Pétersbourg sont des appartements communautaires. Dans plusieurs cas, les habitants ont privatisé la portion de l'appartement qui leur revient. Sur les conditions dans les appartements communautaires à Saint-Pétersbourg voir l'excellente ethnographie (en russe) d'Ilja Utehin (2004) de même que l'analyse de Svetlana Boym (1994).

l'époque postsoviétique, quant à elle, se distingue par la densification du bâti, qui a pour conséquence de réduire l'espace extérieur (*uplonitel'naja zastrojka*), donc la quantité de lieux « à usage commun ».

DE L'IMPORTANCE DES ESPACES VERTS : L'HÉRITAGE SOVIÉTIQUE

Les quartiers centraux de Saint-Pétersbourg se distinguent par leur densité, tant sur le plan des constructions que de la population. Les immeubles qui garnissent ces quartiers ont été érigés pour la plupart à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle, une époque où l'on favorisait une utilisation maximale de l'espace urbain.²¹ C'est à cette époque que se sont multipliées les *maisons de rapport*, ces grands immeubles à logements aux enfilades de cours intérieures exigües que Dostoïevski a si bien dépeints dans ses romans.

C'est aussi à Saint-Pétersbourg que l'on retrouve la plus grande quantité d'appartements communautaires de toutes les villes russes (Bater 2006 : 18).²² À cela s'ajoute l'étréitesse légendaire des appartements construits à l'époque soviétique. Dans un tel contexte, les espaces verts revêtent une importance accrue pour les résidents. Ce sont des oasis de verdure en ville; des lieux où se reposer, prendre l'air, où les enfants peuvent jouer à leur aise et où il fait bon promener le chien. La fonction sociale des espaces publics en milieu urbain est très importante.²³ Ils augmentent la qualité de vie des citoyens – en constituant une extension des appartements exigus et très souvent dépourvus de balcons. Ce sont des lieux de repos mais également de rendez-vous : on y rencontre les amis, pour discuter et aussi pour fuir l'exiguïté des logements qui crée une proximité parfois étouffante. Aujourd'hui,

²¹ Saint-Pétersbourg connaissait alors une forte période d'expansion, ce qui a entraîné une augmentation considérable de la construction immobilière et du prix des terrains.

²² En 2004, dans le quartier central de Saint-Pétersbourg (*Centralnyj*), 44 % des gens vivaient dans un appartement communautaire (Bater 2006 : 18).

²³ À l'époque soviétique, alors que l'aspect commercial n'était pas développé dans l'espace public, la sociabilité était la principale fonction des espaces publics (Stanilov 2007 : 271). Aujourd'hui, un des enjeux de la lutte contre la densification urbaine est justement de restreindre la commercialisation à l'intérieur des espaces verts.

malgré la possibilité de déménager et d'acheter un logement, choses impensables à l'époque soviétique, les conditions de logement de nombreux citoyens demeurent très semblables à celles qui prévalaient sous l'ancien régime. Aussi, la fonction sociale des espaces verts continue de jouer un rôle important. L'introduction de la vocation commerciale soulève d'ailleurs des réactions chez certains citoyens, particulièrement chez ceux qui ont vécu une partie importante de leur vie sous l'ancien régime.²⁴ Cet enjeu fait aussi ressortir un certain fossé qui existe entre les générations. Une résidente qui œuvrait pour la sauvegarde d'un parc près de chez elle me disait :

« Nous avons grandi à une époque où nous étions d'une certaine façon plus responsables. Nous n'étions pas indifférents à la nature, nous en prenions soin. Mais les jeunes aujourd'hui, en gros, vous savez, ce n'est pas trop comme ça. « Qu'ils construisent (incompréhensible). » Même en cour, on nous a dit : « Mais quoi? C'est bien, il va y avoir un centre [commerce], des courts de tennis. [...] Je considère qu'un centre, ce n'est pas mal, mais il ne faut pas le construire dans un parc. Construis-le ailleurs le centre. [...] Nous considérons qu'il ne faut pas toucher aux espaces à usage communs (*zemli obščego pol'zovanija*) ».

L'attitude des autorités actuelles envers les espaces verts contraste avec celle qui prévalait à l'époque soviétique, surtout dans la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale (Zolotonosov 2006). Les espaces verts faisaient alors partie intégrante des plans d'urbanisme soviétique. Selon l'idéologie soviétique, la ville devait être une ville de parcs et de jardins (Shaw 1979 : 125). Les autorités avaient établi une hiérarchie des espaces verts, allant du petit parc de quartier aux vastes ensembles, comme les parcs de la Victoire et les parcs de la Culture et du Repos. En plus de procurer de vastes espaces verts où la population pouvait respirer l'air frais, faire du sport ou se reposer, ces parcs « socialistes » étaient voués à l'éducation culturelle et aux loisirs (Bittner 1999, Kitaev 2006). Les parcs de la culture et du repos contribuaient à la ruralisation de la ville soviétique, qui, dans l'idéologie communiste ne devait pas être complètement coupée du milieu rural (Shaw 1979 : 125).

²⁴ Dans la même veine, Ol'ga Kalačeva (2007) s'est penchée sur les réactions qu'a suscitées le projet de construire un café dans un jardin public de la ville de Čerepovec.

Dans les villes dites historiques, comme Moscou et Leningrad, où la concentration du bâti était forte, une attention particulière était portée aux espaces verts plus modestes. Ces derniers occupaient une place non négligeable dans les plans d'urbanisme soviétiques. Les petites places, les squares et les zones de verdure intercalées entre les constructions urbaines permettaient au citoyen d'assouvir ne serait-ce qu'un peu son besoin d'espaces ouverts (Zaleskaja 1967). À Leningrad, la ligne directrice adoptée était celle de « l'éclaircissement » (*razuplotnenie*) de l'espace urbain. On privilégiait l'espace vide et la plantation de verdure. À tel point que des immeubles historiques du centre-ville étaient parfois détruits dans le but d'alléger l'espace urbain (Zolotonosov 2006 : 22). En Union Soviétique, la qualité de vie se mesurait, entre autres choses, par l'accessibilité à des espaces verts. À Leningrad, le plan de 1972 avait pour objectif d'augmenter le ratio d'espaces verts par personne de 5,8m² à 20m² avant la fin du 20^e siècle (Shaw 1979). Aujourd'hui, le ratio d'espaces verts est de 7m² par habitant, alors que le plan général d'urbanisme prévoit en théorie atteindre 16m² en 2016.²⁵

La démocratisation des espaces verts était au cœur de la conception de la ville socialiste. Dans un ouvrage publié en 1940, on peut lire : « En Union Soviétique, il n'y a pas de parcs à usage privé, puisque ce serait contraire aux lois du pays. Les parcs d'URSS sont la propriété du peuple soviétique, du gouvernement soviétique – ils sont propriété publique » (Koržev et Prohorova 1940). Le caractère public des espaces verts était donc un aspect fondamental du système soviétique. Ainsi, une des premières mesures adoptées par le régime soviétique a été d'ouvrir au public les nombreux parcs et jardins qui étaient jusqu'alors réservés aux élites et à l'aristocratie.²⁶

²⁵ Ces chiffres sont tirés du journal *Sankt-Peterburgskij kur'er*, cité sur le site officiel de l'Assemblée législative de Saint-Pétersbourg.

²⁶ Leningrad, ancienne ville des tsars, comptait un nombre important de ces parcs, parfois situés au cœur de la ville, mais surtout en périphérie. Ces parcs sont encore parmi les destinations de promenades les plus prisées des Pétersbourgeois.

Aujourd'hui, il n'est pas étonnant que plusieurs citoyens s'insurgent lorsqu'ils constatent, comme c'est souvent le cas à Saint-Pétersbourg, qu'ils n'ont plus accès à certains espaces publics ou que ces derniers disparaissent tout simplement.²⁷ La diminution de la quantité d'espaces verts est perçue par la communauté pétersbourgeoise non seulement comme une atteinte à la qualité de vie, mais à ses droits fondamentaux. En 2004, Viktor Zajcev écrivait dans la revue *Peterburg, Mesto i Vremja*²⁸ que « chaque arbre, chaque espace vert était le bien de tous ceux qui vivent à Pétersbourg et qu'une atteinte à un arbre était une atteinte à chacun d'entre nous. Parce que l'air est le même pour tous » (2004 :24).

La situation critique des espaces verts à Saint-Pétersbourg a amené la communauté à accroître ses pressions sur les autorités afin que soit adoptée une loi sur la protection des espaces verts.²⁹ Si l'adoption de cette loi a fourni aux citoyens un outil supplémentaire pour lutter contre la disparition des espaces verts, elle n'a pas mis fin à leur pillage. Pour preuve, la quantité d'espaces verts n'a cessé de diminuer dans la métropole.³⁰ Un des problèmes vient du fait que l'inventaire des petits espaces verts n'a pas été fait de façon exhaustive. Ainsi, des centaines d'espaces considérés comme « espaces verts » par les résidents ont été exclus de la loi et ne sont donc pas protégés par celle-ci. Au printemps 2010, l'Assemblée législative a voté un amendement à la loi qui prévoyait de réduire considérablement le nombre d'espaces catégorisés comme verts, ce qui a provoqué la colère de plusieurs membres de la société civile et de certains députés.³¹ L'organisation non gouvernementale EKOM a lancé, en 2010, une campagne alternative dont l'objectif était d'inventorier le plus grand nombre possible d'espaces verts. Selon EKOM, si rien n'est fait, le nombre

²⁷ De 2003 à 2006, la superficie des espaces verts à Saint-Pétersbourg est passée de 11970 hectares à 10535 hectares (*Znat' – značit vyžit'*, 9 juin 2010), soit une perte de près de 1500 hectares.

²⁸ Cette revue offrait un point de vue critique sur les changements qui avaient cours à Saint-Pétersbourg.

²⁹ Cette loi a été adoptée en mai 2004 par le conseil législatif de Saint-Pétersbourg.

³⁰ L'agence de presse Rosbalt, écrivait en 2006, qu'à chaque six mois, Pétersbourg perdait vingt squares. Pour le seul quartier Moskovskij, situé au sud de la ville, le nombre de mètres carrés de verdure par habitants est passé de 17,7 à 14 mètres carrés de 2001 à 2006, alors que la norme établie était de 21 mètres carrés (Rosbalt : 2006).

³¹ Le sujet a été abondamment traité dans les médias en ligne.

d'« espaces verts à usage commun » pourrait passer, d'ici la fin de 2010 de 2250 à 1389. Malgré cela, l'amendement a été adopté par l'Assemblée législative en juin 2010. Le combat des citoyens pour protéger leurs espaces verts se poursuit.

RECONFIGURATION ET CONTRÔLE DES ESPACES PUBLICS

À l'époque soviétique, l'espace urbain était géré par l'État, en conformité avec les plans d'urbanisme qui établissaient les grandes lignes du développement de la ville pour près d'un quart de siècle. Une fois adoptés, ces plans avaient force de loi (Ruble 1995 : 73). Les plans étaient élaborés suivant les principes de la ville socialiste, dont l'accès aux espaces verts constituait un pilier.³² Il est vrai qu'une certaine monotonie architecturale prévalait dans les nouveaux développements, comme en témoignent ces immenses quartiers aux immeubles de béton impersonnels. En revanche, les règles d'utilisation et d'exploitation de l'espace étaient claires. Les citoyens pouvaient donc s'attendre à ce qu'un « territoire à usage commun » demeure à usage commun. La stabilité était une caractéristique de l'espace urbain. Mais cette domination de l'État sur l'espace n'empêchait pas l'existence d'une certaine démocratisation de l'espace public, comme nous l'avons vu plus haut. L'État, conformément à son idéologie prônant la dictature du prolétariat, investissait massivement dans des infrastructures publiques, à l'usage de la majorité. Ainsi, on peut affirmer que sous le communisme, l'espace public était aménagé en tenant compte de la majorité de la population et non seulement d'une élite.³³ La logique qui prévalait à l'époque était basée sur l'idéologie communiste (collectiviste). Aujourd'hui, la logique qui régit les espaces publics est celle du néolibéralisme qui a aussi pour stratégie centrale le contrôle de l'espace public, mais dans une perspective

³² La planification de la ville socialiste était basée sur dix principes généraux, parmi lesquels figuraient le développement résidentiel planifié, l'équité spatiale quant à la distribution des items de consommation collective, la rationalisation de la circulation urbaine et l'abondance des espaces verts. Pour plus de détails sur l'idéologie de ville socialiste, voir Bater (1980) et French et Hamilton (1979).

³³ Bien sûr, les élites aussi étaient bien servies par le régime. Mais le fossé entre le peuple et l'élite peut difficilement être comparé à celui qui prévaut aujourd'hui.

d'accumulation (Smith et Low 2006).³⁴ Cette opposition est présente dans les discours des résidents que j'ai rencontrés. « Nous sommes des gens intelligents », me disait une résidente dans la soixantaine, « notre génération pense en terme de collectivité (*myslim gosudarstvenno*). Mais aujourd'hui, ce sont des individualistes ».

Au cours du 20^e siècle, le développement de Leningrad/Saint-Pétersbourg s'est fait principalement dans les quartiers périphériques de la ville. C'est dans ces quartiers que l'on construisait les usines et les quartiers dortoirs (*mikrorajony*).³⁵ Le centre historique de la ville jouissait d'une certaine immunité grâce à l'octroi, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, du statut de « ville-héros » à Leningrad. Dès lors, la priorité a été donnée à la préservation du centre historique, ce qui a mené, entre autres, à l'inclusion de Leningrad à la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO.

La chute du régime soviétique a considérablement altéré cet état de choses. Depuis le début du 21^e siècle, le paysage urbain de Saint-Pétersbourg s'est transformé à une vitesse folle. Les constructions ont envahi tant les quartiers périphériques que le centre-ville, relativement épargné par le régime soviétique. La politique de privatisation massive mise en place par le gouvernement a entraîné une réduction dramatique de l'espace public, comme c'est le cas dans la plupart des villes postsocialistes (Stanilov 2007).³⁶ Le patrimoine architectural, tout comme les espaces verts, a grandement souffert de la privatisation. Depuis 2003, on estime que plus d'une centaine d'immeubles historiques ont été rasés ou se sont effondrés dans le

³⁴ La stratégie néolibérale de contrôle des espaces publics n'est pas exclusive à la Russie, mais prévaut dans plusieurs pays occidentaux (Smith et Low 2006). La situation est potentiellement plus grave en Russie, où le système juridique et la société civile sont moins bien développés.

³⁵ Le *mikrorajon* (ou micro quartier) est un regroupement de plusieurs immeubles à logements qui abrite de 8 000 à 12 000 personnes. Il comprend plusieurs services de base, tels garderie, écoles et commerces. Ces quartiers se distinguent notamment par la profusion de verdure. Chaque immeuble a accès à un espace vert de dimension appréciable, souvent aménagé par les résidents eux-mêmes.

³⁶ A titre d'exemple, la ville de Sofia, en Bulgarie, a vu la superficie de ses espaces verts diminuer de moitié depuis la fin des années 1980 (Stanilov 2007 : 272). Sur la reconfiguration de l'espace urbain dans les villes postsocialistes voir Argenbright (1999 et 2004), Blanc et Emelianoff (2007), Holdsworth (2004) et Stanilov (2007).

centre-ville de Saint-Pétersbourg.³⁷ Alexandr Margolis, co-président de la section pétersbourgeoise de la Société russe pour la préservation des monuments historiques et patrimoniaux (VOOPIK), écrivait en 2008 que plus de 1300 monuments historiques se trouvaient dans une phase active de destruction.

On assiste à un conflit entre des visions fondamentalement opposées de l'espace public. Il y a d'un côté ceux qui voient dans toute parcelle de terre une possibilité de faire du profit (valeur d'échange) et ceux qui en apprécient la *valeur d'usage* et conçoivent l'espace comme faisant partie de leur milieu de vie (Logan et Molotch 2007). Selon Vorobyev et Campbell (2006), ces deux visions opposées ont remplacé la traditionnelle lutte de classes. Pour ces auteurs, la population de Pétersbourg serait dorénavant divisée entre les tenants de la préservation du patrimoine et ceux qui prônent le renouvellement urbain.

Encore aujourd'hui, ce conflit de valeurs fait presque quotidiennement la manchette des journaux et bulletins télévisés. De nombreuses voix se sont élevées pour dénoncer cette commercialisation de l'espace public et son effet dévastateur sur le patrimoine architectural et les espaces verts.³⁸ Dans les années 2000, les revues *Gorod* (Ville) et *Peterburg, mesto i vremja* (Pétersbourg, lieu et temps) publiaient régulièrement des articles critiques sur la situation.³⁹ La défunte revue moscovite *Russkaja žizn'* (Vie russe), a aussi émis des points de vue critiques sur la situation à Saint-Pétersbourg.⁴⁰ En juin 2008, plusieurs voix critiques se sont réunies à l'occasion du télémarathon sur le sort de Saint-Pétersbourg organisé par la chaîne de

³⁷ En 2008, l'organisation la Ville vivante a établi un inventaire précis des immeubles qui ont disparu de 2003 à 2008. Cette liste a été diffusée lors du télémarathon de la chaîne 100TV qui a eu lieu le 25 juin 2008, dans le but de réunir la communauté pour réfléchir au sort de Saint-Pétersbourg.

³⁸ Le chapitre suivant traite de certaines réactions de la communauté face à la « défiguration » de Saint-Pétersbourg.

³⁹ À ma connaissance, ces deux revues n'existent plus aujourd'hui. Mais une nouvelle revue fait son apparition, *Gorod 812*, remplaçant peut-être l'ancienne revue *Gorod*?

⁴⁰ Voir le numéro spécial sur Pétersbourg (octobre 2007).

télévision 100TV. L'événement avait alors marqué la scène pétersbourgeoise, secouée par de nombreux scandales liés à la privatisation de l'espace public.⁴¹

L'espace public, autrefois perçu comme une donnée acquise – appartenant à tous, est devenu un espace instable et menacé. Sa vocation est susceptible de changer à tout moment. De bien public, l'espace urbain est devenu une commodité : une marchandise que l'on achète et vend pratiquement sans restriction. De plus en plus de lieux considérés comme « à usage commun », sont privatisés, sans consultations ni débats. En l'absence de règlements et inventaires précis des territoires, les promoteurs ont pu mettre la main sur des centaines de terrains et d'espaces verts. C'est ce passage difficile que vivent depuis quelques années les habitants de Saint-Pétersbourg : la transformation de l'espace urbain en bien de consommation. Cette situation a entraîné un mécontentement et un désarroi immenses au sein de la population. Le mécontentement s'est accru lorsque les promoteurs ont commencé à viser des terrains situés non pas en périphérie, mais en ville, près d'immeubles habités. En construisant dans des zones densément peuplées, les promoteurs peuvent réduire leurs coûts de construction puisqu'ils n'ont pas à installer les infrastructures requises (eau, électricité, communications, etc.). Toutefois, les nouveaux immeubles raccordés aux anciennes infrastructures ajoutent une pression supplémentaire sur des systèmes déjà vétustes. L'inquiétude des résidents et le sentiment de ne pas être écoutés par les autorités ont mené à une augmentation significative des conflits sur l'utilisation de l'espace urbain.⁴² Selon l'avocat Evguenij Baklagine (cité par l'agence de presse Rosbalt), en 2006, plus de trois cents causes reliées à la densification urbaine se trouvaient devant les tribunaux.⁴³ C'est cette situation critique qui a conduit des citoyens à unir leurs efforts pour contrer la densification urbaine. Des organisations

⁴¹ Les cas les plus controversés étaient l'édifice de la Bourse, dont la hauteur enfreignait le règlement municipal, et le projet de Gazprom.

⁴² Selon Vladimir Solovejčik, de la DGI, c'est à partir des années 2002-2003 que s'est amorcée la phase aigüe de conflits entourant la densification urbaine, précisément lorsque les promoteurs ont commencé à convoiter des espaces en ville (entrevue réalisée le 25 avril 2006).

⁴³ Le site internet du Centre d'expertises EKOM (<http://www.ecom-info.spb.ru/>) recense la majorité des conflits et offre de l'information de grande qualité sur la situation et la défense des droits des citoyens en matière de densification urbaine.

citoyennes sont apparues, parmi lesquelles les plus importantes sont le Mouvement d'initiatives civiques (DGI) et le centre d'expertises EKOM. C'est à la même époque que la Vague verte a vu le jour. Encore aujourd'hui, ces trois groupes, conjointement avec de nouvelles organisations comme la Ville vivante (*Živoj Gorod*), travaillent sans relâche pour sauvegarder les espaces verts de Saint-Pétersbourg.⁴⁴ C'est sans compter les dizaines de comités de citoyens qui, sans œuvrer pour la sauvegarde de la ville dans son ensemble, ont été créés pour défendre les espaces attenants à leurs maisons.⁴⁵

DE LA STABILITÉ DU LIEU

L'émergence de groupes comme la Vague verte est liée à la redéfinition de la notion d'espace public dans la ville postsoviétique. La réaction des citoyens face à la menace qui pèse sur le statut de nombreux espaces publics illustre bien que l'attachement à l'espace matériel se fait particulièrement sentir lorsque ce dernier est menacé. La stabilité de l'espace matériel, des lieux qui nous entourent, est une donnée essentielle pour les individus et les sociétés. Auguste Comte qualifie les objets matériels de « société silencieuse et immobile, étrangère à notre agitation et à nos changements d'humeur, qui nous procure un sentiment d'ordre et de quiétude » (cité dans Chadoin 2004 : 32).

C'est aussi par cette référence à Auguste Comte que Maurice Halbwachs, un des pionniers des études sur la mémoire collective, amorce sa réflexion sur le rapport entre l'espace et la mémoire.⁴⁶ Pour Halbwachs, les transformations que subit l'espace matériel entraînent la perte de repères spatiaux qui bouleversent les individus et créent de l'incertitude. Ce qui s'explique par le fait que l'espace matériel reflète ce qu'une société a de plus stable :

⁴⁴ La défense des espaces verts est un des volets de ces organisations, qui œuvrent aussi pour la préservation du patrimoine. La DGI est aussi particulièrement impliquée dans la lutte contre les inégalités sociales.

⁴⁵ Voir Vorobyev et Campbell (2006).

⁴⁶ Il s'agit du quatrième chapitre de son célèbre ouvrage *La mémoire collective*, publié en 1950.

« Mais le lieu a reçu l’empreinte du groupe, et réciproquement. [...] Chaque aspect, chaque détail de ce lieu a lui-même un sens qui n’est intelligible que pour les membres du groupe, parce que toutes les parties de l’espace qu’il a occupées correspondent à autant d’aspects différents de la structure et de la vie de leur société, au moins à ce qu’il y a eu en elle de plus stable. » (Halbwachs 1997 : 196)

Toujours selon Halbwachs, il ne faut pas s’étonner si les individus et les groupes sociaux réagissent plus fortement aux changements qui affectent l’environnement matériel immédiat qu’aux troubles politiques (1997 : 197). Si les pierres ne résistent pas aux transformations, les groupes, eux, résistent. Les transformations que l’on fait subir aux pierres touchent le rapport que les groupes ont établi avec elles. Et c’est contre la modification de ce rapport que les groupes se mobilisent. Sur le sentiment d’attachement au lieu, Halbwachs affirme que les événements exceptionnels qui touchent l’espace matériel entraînent de la part du groupe une prise conscience « de ce qu’il était depuis longtemps et jusqu’à ce moment, et que les liens qui le rattachaient au lieu lui sont apparus avec plus de netteté au moment où ils allaient se briser » (Halbwachs 1997 : 196). Ainsi, c’est lorsqu’une population sent que son espace physique est menacé qu’elle prend conscience de l’attachement qu’elle éprouve pour lui.

La place prépondérante qu’occupe aujourd’hui le débat sur la densification urbaine dans la sphère publique à Saint-Pétersbourg témoigne de l’inquiétude grandissante de la population face à la transformation de son environnement. On s’inquiète de voir des lieux autrefois accessibles à tous les citoyens transformés en espaces privés à accès restreint. Si l’espace urbain soviétique était perçu par la population comme un espace ouvert à tous, l’espace urbain postsoviétique est vu de plus en plus comme un espace cloisonné, se reconfigurant au profit de la classe dirigeante et des nouveaux riches et au détriment de la majorité. Cette dynamique rejoint celle observée dans de nombreux contextes, en Occident et ailleurs : « When those in control are preoccupied with exchange value goals, the likelihood of success on other fronts is greatly diminished. [...] the growth agenda typically undermines local people’s standard of living » (Logan et Molotch 2007: xi).

Cette perception selon laquelle la destruction d'espaces verts résulte d'une indifférence quasi-totale de la classe dirigeante envers les besoins de la population moins nantie (i.e. l'ensemble de la population) est très répandue à Saint-Pétersbourg. Combien de fois ai-je entendu des gens me dire que les riches n'avaient que faire des espaces verts publics, puisque, de toute façon, ils ont les moyens d'aller finir leurs jours quelque part dans le sud de l'Europe, ce que l'écrasante majorité ne peut se permettre. « Les riches, me disait une informatrice, peuvent se payer un voyage à Sotchi (en Crimée) pour le week-end. Mais les pauvres, eux, ne peuvent pas aller à Sotchi alors, ils vont s'alléger l'âme et prendre l'air dans des parcs ». Les riches peuvent s'acheter de l'espace, tant intérieur qu'extérieur, alors pourquoi préserveraient-ils de petits espaces publics, dont ils n'ont pas besoin? Comme le faisait remarquer un critique pétersbourgeois : « Si les 'nouveaux Russes' essaient de faire en sorte que leurs appartements soient les plus spacieux possibles, ils tentent néanmoins de remplir à craquer l'espace extérieur avec des constructions, comme un appartement communautaire » (Zolotonosov 2006 : 21). Force est de constater que la situation qui prévaut à Saint-Pétersbourg depuis quelques années ne fait que confirmer cette affirmation.

LA DÉCOUVERTE DE *ZELENAJA VOLNA* : LE 28-32, AVENUE KAMENNOOSTROVSKIJ

Lorsque je suis arrivée à Saint-Pétersbourg en février 2006, pour mener mes recherches, j'avais en tête d'étudier les pratiques d'appropriation des espaces publics des habitants de Saint-Pétersbourg. Je parlais du principe, énoncé par Michel de Certeau (1994), selon lequel les individus, par leurs pratiques, ne sont pas des acteurs passifs de la scène urbaine : ils ont la possibilité de s'approprier l'espace en lui donnant un sens nouveau. Ce sont des agents actifs qui réécrivent des parcours à l'intérieur d'une structure donnée.

J'habitais le quartier de Petrograd (*Petrogradskaja storona*), un des quartiers centraux de Saint-Pétersbourg, reconnu, entre autres, pour son architecture de style *moderne* (le pendant russe de l'art nouveau). J'ai consacré mes premières semaines à

tenter de cerner un peu mieux cette ville, en observant la vie dans mon nouveau quartier. Je me tenais au courant de ce qui se passait en ville et dans le quartier de Petrograd en lisant les journaux de quartiers, somme toute assez nombreux. Le journal *Moj Rajon* (Mon Quartier), qui publiait dans tous les quartiers de la ville, offrait une information de qualité, orientée sur les préoccupations des citoyens, ce qui me permettait de me familiariser avec les enjeux de la vie à Saint-Pétersbourg et de mon quartier d'adoption. C'est dans une de ses éditions que j'ai appris qu'une petite place située tout près de chez moi était menacée de destruction, car un promoteur souhaitait y construire un centre d'affaires. *Bizness Centr*. Ce mot fait encore frémir bien des gens à Saint-Pétersbourg. Ces centres ont littéralement poussé comme des champignons dans la ville depuis quelques années et plusieurs d'entre eux sont perçus par les habitants comme des façades, des lieux servant à blanchir de l'argent, puisque leurs locaux demeurent trop souvent vacants. De plus, ces centres symbolisent la montée en force d'un capitalisme souvent aveugle aux besoins de la population et contribuent à renforcer la perception que le fossé entre les *nouveaux Russes* et l'ensemble de la population ne cesse de s'accroître.

Le square menacé était situé sur une des grandes avenues de Saint-Pétersbourg, l'avenue Kamennostrovsckij, entre deux prestigieux immeubles construits avant la révolution bolchevique. Une légende urbaine raconte que le square a été aménagé sur le terrain d'une maison bombardée pendant la Deuxième Guerre mondiale.⁴⁷ Sa situation en plein cœur d'un quartier central explique pourquoi ce terrain est devenu très prisé par les promoteurs immobiliers. De plus, au début de 2006, le square ne possédait toujours pas de nom officiel, témoignant ainsi de son statut indéterminé. Aucune plaque ou écriteau qui aurait permis de l'identifier. On le désignait généralement par son adresse : le 28-32. Mais quand les habitants du coin en parlaient, ils l'appelaient la « petite place » (*skverik*). Pour eux, c'était avant tout un terrain de jeu pour les enfants de la garderie d'en face, un petit espace vert au

⁴⁷ En réalité, aucun document ne confirme qu'il y ait déjà eu un bâtiment sur ce terrain. Les autorités ont peut-être consciemment conservé cet espace « libre » dans le but d'alléger l'espace urbain ?

milieu de tout ce béton.⁴⁸ Il figurait bien sur les cartes de la ville, mais il ne faisait pas encore partie des « espaces verts à usage commun » répertoriés dans le dernier plan général de la ville (document publié en 2006 qui établit le statut des espaces publics). C'était un de ces espaces sans statut, ces terrains vacants dont la ville pouvait disposer à sa guise.

En fouillant un peu, j'ai appris qu'il y avait toute une coalition pour la défense du square. En effet, un groupe de citoyens s'affairait depuis quelques années à promouvoir la sauvegarde de ce square. Ce groupe avait l'appui inconditionnel de l'organisation *Zelenaja Volna* (la « Vague verte »),⁴⁹ fondée par le chanteur du groupe rock *SPBabaj*, Mihail Novitskij. Comme moyen d'action, elle organise des événements au cours desquels des personnalités (du monde des arts principalement) sont invitées à venir planter des arbres dans des espaces menacés de destruction à cause d'un quelconque projet de construction lié à la densification urbaine. Dans une entrevue à la télévision locale, Novitskij a expliqué qu'il espérait que la présence de ces « monuments » (*pamjatniki*) retirerait tout appétit aux promoteurs de convoiter les espaces verts. Si un arbre est la propriété de quelqu'un, comme le chêne de Pierre le Grand, alors personne n'osera le couper.

En mai 2005, *Zelenaja Volna* a organisé un événement au 28-32 avenue Kamennostrovskij. L'objectif du groupe était d'attirer l'attention sur le sort de cette petite place. Plusieurs personnalités publiques ont participé à l'événement, dont le compositeur Andrej Petrov.⁵⁰ À l'occasion de cet événement, on avait entouré, comme ce groupe a coutume de le faire, chaque arbre planté d'une petite palissade

⁴⁸ En comparaison avec d'autres quartiers de la ville, le quartier de Petrograd contient peu d'espaces verts.

⁴⁹ On peut voir dans le nom du mouvement un jeu de mots avec le mot guerre : en russe, la prononciation du mot vague, *volna* ressemble beaucoup à celui du mot guerre, *vojna*. Dans un des documents du groupe, on peut d'ailleurs lire : « À Saint-Pétersbourg déferle la Vague verte (ou la Guerre verte, que préférez-vous?) ».

⁵⁰ Andrej Petrov est une figure célèbre de la scène musicale, non seulement à Pétersbourg, mais dans toute la Russie. Il a composé les musiques de classiques du cinéma soviétique.

ornée d'un écriteau identifiant le nom du planteur et le nom du groupe *Zelenaja Volna*, créant ainsi de nouveaux monuments dans le square.⁵¹

Par un vendredi après-midi de mai 2006, je passais devant le petit parc quand j'ai remarqué une voiture au centre du parc et des gens qui s'affairaient autour des arbres plantés l'année précédente. Curieuse, je me suis approchée et leur ai demandé s'ils faisaient partie de la Vague verte. C'était bien eux. Ils étaient venus préparer l'inauguration d'un monument au compositeur Andrej Petrov, décédé depuis peu. En hommage au compositeur, *Zelenaja Volna* avait commandé une plaque métallique et une grille en fer forgé, représentant une portée musicale, qu'ils allaient dresser autour de l'arbre planté par Petrov. Quelques personnes s'affairaient à couler le béton dans lequel le monument allait être érigé. L'inauguration officielle devait avoir lieu le lendemain. Les organisateurs avaient convié les médias et invité la population du quartier à assister à l'événement.

Le lendemain, je suis retournée sur les lieux pour assister à l'événement. Une cinquantaine de personnes s'était déplacées, des jeunes et moins jeunes. Plusieurs caméras de télévision et des journalistes couvraient l'événement. Certains étaient venus pour rendre hommage au compositeur, d'autres par curiosité. Lors de la cérémonie, trois autres arbres ont été plantés. Quelques personnes ont pris la parole, pour souligner l'importance de lutter pour la préservation des espaces verts de Saint-Petersbourg.

Si j'ai été frappée par la présence importante des médias, la participation des gens du quartier me semblait relativement faible. Selon un membre du groupe *SPBabaj*, le groupe avait invité les résidents du quartier à participer à la préparation de l'événement, mais peu avait accepté. Les personnes âgées ont peur, me dit-on, mais les jeunes sont plus enclins à apporter leur aide. Les résidents demeuraient peut-

⁵¹ Lorsque je me suis rendue sur les lieux en 2006, les arbres plantés posaient fièrement dans le parc. Mais le sort de ce dernier n'était pas scellé pour autant. La menace de construction d'un centre d'affaires pesait toujours.

être passifs, mais ceux à qui je me suis adressée voyaient d'un œil positif l'action de *Zelenaja Volna*. Selon certains, c'était grâce à *Zelenaja Volna* si le parc s'était embelli.

Le scepticisme caractérise bien souvent l'attitude des gens envers les initiatives citoyennes. J'ai eu l'occasion de le constater lors d'une autre plantation d'arbres, quelques jours plus tard, alors que des gens, âgés pour la plupart, me disaient ne pas croire que cette plantation d'arbres permettrait de sauver le square.⁵² Beaucoup de gens sont désillusionnés et ne croient pas au pouvoir citoyen. Ce qui n'est pas étonnant, si on prend en compte l'histoire de ce pays... À ce sujet, Julja Minutina, co-fondatrice du mouvement la Ville vivante, me disait qu'une des tâches les plus importantes à accomplir était précisément d'éduquer la population; d'inculquer aux gens qu'ils peuvent faire une différence, que tout n'est pas décidé en haut. La Ville vivante, tout comme la Vague verte, souhaite briser ce stéréotype, donner l'exemple, « car plus les gens voient que quelque chose dépend d'eux, plus ils peuvent faire quelque chose ».⁵³

En quittant le 28-32, je me suis demandé si l'érection d'un monument à la mémoire d'un artiste connu et respecté allait assurer la survie de ce square. Pour la première fois, le groupe *Zelenaja Volna* décidait non seulement d'utiliser des matières résistantes aux intempéries et au temps, mais perpétuait une pratique fort importante en Russie, tant à l'époque soviétique qu'aujourd'hui : l'érection de monuments. Les monuments sont généralement érigés par le pouvoir en place (qui plus est à l'époque soviétique), qui comprennent bien l'importance d'avoir une politique monumentale (Candau 2005). Les monuments servent, entre autres, à marquer l'espace, à laisser une trace et à construire une mémoire. Le geste de la Vague verte n'était pas anodin. La plantation d'arbres est certainement une forme de

⁵² L'activité avait lieu dans un square du quartier de Petrograd, à l'angle des rues Podrezova et Barmaleeva. Un promoteur souhaitait racheter une maison attenante au square pour la reconstruire et l'agrandir. Le projet prévoyait d'utiliser une bonne partie du square, en échange de quoi, le promoteur s'engageait à le rénover (voir Tihonova 2006). En 2008, le square était toujours intact.

⁵³ Propos recueillis lors d'un entretien avec Julja Minutina, le 17 juin 2008.

marquage de l'espace urbain dont l'objectif, dans le cas de la Vague verte, est la sauvegarde de l'espace. C'est un moyen utile et hautement symbolique de lutter contre la destruction des espaces verts, mais en optant pour un monument de fer et de béton, qui plus est à un artiste célèbre, *Zelenaja Volna* tentait d'imprimer une marque plus durable. Il ne fait pas de doute que la présence de ce nouveau monument allait servir d'argument supplémentaire pour stopper la destruction du square. Or, selon certains auteurs, le marquage est une condition essentielle de l'appropriation (Ripoll 2006, Veschambre 2004).

Quelques semaines plus tard, j'ai trouvé un article de journal où il était question de ce square (Tihonova, 2006). On y relatait qu'à la suite de l'inauguration du monument à Andrej Petrov, la Commission de toponymie de Saint-Pétersbourg avait pris la décision de nommer officiellement le square *Andrej Petrov*. Mais après avoir rempli et signé tous les documents requis pour officialiser leur choix, les spécialistes s'étaient aperçu que le square figurait, dans le cadastre de la ville, comme terrain vacant et non comme espace vert, et donc qu'il était disponible pour la construction. En conséquence, la commission de toponymie était dans l'impossibilité de procéder à l'officialisation du nom du lieu et se voyait dans l'obligation de remettre à l'automne suivant toute décision concernant le nom du square. L'article stipulait, en outre, que « détruire le square nommé en l'honneur du célèbre compositeur pour y construire un nouvel édifice n'était pas très éthique » (Tihonova, 2006). Jusqu'à nouvel ordre, le 28-32 avenue Kamennostrovskij allait donc demeurer sans nom en continuant d'afficher sa vulnérabilité... En 2007, on pouvait lire sur le site de *Zelenaja Volna* que le square avait officiellement reçu le nom de jardin Andrej Petrov scellant du même coup son sort : aucune construction n'y serait permise.

Lors de ma visite suivante à Saint-Pétersbourg, en juin 2008, je suis allée voir dans quel état se trouvait le jardin Andrej Petrov, deux ans après que son nom ait été officialisé. Non seulement existait-il toujours, mais des travaux de réfection étaient en cours. On rénouvait tout : nouvelles dalles, nouveaux bancs et on y installait même

deux fontaines et de nouvelles installations pour les enfants. De jolis motifs ornaient les nouveaux trottoirs. Bref, le square a non seulement échappé aux griffes des promoteurs, mais il est plus beau que jamais.⁵⁴ Les actions de *Zelenaja Volna* n'ont donc pas été vaines. En fait, cette victoire constitue une des plus éclatantes du groupe depuis sa création.



4. Autocollant de la Vague verte: « Il vous reste encore des squares?! Alors nous arrivons!!! Tous doivent savoir que : depuis quelques années 67 hectares de squares ont été éliminés à cause de la densification urbaine. Le commerce de la ville-musée se poursuit. » La Vague verte.

OBJECTIFS DE LA VAGUE VERTE

Lors de sa fondation en 2003, le mouvement *Zelenaja Volna* s'était donné cinq grands objectifs : 1) empêcher la destruction des squares, parcs et ruelles de Saint-Pétersbourg; 2) obtenir l'interdiction de la densification urbaine dans le centre historique de Saint-Pétersbourg; 3) organiser la création de nouveaux parcs et squares; 4) créer de nouveaux monuments vivants aux noms de personnalités

⁵⁴ Depuis, des sculptures sur le thème du violon ont fait leur apparition dans le jardin.

éminentes du monde des arts, des sciences et de citoyens de marque; 5) promouvoir la participation citoyenne dans les affaires touchant la qualité de vie en ville.⁵⁵

L'action principale de *Zelenaja Volna* consiste à planter des arbres dans des places publiques menacées de disparition. Si le mouvement *Zelenaja Volna* organise des événements principalement dans le centre historique, il est aussi présent dans d'autres quartiers et même à l'extérieur de Saint-Pétersbourg. La plupart du temps, ce sont les citoyens qui l'informent des espaces menacés par un projet de construction. Du moment de sa création en 2003 jusqu'en 2006, *Zelenaja Volna* a réussi à planter 185 arbres et arbustes dans différents squares.⁵⁶ Il s'attaque généralement à de petits espaces anonymes; aux modestes squares de quartier, à ces lieux qui sans faire la gloire de la ville, font le bonheur des résidents et des passants. Pour les fonctionnaires, leur disparition n'a rien de dramatique. Elle affecte en premier lieu les habitants des immeubles avoisinants et les résidents du quartier.

En s'adonnant à la plantation d'arbres, *Zelenaja Volna*, souhaite aussi donner l'exemple, démontrer aux citoyens qu'il est possible d'agir sur l'avenir de la ville, sans pour autant être victime de représailles. Un des objectifs du mouvement est d'inciter la population à prendre en mains la préservation de ses espaces verts en plantant elle-même des arbres.

« On est des jardiniers, ou quoi? demande Mihail Novitskij. Nous avons autre chose à faire que de sauver des squares. À l'aide de ces événements, nous voulions montrer aux gens qu'ils peuvent s'opposer à la construction. Rien n'empêche de planter soi-même un arbre et d'y accrocher un écriteau avec son propre nom »⁵⁷ (cité dans Tihonova 2006).

⁵⁵ Depuis quelques années, le mouvement a considérablement élargi le spectre de ses activités, organisant des événements dans les quartiers périphériques, de même qu'à l'extérieur de la ville, notamment dans la province de Carélie. Ses actions ont pour objectif d'attirer l'attention tant des médias que des décideurs sur les problèmes reliés à l'environnement (dépotoirs en milieu récréatifs, coupe illégale d'arbres, dégradation de l'état des espaces verts, construction illicite).

⁵⁶ Ce chiffre est passé à 350 en 2008.

⁵⁷ « Мы что, садоводы, что ли? – спрашивает Михаил Новицкий. – Мы не можем только и делать, что спасать чьи-то скверы. С помощью этих акций мы хотели показать людям, как они могут противостоять застройке. Ведь ничего не мешает посадить дерево самому. И закрепить к нему табличку с собственным именем.»

Mais tous n'ont pas l'audace de la Vague verte et il reste beaucoup de chemin à parcourir. « Les gens ont peur », m'ont dit des collaborateurs de *Zelenaja Volna*. Pourquoi? Leur demandai-je naïvement. « La population a peur, à cause de notre histoire (*u nas istorja takaja*). [...] En Russie, il y a ceux qui craignent et ceux qui ne craignent rien du tout », m'a-t-on dit. À les voir manier le pic et la pelle, nul besoin de se demander à quelle catégorie ils appartiennent.⁵⁸

Si *Zelenaja Volna* n'obtient aucune permission des autorités pour creuser des trous dans les parcs de la ville, ils reçoivent l'appui tacite du département d'horticulture de la ville. En 2006, aucun des arbres plantés par *Zelenaja Volna* n'avait été coupé. On rouspète certes, pour la forme peut-être, mais on respecte leur initiative. D'autant plus qu'ils bénéficient du soutien des médias et d'autres organisations citoyennes. Ils ont trouvé un nouvel allié avec l'arrivée du mouvement la Ville vivante, qui, depuis sa fondation en 2007, collabore régulièrement avec les membres de la Vague verte.

TENTATIVE D'APPROPRIATION?

En observant les collaborateurs de *Zelenaja Volna* prendre d'assaut des squares avec leurs pics et leurs pelles je me suis demandé si l'on pouvait voir en ces actions une forme d'appropriation de l'espace public.⁵⁹ L'appropriation de l'espace se définit par une volonté de faire sien un espace, en le personnalisant, par un ensemble de pratiques (Ripoll 2006, Veschambre 2004). Elle exprime un désir d'exercer un certain contrôle sur un espace en établissant un lien, entre un espace et soi (et/ou la collectivité) (Segaud 2009). L'usage de marques est une des caractéristiques de

⁵⁸ En juin 2008, à l'occasion du marathon télévisé sur le destin de Saint-Pétersbourg, Mihail Novitskij a invité tous les résidents de la ville à prendre part à la défense des squares et de leur ville. « Si vous plantez des arbres, si vous vous activez, si vous vous adressez aux instances administratives, vous arriverez à vos fins (*u vas vse polučitsja*). » Novitskij a lancé un appel à l'action, exhortant les gens à devenir des citoyens, pas seulement des citoyens. Son discours a été applaudi chaleureusement par l'auditoire.

⁵⁹ La notion d'appropriation est difficile à traduire en russe. Kalačeva (2007) emploie le terme *osvoenie*, mais son utilisation n'est pas très répandue.

l'appropriation. Le marquage consiste en la production de signes, d'ordre matériel ou idéal, visant à laisser une trace et à imprimer un sens à un espace (Veschambre 2004). Si le marquage matériel (clôtures, bornes, plaques, etc.) laisse une trace physique dans l'espace, le « marquage présence » (présence des corps lors de manifestations, rassemblements, etc.) « marque les esprits » (Veschambre 2004). En organisant des événements publics et fort médiatisés dans des espaces menacés, la Vague verte a recours à ces deux types de marquage, ce qui contribue à amplifier son impact.

Sans être nécessairement pensé comme pratique revendicatrice, le marquage permet de renforcer le lien entre le groupe qui s'y adonne et l'espace marqué. Les arbres plantés par la Vague verte, d'autant plus qu'ils sont signés, et le monument à Andrej Petrov, sont autant de marques laissées dans l'espace urbain par un groupe qui agit en son nom propre, mais aussi nom d'autres citoyens, puisque ce sont eux qui font appel à la Vague verte pour venir « sauver » leurs espaces. En érigeant des monuments (végétaux ou autres), la Vague verte affirme son désir et celui des citoyens de conserver ces espaces publics.

Un supporter de *Zelenaja Volna* me disait, au cours d'une des activités qu'il n'y avait pas lieu de parler d'appropriation de l'espace dans le cas de *Zelenaja Volna*, car leurs actions ne revêtent pas un caractère officiel : « Mais ça (ce qu'ils font), ce n'est pas de l'appropriation. Ce n'est pas officiel. C'est très compliqué d'officialiser ça. » Bien sûr, par ses activités, ce mouvement ne formule aucune revendication juridique sur ces espaces. Il n'est ni question de privatiser les espaces où ils plantent des arbres ou même de demander que leur statut légal soit modifié.⁶⁰ C'est sur le plan symbolique que se joue cette revendication.⁶¹ En agissant comme porte-parole des citoyens, *Zelenaja Volna* exprime la volonté d'un groupe de demeurer collectivement propriétaire de ses espaces verts. Le groupe se fait en quelque sorte le porte-parole de tous ces gens qui, en silence, déplorent la perte d'espaces verts causée par la

⁶⁰ Le champ juridique est pris en charge par d'autres organisations, comme par exemple EKOM, ou parfois par des groupes de citoyens.

⁶¹ Sur le concept d'appropriation symbolique, voir Ripoll (2006), Ripoll et Veschambre (2005) et Veschambre (2004).

densification urbaine à Saint-Pétersbourg. Si « toute stratégie d'appropriation de l'espace mobilise un marquage de l'espace visé » (Ripoll 2006 :27), alors il ne fait pas de doute que les actions de *Zelenaja Volna* s'inscrivent dans une certaine logique d'appropriation de l'espace.

COMMENT EXPLIQUER LE SUCCÈS DE CE MOUVEMENT?

Plusieurs éléments permettent d'expliquer la réussite relative du mouvement *Zelenaja Volna*. L'intuition, l'audace et le charisme de l'instigateur du mouvement Mihail Novitskij jouent certainement un rôle non négligeable. Le dynamisme de la petite équipe et ses connaissances en relations publiques lui ont permis de rallier à sa cause plusieurs personnalités du monde artistique et d'attirer ainsi l'attention des médias sur ses happenings. *Zelenaja Volna* est en quelque sorte une campagne de relations publiques, un moyen de prendre la parole, d'exprimer le mécontentement d'une partie de la population face à la prise de contrôle de lieux publics par des intérêts privés. L'originalité des méthodes utilisées par *Zelenaja Volna* et la participation de personnalités connues du public ont contribué à attiser la curiosité des médias. En ce sens, le mouvement se présente comme prenant des initiatives, comme un mouvement agissant concrètement (et publiquement) devant ce qu'il considère comme une atteinte injustifiée envers les droits des citoyens à un environnement sain. Il ne quémande rien aux médias, si ce n'est leur attention. En agissant en réponse à des demandes de citoyens, *Zelenaja Volna* agit clairement au nom de ceux qui s'opposent à la disparition des espaces verts à Saint-Pétersbourg. Il véhicule clairement qu'il agit dans l'intérêt de la collectivité et non dans son intérêt propre. Il se fait le défenseur du bien public et d'une vision de Saint-Pétersbourg axée sur la qualité de vie, le respect des citoyens et de l'environnement. Ce côté désintéressé est important et accroît du même coup sa crédibilité. À l'instar d'autres organisations, elle ne s'allie à aucun parti politique.⁶² Cette absence d'agenda

⁶² Un autre mouvement *Živoj Gorod* (la Ville vivante), né en novembre 2007 en réaction aux nombreuses démolitions d'immeubles historiques, a obtenu la faveur du public en partie grâce à l'aspect désintéressé de ses activités. Ce mouvement vise principalement la préservation du patrimoine

politique explique peut-être, en partie du moins, le fait que *Zelenaja Volna* n'ait pas, à ma connaissance, fait l'objet de surveillance policière particulière ou été victime de représailles de la part des autorités.

CONCLUSION

Le mouvement de protection des espaces verts à Saint-Petersbourg prend de multiples formes : des comités de résidents se battant pour préserver leur cour ou le parc local aux organisations travaillant pour faire adopter des lois pour protéger les espaces verts, en passant par des musiciens qui se transforment en jardiniers, les initiatives citoyennes sont nombreuses. J'ai choisi, ici, de concentrer mon attention sur les activités d'un des acteurs de ce mouvement : le groupe *Zelenaja Volna*. J'ai restreint mon étude à une des sphères d'activités du groupe – ses actions pour protéger des petits espaces verts situés en milieu urbain.

L'intérêt de ce groupe, par rapport à d'autres organisations, réside entre autres dans le type d'actions qu'il privilégie. En plantant des arbres, la Vague verte s'adonne à une activité accessible à l'ensemble de la population. Nul besoin de posséder des connaissances approfondies ou de savoir louvoyer dans les méandres de la bureaucratie postsoviétique pour imiter la Vague verte. Le geste de planter des arbres est un geste citoyen accessible. C'est en partie pour cette raison que j'ai choisi de présenter ce groupe, car il incarne l'initiative citoyenne et la capacité d'agir des individus et des groupes dans ce qu'elle a de plus accessible. C'est là, à mon sens, un des aspects les plus originaux et porteurs de ce groupe.

La Vague verte, à l'instar d'autres organismes citoyens comme EKOM et la Ville vivante, incarne la voix de nombreux résidents qui s'opposent à la densification urbaine. Ses plantations d'arbres constituent une forme de marquage et témoignent

architectural de Saint-Petersbourg, mais aussi de ses espaces verts. Il collabore étroitement avec la Vague verte.

d'une volonté de laisser une empreinte et d'exercer un certain contrôle de l'espace. Nous assistons à une tentative d'appropriation symbolique de l'espace urbain cautionnée, de surcroît, par une partie des résidents de Saint-Pétersbourg.

Les initiatives citoyennes qui ont vu le jour à Saint-Pétersbourg au cours des dernières années témoignent d'un désir de plusieurs Pétersbourgeois de se réapproprier la ville et de prendre part à la redéfinition de l'espace public. Elles démontrent l'attachement profond des résidents pour leur ville et pour ses espaces verts. L'attachement au lieu se manifeste bien souvent lorsque celui-ci est menacé. Cette prise de conscience de l'attachement à Saint-Pétersbourg, si elle n'est pas récente dans l'histoire de la ville – les révolutions, les guerres et le régime communiste l'avaient aussi révélée – est aujourd'hui ranimée par les transformations formidables que subit le paysage urbain. La sauvegarde des espaces verts est une cause certainement rassembleuse, même si, pour le moment, ce n'est qu'une minorité qui ose passer à l'action. Mais les répercussions des actions de la Vague verte, conjointement à celles d'autres organisations citoyennes, se font de plus en plus sentir. Reste à voir si ces initiatives sauront inspirer un plus grand nombre de citoyens à devenir citoyens, comme les exhortait Mihail Novitskij, en 2008, lors du marathon télévisé de la chaîne 100TV. Le futur de Saint-Pétersbourg dépend en partie de la multiplication de ce genre d'initiatives citoyennes.

**CHAPITRE 6 : LA MOBILISATION POUR LA DÉFENSE
DE SAINT-PÉTERSBOURG : UNE TENTATIVE DE
PRÉSERVATION D'UNE MÉMOIRE ET D'UNE
CULTURE PÉTERSBOURGEOISES?**

PRÉLUDE

Saint-Pétersbourg, juin 2008

Une phrase revient constamment dans les conversations et dans les médias : *Čto u nas proishodit v gorode* : « ce qui se passe chez nous, dans notre ville. » Combien de fois ai-je entendu ce petit bout de phrase, débutant de toutes sortes de manières : « je ne veux même pas en entendre parler; je suis outré; ou cela ne m'inquiète pas du tout ». Il se passe donc quelque chose à Saint-Pétersbourg, puisque tout le monde en parle et que dans les conversations courantes, on ne semble pas ressentir le besoin de nommer ce qui se passe, tellement c'est une évidence pour tous. « Partout à Saint-Pétersbourg il se passe quelque chose. Ici on démolit, là on déblaie, on remplit ce qui a été creusé plus tôt, on densifie l'espace 'indensifiable' par des constructions, érigeant du tape-à-l'œil qui n'est pas pétersbourgeois » (Nosov 2007:36).

INTRODUCTION

Depuis quelques années, une vague de protestation sans précédent secoue la ville de Saint-Pétersbourg. Elle a pour objectif principal de contrer la densification urbaine sur tout le territoire de la ville afin de sauvegarder l'intégrité architecturale du centre-ville. La densification urbaine touche de plein fouet le centre historique de la ville. De nombreuses places publiques se trouvent fréquemment sous la menace de promoteurs immobiliers et des maisons historiques sont démolies pour faire place à des immeubles commerciaux. Depuis le début des années 2000, plus de cent immeubles historiques du centre-ville ont été détruits ou se sont écroulés faute d'avoir été entretenus.¹ De nombreux projets de construction ont provoqué la grogne de la population, dont le plus important, bien qu'encore à l'étape de projet, est sans conteste celui du géant gazier Gazprom, qui souhaite ériger une tour de plus de 400

¹ Le groupe de défense de la ville *Živoj Gorod* (la Ville vivante) a entrepris de constituer une liste des immeubles qui ont disparu et disparaissent encore du paysage du centre-ville. Cette liste, publiée sur leur site internet (www.save-spb.ru), est mise à jour régulièrement.

mètres à proximité du centre-ville pour y loger son siège social.² Or, ce projet enfreint le règlement de la ville sur la hauteur des édifices, ruinant, selon les défenseurs de la ville, l'harmonie spatiale qui fait la célébrité de Saint-Pétersbourg.

La construction intense dont fait l'objet le centre-ville a donné lieu à une véritable campagne pour la défense de Saint-Pétersbourg. Depuis quelques années, de nombreux événements ont été organisés par divers groupes pour protester contre la destruction de biens patrimoniaux et surtout pour la défense du patrimoine architectural de la ville, considéré par l'UNESCO, comme joyau du patrimoine mondial. Mais comment expliquer que, depuis la chute du régime soviétique en 1991, l'on assiste à la première mobilisation de cette envergure à Saint-Pétersbourg? Même pendant les années 1990 qui ont été, pour une majorité de Russes, parmi les plus éprouvantes des dernières décennies, aucune cause n'a réussi à rallier un si grand nombre de gens. Aujourd'hui, c'est autour du destin de leur ville que les Pétersbourgeois se mobilisent.

Cet article a pour objectif premier de faire connaître cette mobilisation, qui a pris une telle ampleur ces dernières années qu'elle ne doit être passée sous silence. En second lieu, je souhaite démontrer que la mobilisation pour la sauvegarde de Saint-Pétersbourg vise aussi à préserver une mémoire et une certaine culture pétersbourgeoise. La mémoire joue un rôle de premier plan dans la transmission de la culture. Les lieux, quant à eux, contribuent à perpétuer la mémoire (Candau 2005, Casey 2004, Halbwachs 1997). Ainsi, quant un lieu disparaît, il emporte avec lui une partie de la mémoire d'une communauté. Je pose l'hypothèse que c'est ce raisonnement qui est à l'origine de la mobilisation pour la sauvegarde du centre historique de Saint-Pétersbourg. Au-delà d'un attachement au patrimoine architectural, cette mobilisation exprime l'urgence de préserver une culture et une mémoire distinctes.

² Voir, à ce sujet, l'article de Megan Dixon (2010).

J'aborderai d'abord quelques aspects théoriques nous permettant de mieux saisir le lien entre lieu et mémoire pour ensuite me tourner vers les éléments clés qui ont contribué à créer la spécificité de la culture pétersbourgeoise. Puis, je présenterai quelques événements qui ont marqué la mobilisation de la communauté au printemps 2008 et tenterai de démontrer en quoi ils constituent une tentative de réappropriation de la ville.

Les données qui ont servi à écrire cet article ont été recueillies principalement en juin 2008 au cours d'un terrain que j'ai effectué à Saint-Pétersbourg.³ Un premier terrain, effectué en 2006, m'avait amenée à prendre conscience de l'importance de la lutte de résidents des projets de construction qui menaçaient leur environnement immédiat.⁴ Si, en 2006, plusieurs citoyens exprimaient leur inquiétude de voir leur ville transformée par les projets de construction qui envahissaient la ville, en 2008, c'est de la disparition de Saint-Pétersbourg dont il était question.

LA MÉMOIRE ET LES LIEUX

*Quand un lieu disparaît, c'est
l'aura de la ville qui disparaît.*
Film *Crépuscule d'un nouveau siècle*
(Gračeva et Selihova 2006)

Une partie importante de la communauté de Saint-Pétersbourg s'indigne aujourd'hui devant les transformations que subit leur ville.⁵ Mais au-delà de la défense de l'intégrité d'un lieu, n'assiste-t-on pas à une tentative de sauvegarder la mémoire d'un certain Pétersbourg, celui des grands ensembles architecturaux, certes,

³ Les données ont été recueillies lors d'entrevues semi dirigées (enregistrées), d'entretiens informels, dans diverses sources écrites (journaux, internet). Des sources audio-visuelles ont aussi été utilisées. L'observation a fait partie intégrante du terrain.

⁴ Ce dont traite le chapitre quatre de la présente thèse.

⁵ Les « défenseurs » de Pétersbourg sont issus de toutes les couches de la société, bien que la communauté artistique et les intellectuels soient particulièrement impliqués. Les jeunes sont aussi bien représentés, notamment par le mouvement la Ville vivante (*Živoj Gorod*). J'hésiterais à qualifier ce mouvement d'élitiste, car il rejoint un grand nombre de gens. Mais il est vrai que c'est une certaine élite qui se mobilise. J'emploie, ici, le terme « communauté » au sens de collectivité, en étant consciente du danger que cela comporte. En 2008, et sûrement encore aujourd'hui, le sort de Pétersbourg était le principal sujet de débats dans la plupart des tribunes.

mais aussi celui qui a donné naissance à une culture unique et formidable? Comme si, en s'écroulant, les immeubles emportaient une parcelle de chacun des habitants de la ville et de sa culture.⁶ J'aborderai donc, ici, la relation entre la mémoire et le lieu (ou espace matériel). J'adopte comme prémisse que l'impulsion qui pousse des gens à agir pour « sauver » Saint-Pétersbourg provient de leur conviction que c'est en conservant son intégrité que ce lieu pourra continuer d'être le gardien d'une mémoire et d'une culture.

Entre les lieux et les individus se tissent des liens étroits. Tant à l'échelle individuelle que sociale, les lieux contribuent à garder vivante la mémoire (Halbwachs 1997, Casey 2004, Candau 2005). Le lieu est donc une composante essentielle du processus mnémonique. Joël Candau qualifie la mémoire de *topophile* :

« Elle s'ancre dans des territoires, des itinéraires, des espaces publics, autour de frontières, le lieu servant d'indice de rappel. [...] L'espace (et donc les lieux) semble bien être une composante essentielle de l'encodage des souvenirs qui constituent la mémoire épisodique » (2005:153).

À Saint-Pétersbourg, les lieux servant d'indices de rappel sont légion. Mais au-delà de l'attachement à des lieux précis, comme le jardin d'Été ou la place du Palais, nombreux sont ceux qui considèrent l'ensemble du centre historique comme un lieu de mémoire.⁷ Les immeubles, particulièrement ceux construits avant la Seconde Guerre Mondiale, sont perçus comme d'importants porteurs de mémoire. Ils sont devenus monuments; instruments de mémoire (Choay 2009). Peut-être est-ce à cause de leur architecture unique ou bien car ils sont porteurs d'une mémoire plus ancienne et plus fragile du fait de la disparition de leurs bâtisseurs et des générations qui les ont habités? Ces immeubles, parfois de facture modeste, rappellent néanmoins aux passants une époque, une manière de vivre et une culture révolues. Par leur simple présence, ils garantissent le lien entre le passé et le futur; ils incarnent ces

⁶ L'auteur moscovite Dmitrij Bykov écrivait en 2007 que ce n'est pas chez les habitants que se trouve l'esprit de la ville, mais bien dans ses édifices, ses rivières et ses avenues (2007: 39).

⁷ Selon le Grand Robert de la langue française : un lieu de mémoire est une « unité significative, d'ordre matériel ou idéal, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique d'une quelconque communauté » (cité dans Candau 2005:154).

événements et individus qui les ont édifiés, contribuant à préserver la mémoire de ces derniers pour les temps à venir (Casey 2004). Cet élément s'avère fondamental dans la lutte que mènent les artistes et intellectuels pétersbourgeois pour conserver leur ville telle qu'ils l'ont toujours connue.⁸

La relation qui unit l'espace à ses habitants, et ce, tant sur le plan individuel que collectif, est de nature fondamentale. Maurice Halbwachs (1997), un des pionniers des études sur la mémoire collective, a contribué à mieux saisir le lien entre la mémoire et l'espace. Pour Halbwachs, le rapport entre l'espace matériel⁹ et le groupe qui l'habite en est un de longue durée et n'a rien d'accidentel. Ce rapport s'établit au fil des ans, des siècles, et constitue le reflet de ce qu'un groupe possède de plus stable. Les générations antérieures ont investi un espace, transmettant ainsi un certain nombre de valeurs à travers les réalisations matérielles. Ainsi, la stabilité de l'environnement matériel revêt une importance fondamentale pour les sociétés : « Car le groupe lui-même ne dure et ne se souvient que dans la mesure où il s'appuie sur cette figure stable de l'espace et qu'il y a en quelque sorte attaché ses souvenirs » (1997:235). L'espace reflétant la stabilité d'une société, il n'est pas étonnant qu'il constitue un ancrage pour la mémoire, tant collective qu'individuelle :

« Ainsi, il n'est point de mémoire collective qui ne se déroule dans un cadre spatial. Or, l'espace est une réalité qui dure : nos impressions se chassent l'une l'autre, rien ne demeure dans notre esprit, et l'on ne comprendrait pas que nous puissions ressaisir le passé s'il ne se conservait pas en effet dans le milieu matériel qui nous entoure. C'est sur l'espace, sur notre espace, – celui que nous occupons, où nous repassons souvent, où nous avons toujours accès, et qu'en tout cas notre imagination ou notre pensée est à chaque moment capable de reconstruire – qu'il faut tourner notre attention : c'est là que notre pensée doit se fixer, pour que reparaisse telle ou telle catégorie de souvenirs » (1997:209).

⁸ La perception que Pétersbourg n'a pas changé au fil des années, et surtout au 20^e siècle, est bien ancrée dans les consciences. Il est vrai que, sous le régime soviétique, le centre-ville n'a pas subi de transformations majeures, contrairement à Moscou (Anan'ich et Kobak 2006). Depuis la chute du régime soviétique, de nombreuses vieilles villes russes ont vécu des transformations importantes, comme par exemple Moscou et Iaroslavl.

⁹ Halbwachs utilise les termes « lieu » et « espace » sans distinction majeure ou apparente. Ces deux concepts semblent donc, chez lui, interchangeables.

Par sa stabilité, le lieu rend possible la survie de la mémoire d'une société (Casey 2000) et donc de sa culture. L'immutabilité de l'espace matériel d'une ville est une donnée essentielle pour ses habitants, au point où une menace à l'intégrité de cet espace peut même provoquer une opposition plus grande de la part de la population que les changements politiques qui peuvent la secouer (Halbwachs 1997). Il n'est donc pas étonnant que la démolition du patrimoine urbain déclenche autant de passions à Saint-Pétersbourg, car la démolition participe d'une « logique d'effacement » de traces, qui peut aller jusqu'à la volonté d'effacer symboliquement des populations dans la mémoire urbaine; ainsi les démolitions peuvent être vécues comme une négation symbolique de l'autre (Veschambre 2004, 2005). En se mobilisant pour défendre sa ville, la communauté pétersbourgeoise tente de garder une prise sur le présent; d'affirmer son existence. Cette tentative de réappropriation de la ville par ses habitants est aussi un moyen d'assurer la transmission de cette culture pétersbourgeoise qui a fait la gloire et la fierté de la Russie.

SUR LA DÉMOLITION DES LIEUX

Toutes les sociétés se sont adonnées à la démolition, à un moment ou à un autre de leur histoire (Choay 2009, Veschambre 2005). Cette démolition s'est souvent opérée à la suite de conflits armés; comme un moyen pour le conquérant de faire table rase et d'affirmer son pouvoir.¹⁰ Mais d'autres raisons ont pu motiver, au fil des siècles, des sociétés à démolir leur patrimoine bâti. Ainsi, les mutations économiques et politiques ont souvent entraîné une redéfinition de l'espace matériel, entraînant parfois des conflits d'appropriation au sujet de certains espaces (Veschambre 2005).

L'historienne Françoise Choay (2009) s'est intéressée au couple démolition/conservation pour expliquer la tendance actuelle à ce qu'elle appelle la « conservation radicale » du patrimoine (conservation d'édifices dont la valeur est moindre). Elle explique cette tendance par la nécessité de « ressaisir une identité qui

¹⁰ La Révolution russe offre un exemple révélateur de ce type de démolition. Moscou, redevenue capitale du pays, a été le théâtre de démolitions systématiques, comme en témoignent la destruction du vieux quartier de l'Arbat et de nombreuses églises.

nous échappe » (2009 : 298) et parce que nous ne sommes plus en mesure de remplacer le patrimoine existant de manière *instituyente*, c'est-à-dire de manière à perpétuer, en innovant, ce qui constitue le fondement de nos sociétés. On rase un patrimoine sans proposer de vision de rechange qui soit porteuse de sens. Ainsi, pour Choay, la démolition, pour être légitime, doit comporter une part de positivité. Cette positivité s'exprime par un désir de prolonger l'œuvre des générations antérieures, sur le plan de son identité et de ses institutions. La démolition doit donc s'inscrire dans une volonté de « refondement » des sociétés humaines; de prolongement et non perte de savoir-faire et de négation du passé.

J'espère démontrer, dans les pages qui suivent, que si plusieurs Pétersbourgeois se raccrochent aujourd'hui si fort à leur patrimoine, c'est en grande partie car ils sentent que les reconstructions qui « défigurent » leur ville ne sont assorties d'aucune positivité, pour reprendre les termes de Françoise Choay et qu'elles ne sont pas porteuses de sens. Mais pour saisir ce « sens » auquel ils sont si attachés, il importe de faire un saut dans ce passé qui a vu s'édifier les fondements de la culture pétersbourgeoise.

L'ARCHITECTURE DE SAINT-PÉTERSBOURG: L'IDÉE URBANISTIQUE PÉTERSBOURGEOISE

Plusieurs facteurs ont contribué à créer la singularité de Saint-Pétersbourg. J'aborderai en premier lieu son architecture, reconnue dans le monde entier. Dès sa fondation par Pierre le Grand en 1703, Saint-Pétersbourg s'est distinguée par le fait qu'elle ait été entièrement planifiée. Autre fait nouveau en Russie, on a fait appel à des architectes européens, principalement français et italiens, pour élaborer les plans de la ville.¹¹ Si Pierre le Grand souhaitait édifier une ville à l'architecture inspirée des

¹¹ Les successeurs de Pierre le Grand allaient plus tard perpétuer cette tradition en offrant à de nombreux architectes et artisans étrangers la possibilité de faire valoir leur talent dans la nouvelle capitale. En fait, la présence accrue d'étrangers est une des principales caractéristiques de la fondation de Pétersbourg (Košeleva 2004: 19). C'est cette situation de mixité, unique pour la Russie de l'époque, qui a contribué à forger l'esprit ouvert et tolérant attribué traditionnellement à Saint-Pétersbourg (de Meaux 2003: 866).

villes d'Europe du Nord, il voulait surtout faire de Pétersbourg la capitale d'un empire où règnerait un ordre nouveau. Saint-Pétersbourg devait devenir le symbole d'une ère nouvelle en Russie : plus ouverte et résolument tournée vers l'Europe.¹² La construction d'une nouvelle ville devait aussi servir à implanter de profondes réformes qui allaient affecter tout l'empire et l'avenir de la Russie.

Sur le plan architectural, Pétersbourg se distingue par ses nombreux canaux et rivières et par une ligne d'horizon unique. Dmitrij Lihačev¹³ parle de l'idée urbanistique pétersbourgeoise comme du plus grand programme culturel qu'ait connu la Russie (1993:272). Essentiellement, cette idée repose sur la volonté de préserver l'harmonie entre le bâti et la géographie du territoire. La présence de canaux et rivières et l'absence d'aspérités auraient amené Pierre le Grand à privilégier les perspectives horizontales, ce qui explique que la ligne des toits soit généralement parallèle au sol et à l'eau (Lihačev et Smirnov 1993). Cette harmonie architecturale est incarnée par ce qu'il est convenu d'appeler le *principe d'horizontalité*, le pilier de la politique urbanistique de Pierre 1^{er} et le principe fondateur de Pétersbourg. Pour maintenir cette ligne d'horizon,¹⁴ Pierre le Grand a promulgué un décret sur la hauteur des édifices qui interdisait toute construction d'immeubles excédant la hauteur du palais d'Hiver.¹⁵

En 1990, la valeur exceptionnelle du patrimoine architectural de Saint-Pétersbourg a été reconnue par l'UNESCO. En ajoutant le centre historique de Saint-Pétersbourg à la liste du patrimoine Mondial, l'UNESCO a confirmé « l'idée

¹² D'où la célèbre expression selon laquelle Pierre 1^{er} aurait percé une fenêtre vers l'Europe, reprise par le poète Alexandre Pouchkine, dans le *Cavalier d'airain*. Cette expression appartient en fait à l'italien Francesco Algarotti qui a écrit, en 1739, dans ses *Lettres sur la Russie* que Saint-Pétersbourg est « une grande fenêtre par laquelle la Russie regarde vers l'Europe » (cité dans de Meaux 2003: 542).

¹³ Grand spécialiste de la littérature ancienne et défenseur du patrimoine culturel, Lihačev a beaucoup écrit sur la culture et l'architecture de Saint-Pétersbourg.

¹⁴ Quelques rares aiguilles viennent ponctuer cette ligne d'horizon, notamment celle de la forteresse Pierre-et-Paul et de l'édifice de l'Amirauté.

¹⁵ Un règlement sur la hauteur des édifices du centre historique a toujours existé à Saint-Pétersbourg. En 2008, le règlement municipal permettait une hauteur maximale de 48 mètres dans les zones centrales. Les violations au règlement ont toutefois été de plus en plus nombreuses depuis quelques années, ce qui a provoqué la colère d'une partie de la communauté.

urbanistique pétersbourgeoise ». ¹⁶ Toutefois, selon Alexandr Margolis (2005), co-président de la section pétersbourgeoise de la Société russe de conservation du patrimoine historique et culturel (VOOPIK), l'inclusion de Saint-Pétersbourg comprend un paradoxe non encore résolu puisque les limites du territoire visé n'ont pas été établies avec précision. De plus, en 2004, le Comité de sauvegarde du patrimoine de Saint-Pétersbourg (KGIOP) a proposé un plan stratégique de conservation du patrimoine qui prévoyait, entre autres, une réduction massive de la superficie protégée à l'intérieur du centre historique (de près de cinq fois moins que le projet présenté en 1989 à l'UNESCO). Les réactions des organismes de sauvegarde du patrimoine et de la communauté ont été vives. On craint que la ville soit donnée en pâture aux promoteurs. En attendant qu'une politique ferme soit mise en œuvre par les autorités, le flou qui entoure la définition des zones protégées continue de causer des dommages irréversibles au centre-ville. ¹⁷

PÉTERSBOURG : CAPITALE CULTURELLE

Au patrimoine architectural remarquable de Saint-Pétersbourg s'ajoute un héritage culturel d'une immense richesse, composé d'œuvres littéraires, musicales et artistiques. De cet amalgame est née la culture pétersbourgeoise, culture qui s'est transmise de génération en génération, ¹⁸ qui a survécu aux pires calamités et qu'une mythologie foisonnante a entretenue. Pour comprendre la lutte que mène actuellement une partie de la communauté de Pétersbourg, je me pencherai brièvement sur les principaux éléments qui ont contribué à créer la spécificité

¹⁶ Le texte de la justification № 540 du Conseil international des monuments et sites (ICOMOS) stipule que « Leningrad constitue l'exemple sans doute unique dans l'histoire de l'urbanisme, où un projet démesuré a gardé toute sa logique en dépit de la succession rapides des styles réputés inconciliables [...]. De la disparité des esthétiques, une impression de grandeur naît dans ce centre historique dilaté, où le gigantisme des monuments est à l'échelle d'un paysage libre de tout arrière plan, ouvert sur le large [...] » Consulté sur internet (http://whc.unesco.org/archive/advisory_body_evaluation/540.pdf), le 10 août 2009.

¹⁷ L'inquiétude perdure toujours. Le 21 mai 2010, le président russe Medvedev aurait approuvé une proposition de la ville de Saint-Pétersbourg visant à réduire considérablement la zone protégée. Cette même journée, le président s'est aussi prononcé en faveur des recommandations de l'UNESCO selon lesquelles le projet *Ohta Centr* de Gazprom devrait respecter le règlement sur la hauteur (Mukhin 2010).

¹⁸ Au fil des siècles, la population de Pétersbourg, victime des guerres, de révolution et des purges staliniennes, s'est renouvelée à plusieurs reprises (voir Bater 2006).

culturelle de Saint-Pétersbourg et qui nous éclairent sur l'attachement singulier que ses habitants éprouvent pour elle.¹⁹

La fondation de Saint-Pétersbourg a influencé considérablement le développement culturel de la Russie. S'inspirant des modèles européens, Pierre le Grand voulait doter sa nouvelle capitale d'institutions lui permettant d'atteindre (et même de surpasser) le niveau culturel de l'Europe. C'est ainsi qu'est apparu, en 1714, le premier musée de Saint-Pétersbourg, la *Kunstkamera*, et qu'a été créée, en 1718, l'Académie des sciences de Russie. C'est aussi à Pétersbourg qu'ont été ouverts la première bibliothèque publique, le premier théâtre du pays et la première école pour enfants non issus de la noblesse. Tous ces éléments ont non seulement contribué à créer un nouveau type de citoyens (Boym 2001), ils ont permis la création d'une forte tradition intellectuelle et culturelle. Pour Lihačev (2006), la particularité de Pétersbourg réside dans sa tradition académique et son professionnalisme; tradition qui se distingue par ses liens étroits entre la science et les arts. Si le pouvoir soviétique a nui considérablement au développement de ces deux aspects, ils n'en demeurent pas moins présents dans la mémoire collective, perpétuant l'image d'une ville à la population instruite et cultivée.

Dès le début du 19^e siècle, Pétersbourg est devenue la capitale littéraire de l'empire, titre qu'elle n'a jamais réellement perdu. Pour le poète Joseph Brodsky (1986), prix Nobel de littérature en 1987, la littérature russe est née avec la fondation de Pétersbourg. Alexandre Pouchkine, réputé être le fondateur du mythe de Saint-Pétersbourg, y a passé la majeure partie de sa vie. Gogol a aussi longuement séjourné dans la capitale, où il a publié ses célèbres récits sur Pétersbourg, dont *La Perspective Nevskij* et *Le Nez*. La première moitié du 19^e siècle est considérée comme « l'âge d'or » de la littérature russe. Dostoïevski est aussi né et a vécu à Saint-Pétersbourg –

¹⁹ Il existe une quantité inouïe d'ouvrages sur Saint-Pétersbourg, la majorité publiée en russe et en anglais. En français, voir les ouvrages sous la direction de L. de Meaux (2003) et E. Bérard (2000). Sur la période soviétique, voir Ruble (1990), sur la littérature sur Saint-Pétersbourg à l'époque impériale, voir Buckler (2005) et sur la période postsoviétique Boym (2001).

ville qui a non seulement servi de décors à son œuvre, mais qu'il a transformée en véritable personnage.

L'essor de la littérature a ouvert la voie à d'autres formes d'arts. Ainsi, la musique, la danse et le théâtre ne tardèrent pas à fleurir dans la Venise du Nord : faisant la gloire, non seulement de toute la Russie, mais de l'Europe.²⁰ En un quart de siècle, de la fin du 19^e siècle jusqu'à la révolution bolchevique, un flot d'énergie créatrice s'est emparé de Pétersbourg, donnant naissance à ce qu'il est convenu d'appeler le « siècle d'argent ». Ainsi sont apparues quelques légendes de la littérature comme Blok, Mandelstam, Biély et Akhmatova.

L'apport de Pétersbourg au patrimoine culturel russe est indéniable. De fait, la ville a longtemps été perçue comme le centre névralgique des arts et des sciences en Russie. Cette réputation s'est consolidée aux 19^e et au début du 20^e siècle, alors qu'elle abritait l'élite intellectuelle et artistique du pays et, dans une grande mesure, de l'Europe. Sous le régime soviétique, Leningrad (ainsi renommée en 1924) était le principal foyer de contre-culture du pays; un lieu où les intellectuels se rendaient à la première occasion pour se trouver à nouveau dans son passé pétersbourgeois (Lihačev et Smirnov 1993). Dans les années 1980, l'adoption de la glasnost et de la perestroïka par Gorbatchev a contribué à renforcer la spécificité de Saint-Pétersbourg. La vie culturelle à cette époque était intense et *l'underground* très actif. Pour Dmitrij Bykov, écrivain moscovite, Pétersbourg est devenu, dans les années 1920, une enclave, statut que le Blocus est ensuite venu confirmer. Depuis, la ville est demeurée « une bulle d'air dans un monolithe, un îlot d'honnêteté dans un océan de déshonneur, une ouverture vers une dimension alternative » (2007:39).²¹ C'est aussi cette image de Pétersbourg que l'on tente aujourd'hui de préserver. Pour de nombreux Pétersbourgeois, l'architecture constitue le pilier de cette culture unique.

²⁰ Tchaïkovski, Stravinsky, Chostakovitch, Diaghilev, Nijinski et Meyerhold ont tous fait carrière à Pétersbourg. L'histoire de la vie culturelle de Saint-Pétersbourg depuis Pierre 1^{er} est relatée dans l'ouvrage de Solomon Volkov (1995) *St.Petersburg. A Cultural History*.

²¹ «Пузырь воздуха в монолите, остров чести в океане бесчестия, дыра в альтернативное измерение.»

Aujourd'hui, les librairies regorgent de livres consacrés à la vie culturelle de la ville. Ainsi, il existe un Pétersbourg littéraire, au même titre qu'il existe un Pétersbourg impérial, un des façades et un autre des cours intérieures. La ville est truffée de références à des œuvres littéraires et à leurs héros : aux côtés des plaques signalant que tel auteur a vécu dans cet immeuble, on y trouve indiqués les lieux fréquentés par les personnages des œuvres littéraires. En un sens, les immeubles du vieux Pétersbourg constituent un hommage à tous ses auteurs et à leurs personnages. À Pétersbourg, on chérit l'histoire des quartiers, des rues et des maisons. Ainsi, quand un immeuble disparaît, il emporte avec lui un pan de l'histoire de la ville.

MÉMOIRES DU SIÈGE DE LENINGRAD

Le siège de Leningrad a profondément marqué la mémoire collective des Pétersbourgeois et influencé considérablement son destin, tant sur les plans urbanistique que culturel. Les Pétersbourgeois, jeunes et vieux, portent encore le souvenir de ce moment où ils ont sauvé leur ville. Cet épisode constitue un élément clé de la construction identitaire des Pétersbourgeois.

Dans les années qui suivirent la fin du siège, tous les habitants de la ville étaient mus par une volonté de redonner à leur ville sa beauté d'antan : « Nous avons défendu Leningrad – nous le rendrons meilleur et plus beau, – cet appel, tous les Léningradois le soutenaient » (Vakser 2005 : 71).²² En reconnaissance de l'effort extraordinaire fourni par ses habitants, les autorités soviétiques ont octroyé à Leningrad le titre de « ville-héros » (*gorod-geroj*). Ce titre lui a permis de conserver son centre historique et d'échapper au rouleau compresseur soviétique. Les plans de reconstruction d'après-guerre, accordaient la priorité à la préservation de ce qui a toujours fait la gloire de Pétersbourg – son caractère historique. Ainsi, on a procédé à la restauration des monuments historiques et renommé des rues dont les noms avaient

²² « "Мы Ленинград отстояли – сделаем его ещё лучше, ещё краше!" Этот призыв единодушно поддерживали все ленинградцы.»

été soviétisés après la Révolution. Si les quartiers périphériques de Saint-Pétersbourg portent la marque de l'architecture typiquement soviétique, le centre-ville, lui, a conservé son caractère d'antan.

PRIVATISATION ET DENSIFICATION URBAINE

La chute du régime communiste et l'adoption de l'économie de marché ont entraîné une crise profonde de l'urbanisme russe et une redéfinition de la notion de propriété (Golubchikov 2004). Le rétablissement de la propriété privée a eu pour effet d'ouvrir le marché de l'immobilier aux intérêts privés.²³ Depuis quelques années, le centre-ville de Saint-Pétersbourg est devenu l'objet de convoitise de compagnies privées, avides d'acquérir des espaces de prestige à faible coût et surtout de rentabiliser ces espaces. Comme le note Veschambre (2005), il est courant que des mutations économiques et politiques entraînent un changement d'usage qui crée des espaces vacants dans la ville. Ces espaces désaffectés peuvent alors être convoités par différents groupes, ce qui cause des conflits d'appropriation. Toutefois, la situation à Saint-Pétersbourg est particulière du fait que les promoteurs ne convoitent pas que des terrains vacants, mais très souvent des petites places publiques, des jardins ou mini parcs que les citoyens fréquentent depuis des années.²⁴ Jusqu'à récemment, ces espaces publics ne figuraient pas dans le cadastre de la ville et ne possédaient pas de statut légal, ce qui facilitait leur acquisition par des intérêts privés (Aleksandrova 2005).

À LA DÉFENSE DE PÉTERSBOURG : RÉACTIONS ET MOBILISATION

Depuis quelques années, la densification urbaine s'est intensifiée pour atteindre le centre-ville historique. De 2003 à 2008, plus d'une centaine d'immeubles historiques ont été démolis. En 2007 seulement, 44 immeubles historiques ont disparu du centre-ville. Et c'est sans compter que plus de 1300 monuments sont dans une

²³ Sur les conséquences du passage à l'économie de marché à Moscou et Saint-Pétersbourg, voir Bater (2002); sur la transformation des politiques d'urbanisme, voir Golubchikov (2004).

²⁴ Cette situation est peu courante dans les villes occidentales, mais a touché plusieurs villes russes, comme Moscou et Iaroslavl.

phase active de destruction (Margolis 2008). La multiplication des démolitions d'immeubles historiques et l'apparition d'édifices ne respectant pas l'architecture des quartiers historiques a alarmé la communauté pétersbourgeoise, qui a commencé à réunir ses efforts pour exprimer son inquiétude de voir Pétersbourg défigurée. Les actions pour la défense de la ville se sont multipliées : manifestations, piquets, marche pour la sauvegarde de la ville, apparitions dans les médias, lettres envoyées aux politiciens, expositions, marathon télévisé, etc.

Lors de mon premier terrain à Saint-Pétersbourg en 2006, la préservation du patrimoine, souci quasi permanent dans l'histoire de la ville, préoccupait certes un grand nombre de gens, mais elle se faisait assez discrète. La situation en 2008 était toute autre : la ville entière semblait vibrer à chaque fois qu'une vieille maison disparaissait. Constatant l'ampleur de la situation, la communauté s'est mobilisée.²⁵



5. Quartier de Petrograd. Vue après la démolition d'un immeuble.

²⁵ Il est à noter, cependant, que, dès 2006, plusieurs actions avaient été entreprises pour sauvegarder des lieux historiques menacés. Un des cas ayant attiré le plus d'attention est le sort du Jardin de Tauride, situé au centre-ville. En 2006, le bruit courait que des promoteurs avaient l'intention d'y bâtir des logements de luxe et un complexe commercial. Apprenant la nouvelle, des citoyens ont alerté les médias. Lors de ma visite du Jardin en 2008, j'ai pu constater que si aucune tour à logements n'avait vu le jour, un complexe récréatif à l'architecture plus que douteuse occupe dorénavant une partie du jardin.

UN PRINTEMPS DE SCANDALES

Le printemps 2008 a été d'une intensité rare dans la Venise du Nord. Les conflits entourant des cas de densification urbaine défrayaient quotidiennement la manchette des journaux et des bulletins télévisés. Pour donner au lecteur une idée de la situation, je me pencherai brièvement sur deux cas qui ont déclenché de fortes réactions au sein de la communauté : la construction d'un complexe comprenant la nouvelle Bourse de Saint-Pétersbourg et le projet du géant gazier Gazprom de construire une tour de près de 400 mètres à proximité du centre-ville.

Le scandale de la Bourse a débuté lorsqu'un journaliste a publié une photo d'une des vues les plus célèbres de Saint-Pétersbourg, la *Strelka*, située sur la pointe orientale de l'île Vassilevski.²⁶ La photo, prise d'un des ponts de la ville, montrait une vue défigurée par l'apparition en arrière plan de nouveaux édifices, de béton et de verre : la nouvelle Bourse de Saint-Pétersbourg et un complexe résidentiel de luxe. La colère des citoyens était d'autant plus grande que les édifices ont été érigés dans une zone théoriquement protégée par le règlement municipal sur la hauteur des édifices. Or, la nouvelle bourse fait plus de 62 mètres. Les autorités municipales ont vite réagi devant le tollé soulevé par la presse et le mécontentement de la population, déclarant qu'elles avaient commis une erreur en autorisant le projet. Pour réparer leur erreur, elles ont envisagé plusieurs scénarios, notamment celui de réduire le nombre d'étages de l'édifice. Si cette option semblait, à prime abord, farfelue ou irréaliste, puisque la construction était pratiquement achevée, c'est toutefois celle qui a été retenue. En 2009, devant les pressions de la communauté, le promoteur a été obligé de retrancher deux étages à l'édifice.²⁷

²⁶ L'ensemble architectural construit au début du 19^e siècle comprend l'édifice de la Bourse, deux majestueuses colonnes rostrales et une esplanade se jetant dans la Neva.

²⁷ Ce qui, aux dires de certains, a davantage calmé les esprits que rétabli le paysage (voir entre autres l'article du journal en ligne ZakS.ru du 9 octobre 2009 <http://www.zaks.ru/new/archive/view/61504>).

La grogne entourant le projet du géant Gazprom n'est pas nouvelle.²⁸ Dès son apparition, en 2006, le projet avait soulevé la controverse. Le projet adopté en 2007, à la suite de l'organisation d'un concours international, n'a fait qu'exacerber les passions. La hauteur de la tour dominante, plus de huit fois supérieure au règlement sur la hauteur des édifices (Dixon 2010), et son allure résolument moderne sont les deux pierres d'achoppement du projet, par ailleurs soutenu par la ville. La communauté a vite fait de réagir, en organisant des manifestations et en dénonçant sur toutes les tribunes le manque de transparence des autorités et leur volonté de défigurer la ville. Des groupes de citoyens se sont formés uniquement dans le but de contrer la réalisation de ce projet, alliant leurs efforts aux autres organisations²⁹ pour la sauvegarde de Pétersbourg.²⁹

Selon certains acteurs de la scène pétersbourgeoise, le projet de Gazprom a eu pour effet de transformer la traditionnelle lutte des classes en conflit autour de l'avenir urbanistique de la ville. Ainsi, la ville est dorénavant divisée en deux groupes : ceux qui sont pour le renouveau urbain et ceux qui sont en faveur de la préservation du patrimoine (Vorobyev et Campbell 2008). Pour Dixon (2010), le projet de Gazprom exige une redéfinition du contrat social entre les citoyens et l'État, puisqu'il implique que les lois soient modifiées pour les besoins de l'entreprise. On assiste donc à une rupture grandissante du lien entre les citoyens et les autorités.³⁰

Le cas de l'édifice de la Bourse et le projet *Ohta Centr* figurent parmi les nombreux cas qui ont récemment attisé le mécontentement de nombreux Pétersbourgeois. Ce mécontentement s'est traduit par des actions concrètes montrant la volonté de la communauté d'agir pour contrer la menace qui s'abat sur la ville.

²⁸ Le nom du projet, à l'origine Gazprom City, a été rebaptisé *Ohta Centr* (Centre Ohta) en 2007, à la suite d'une manifestation d'opposition qui a réuni plus de 5000 personnes (Dixon 2010).

²⁹ Les organisations *Bashne.net* (<http://bashne.net/>) et le regroupement *Ohtinskaja duga* se concentrent sur l'opposition au projet *Ohta Centr*.

³⁰ Tous les Pétersbourgeois ne sont pas contre le projet d'*Ohta Centr*, mais le fait qu'il soit prévu à proximité du centre-ville pose problème pour certains, puisque cela modifierait considérablement le paysage, la ligne d'horizon de la ville.

J'aborderai, dans les pages qui suivent, quelques-uns des aspects de cette mobilisation pour la sauvegarde de la ville.

LE MILIEU CULTUREL SE MOBILISE

La mobilisation du milieu culturel joue un rôle déterminant dans la lutte pour la sauvegarde de Pétersbourg. Qu'ils soient poètes, écrivains, peintres ou cinéastes, les artistes pétersbourgeois ne restent pas immobiles devant le sort que subit leur ville.³¹ Je m'attarderai ici brièvement sur deux événements publics, qui ont marqué, au printemps 2008, la lutte pour la préservation de Pétersbourg: le marathon télévisé *Saint-Pétersbourg – le 4^e centenaire*; et l'exposition de peintures et photos *Un Pétersbourg qui disparaît (Isčezajuščij Peterburg)*. Outre la cause qu'ils défendent, ces événements ont en commun qu'ils utilisent la culture comme moyen d'action. Ils nous révèlent comment la communauté artistique pétersbourgeoise exprime son inquiétude face aux transformations que subit la ville.

Le rôle des médias dans la lutte pour la sauvegarde de Pétersbourg est fondamental. En témoigne notamment l'engagement de la chaîne de télévision 100TV, qui a organisé un marathon télévisé de plus de six heures sur ses ondes, le 25 juin 2008. L'émission était précédée du documentaire *Crépuscule d'un nouveau siècle* de Natal'ja Gračeva et Tat'jana Selihova, réalisé en 2006, mais dont la diffusion n'avait pas encore été autorisée.³² Le documentaire raconte comment le Pétersbourg d'antan, « celui que les gens ont toujours connu », est en voie de disparaître. Il y est entre autres question de la démolition d'édifices historiques et de la « gentrification » du centre-ville. Les habitants interrogés dans le film parlent de ce

³¹ La participation des artistes aux débats sur le destin de la ville n'est pas nouvelle. Comme nous l'avons vu au chapitre deux, un mouvement pour la renaissance du vieux Pétersbourg a existé au début du 20^e siècle.

³² La diffusion avait été prévue puis annulée pour des raisons obscures. Lors du télémarathon, Selihova a affirmé qu'elles s'étaient dépêchées à faire le film, car elles avaient compris que ce qui s'était passé à Moscou (la reconstruction) pouvait se passer à Pétersbourg. Le film est aujourd'hui disponible sur internet, notamment sur le site de la Ville vivante : http://www.save-spb.ru/page/sitenews/sankt_peterburg_sumerki_novog.html.

qui se passe aujourd'hui comme une insulte à la génération qui a survécu au siège et défendu la ville. Non seulement cette ville ne leur ressemble plus, mais ils ne la sentent plus accessible. Le documentaire se termine sur les paroles d'un résident qui affirme que « les gens qui sont nés et vivent ici vont défendre leur ville bec et ongles », ce à quoi le narrateur répond « Dieu le veuille! ».

Le marathon télévisé qui a suivi ce prélude touchant, quoique tristounet représente un des moyens utilisés par la communauté pour se porter à la défense de sa ville. L'émission comprenait trois parties, comportant chacune deux panels d'invités : un formé de représentants de la transformation de Saint-Pétersbourg et l'autre de défenseurs du patrimoine historique de la ville. Des personnalités publiques formaient ces panels : artistes, politiciens, fonctionnaires, citoyens émérites. La crème du tout Pétersbourg était réunie pour discuter du sort de la ville. Des duplex étaient aussi organisés dans différents lieux extérieurs, où des journalistes étaient en compagnie de citoyens luttant pour sauvegarder leur ville. L'émission sollicitait aussi les téléspectateurs invités à répondre à trois questions sur le destin de la ville.³³ Une forte majorité des téléspectateurs s'est prononcée en faveur de la préservation du centre historique. L'événement a constitué un précédent dans l'histoire de la télévision russe de la dernière décennie : d'une part en raison de la participation record de l'opinion publique et d'autre part par la liberté d'expression dont jouissaient les participants (*Nevskoe Vremja* 27 juin 2008).

Dès les premières minutes de l'émission, l'écrivain Alexandr Granine a donné le ton en déclarant que la voix de la protestation devait se faire entendre davantage. Puis l'animateur a soulevé la question de la pertinence de tenir un tel événement.

³³ Le premier sondage était le suivant : « La disposition à l'égard du centre historique [devrait être] de : 1) restaurer et préserver; 2) détruire et construire du nouveau. 30 000 personnes ont choisi la première option, alors que seulement mille personnes ont opté pour la seconde. Deux autres sondages ont eu lieu durant l'émission, attirant pratiquement le même nombre d'appels. Le second posait la question suivante : « Les autorités de Saint-Pétersbourg informent-elles suffisamment la population sur les plans de transformation de la ville? » (réponses : Oui – 530 Non – 20 000). En dernier lieu, on a interrogé les téléspectateurs à savoir s'il était acceptable de modifier la silhouette architecturale historique de la ville dans le but de développer la ville? Plus de 25 000 personnes ont répondu non (contre 900 oui).

Selon lui, si la communauté s'est réunie ainsi, c'est justement pour être entendue et parce que la télévision est le meilleur moyen de faire entendre sa voix. Ainsi, constatant le fossé énorme qui les sépare des autorités, les citoyens n'avaient d'autre choix que de faire entendre leur voix : peut-être l'outil le plus puissant qu'ils possèdent.³⁴

Durant ce marathon, des spécialistes ont émis leurs opinions, des politiciens ont tenté de justifier des actes injustifiables, des citoyens ont crié leur indignation. Les débats ont été parfois houleux et sans complaisance. Le fossé entre les décideurs et la communauté est apparu au grand jour. Le pouvoir qui, à force de contrevenir aux lois en octroyant permis sur permis, est incarné aujourd'hui, aux yeux des Pétersbourgeois, par ces tristement célèbres clôtures bleues qui entourent les chantiers (Afanas'ev et Timčenko 2008). Au sein des défenseurs de la ville, régnait une sorte d'entente : tous ont mal pour leur ville. Les citoyens craignent de la voir défigurée par toutes ces nouvelles constructions et surtout de voir ces immeubles, qui sont les gardiens de la mémoire, disparaître en effaçant les traces du Pétersbourg qu'ils ont toujours connu. L'idée selon laquelle la ville fait aujourd'hui face au troisième épisode de destruction de son histoire, après le siège et le régime communiste, est d'ailleurs très présente dans les discours.

Un des moments forts de l'émission a été la présentation de la « liste de ce que nous avons perdu à jamais ». À la façon d'un générique, défilaient les adresses des maisons démolies dans les dernières années. Des dizaines et des dizaines d'adresses, avec la date de construction et la date de démolition. En arrière plan, les visages graves de l'assistance qui, en silence, regardaient défiler la liste.

La portée de cet exercice médiatique est certes difficile à évaluer. Pour certains, il constituait davantage une soupape qu'un moyen d'action réel. Pour

³⁴ Dans son analyse des mouvements sociaux urbains, Castells (1983) affirme que les mouvements sociaux urbains apparaissent en raison du fossé grandissant entre l'État et ses citoyens. Selon cet auteur, si les gens se mobilisent, c'est qu'ils n'ont pas d'autres choix.

d'autres, il aura permis une prise de conscience que l'insatisfaction des citoyens fait pratiquement l'unanimité. De fait, il a fait ressortir plusieurs éléments contenus dans cette lutte à finir qui oppose les autorités aux citoyens. Parmi ces éléments, il y a le sentiment que Pétersbourg va disparaître si rien n'est fait; le besoin de faire résonner encore plus fort la voix de la protestation et la dénonciation du non respect des lois en vigueur. L'avenir dira si ce cri d'alarme qu'a constitué ce marathon télévisé aura eu des répercussions réelles sur l'avenir de la ville. Mais à court terme, il aura permis à la communauté de prendre conscience qu'elle n'est pas indifférente au destin de sa ville.

PEINTRES ET PHOTOGRAPHES À LA DÉFENSE DE LEUR VILLE

En juin 2008 s'est tenue à Saint-Pétersbourg une exposition intitulée « Un Pétersbourg qui disparaît » (*Isčezajuščij Peterburg*). L'exposition, organisée par le Centre du livre et de l'art graphique de Saint-Pétersbourg, en collaboration avec le Mouvement la Ville vivante, rassemblait des dizaines d'œuvres de peintres et de photographes contemporains ayant pour sujet l'architecture de la ville. Le choix ne manquait pas, le vieux Pétersbourg inspirant depuis longtemps les artistes de la ville. L'exposition, concentrée dans deux salles, se voulait un hommage à la ville, certes, mais surtout une démonstration des pertes qu'elle a subies, sur le plan architectural, au cours des dernières années. L'objectif était donc d'attirer l'attention des visiteurs sur la transformation de certains panoramas pétersbourgeois et sur la disparition d'un certain Pétersbourg. À l'entrée de la salle, sur une table, les visiteurs étaient invités à laisser leurs commentaires dans un cahier. En trois semaines, ils ont rempli une vingtaine de pages, dans lesquelles ils ont exprimé leur amour pour leur ville, leur gratitude envers les organisateurs de l'exposition et leur indignation face à la situation dans laquelle se trouve la ville: « L'âme de tous les Pétersbourgeois souffre » ou encore: « Le pouvoir actuel, et puis nous aussi, nous passerons à l'histoire comme les destructeurs d'une ville remarquable, que nos ancêtres nous avaient léguée. Nous n'avons pas su en prendre soin ». Dans le catalogue de l'exposition, on pouvait lire que:

« [...] le nombre des pertes ne se compte plus en objets isolés du patrimoine, mais est passé dans la catégorie de l'innombrable. [...] Il suffit de dire que, sur la perspective Nevskij, même pendant la guerre, seuls deux édifices ont été victimes des bombes fascistes, alors que dans les trois dernières années cinq maisons y ont été démolies. Ce n'est pas uniquement en détruisant physiquement l'ancien que sont anéantis l'authentique et le vivant. Mais par l'affirmation d'une laideur agressive et sans âme écrasant tout ce qui l'entoure » (2008 : 5).³⁵

Les murs des deux salles de l'exposition étaient littéralement tapissés de toiles d'artistes locaux et de quelques photographies, célébrant la ville. Au bas des murs, étaient déposées des photos prises par le mouvement la Ville vivante, dont la mission principale est la sauvegarde de Pétersbourg. Ces photos présentaient les ravages causés par les démolitions de vieux édifices et leur remplacement par des nouvelles constructions. Certaines de ces photos étaient saisissantes, laissant le visiteur devant l'impression qu'il était devant une ville bombardée. La juxtaposition de l'ancien et du nouveau avait pour objectif d'interpeller le visiteur, de le faire prendre conscience du vide créé par la disparition de tous ces immeubles; vide symbolique que les nouvelles constructions n'arrivent pas à combler. Mais l'exposition avait aussi pour dessein le partage d'une passion pour la ville, comme en témoignent ces lignes écrites par les organisateurs :

« En observant les œuvres rassemblées pour l'exposition *Un Pétersbourg qui disparaît*, on remarque avec tristesse : voici que cette parcelle de l'authentique Pétersbourg n'est plus; et des nouvelles constructions monstrueuses ont 'tué' celle-là; et ce paysage de notre enfance qui survit uniquement sur la toile du peintre...

La galerie de photos montrant ce qui est venu remplacer l'ancien ressemble à l'approche d'un alignement d'horribles Frankenstein, où tout ce que l'on peut voir est une démonstration de force brute.

Qu'est-ce qui peut lui faire face? Seulement l'amour et la fidélité envers ce qui t'est cher, ce qui te permet de respirer. Et la force d'un talent

³⁵ « [...] счёт потерь ведется уже не на единицы отдельных объектов наследия, а переходит в категорию неисчислимого. [...] Достаточно сказать, что даже в годы войны на Невском проспекте лишь два дома пострадали от фашистских бомб, а за последние три года снесено пять. Подлинное и живое уничтожается не только физическим разрушением старого. Но и утверждением безобразного, бездушного и агрессивно подавляющего все вокруг нового.»

irremplaçable, capable de transmettre cet amour aux nouvelles générations. » (2008 : 5)³⁶

Un nouveau mouvement citoyen, la Ville vivante, s'est justement donné pour mission de transmettre cet amour aux nouvelles générations de même que le désir d'agir pour sauvegarder ce patrimoine inestimable.

UN NOUVEAU JOUEUR : LA VILLE VIVANTE

La Ville vivante (*Živoj Gorod*), « Mouvement pour la sauvegarde du patrimoine culturel de Saint-Pétersbourg », a vu le jour à l'automne 2007. L'arrivée sur la scène pétersbourgeoise de ce groupe a donné un souffle nouveau à la lutte pour la sauvegarde de la ville. Sur le site internet du groupe, on peut lire : « Le mouvement *Živoj Gorod* rassemble des gens qui aiment Saint-Pétersbourg et ne sont pas indifférents à son sort. L'objectif de notre mouvement est la sauvegarde du visage architectural unique de notre ville. » L'aventure de la Ville vivante a débuté un beau jour de novembre 2006, alors que Julja Minutina, co-fondatrice du mouvement, s'est retrouvée face au trou béant laissé par la démolition de quatre maisons sur la plus célèbre des avenues de la ville, la perspective Nevskij. En voyant ces amoncellements de briques, la jeune femme a senti qu'il lui était impossible de rester passive : il fallait faire quelque chose pour stopper toutes ces démolitions d'immeubles historiques.³⁷ D'autant plus que pour Julja, la ville constitue le point de départ de son monde : « Si la ville est détruite, c'est pratiquement mon monde qui s'écroulera. Pour moi, ce qui se passe en ville, cela se passe avec moi ».

³⁶ «Вглядываясь в работы, собранные для выставки "Исчезающий Петербург", с грустью отмечаешь: вот и этого кусочка подлинного Петербурга уже нет, а этот "убит" чудовищными новостройками, и вон тот знакомый с детства вид остался только на полотне художника. Фоторяд пришедшего на смену – как надвигающаяся шеренга ужасающих франкенштейнов, где нет ничего, кроме демонстрации тупой силы. Что может противостоять ей? Только любовь и верность тому, что тебе дорого, что еще дает возможность дышать. И сила не разменянного таланта, способного передать эту любовь новым поколениям.»

³⁷ Les propos cités ici sont tirés d'une entrevue que j'ai réalisée avec Julja Minutina à Saint-Pétersbourg, le 17 juin 2008.

L'objectif principal de la Ville vivante, selon Julja Minutina, est la sauvegarde de la ville telle qu'elle était au début du 20^e siècle : « son visage harmonieux, les coins que seuls connaissent les gens qui y vivent. Laisser la ville telle que les gens la connaissent et contrer ces nouvelles constructions qui n'ont souvent pas leur place et qui détruisent les traces ». Mais le mouvement travaille aussi à la construction de la société civile, car en éduquant les gens, ils viendront à comprendre que chaque individu a la possibilité de faire quelque chose : « Chaque citoyen est responsable de ce qui se passe dans sa ville. » Par ses actions, la Ville vivante souhaite briser l'idée préconçue qui veut qu'il est vain d'agir, puisque tout est décidé en haut lieu.

Le mouvement est composé en grande majorité de jeunes âgés entre 25 et 30 ans, ce qui amène plusieurs observateurs à le qualifier de « mouvement jeunesse ». Cet aspect joue un rôle important dans le succès de ce groupe. Ces jeunes professionnels, diplômés de l'université, sont généralement plus à l'aise que leurs aînés avec la technologie, les concepts de marketing et relations publiques, attributs de la société postsoviétique. Les actions entreprises et les événements organisés par la Ville vivante en témoignent : au-delà des traditionnelles manifestations et piquets, le groupe organise aussi des concerts, des expositions et travaille auprès des jeunes, notamment en mettant sur pied des concours de photos et des activités sur l'histoire de la ville. Mais la force d'action principale de la Ville vivante, ce sont les médias. Un des coups d'éclats du groupe a été de constituer, au printemps 2008, une liste des immeubles ayant disparu du paysage pétersbourgeois depuis 2003. Cette liste, envoyée à la gouverneure de la ville, a été diffusée dans les médias et fait désormais partie de l'espace médiatique pétersbourgeois.

Les actions du mouvement la Ville vivante s'inscrivent dans une tradition pétersbourgeoise : utiliser la culture pour attirer l'attention des médias et sensibiliser la population au sort de la ville. L'information est le principal cheval de bataille de la Ville vivante :

« Car quand quelque chose devient connu de tous, alors il est impossible de se taire. Et il faut réagir d'une quelconque façon. Le bruit autour d'une situation force à réagir – plus ça fait de bruit, plus il y a d'espoir

que quelque chose sera réglé. [...] Nous essayons de faire en sorte que les gens comprennent ce qui se passe en ville. » (Minutina 2008)

En un court laps de temps, la Ville vivante est devenue un joueur incontournable de la scène pétersbourgeoise. Le mouvement jouit d'une importante visibilité dans les médias qui, de plus en plus, font appel à son expertise. Selon une journaliste que j'ai rencontrée en 2008, le fait que des jeunes prennent aujourd'hui la relève de la sauvegarde de Saint-Pétersbourg est significatif et a potentiellement plus d'impact.³⁸ De plus, ils organisent des événements qui leur ressemblent, contemporains, modernes et qui attirent davantage les jeunes. Au soutien des médias s'ajoute celui d'une partie de la population qui fait confiance à ces jeunes qui n'œuvrent pas dans le but d'obtenir quelque avancement ou par intérêt, mais parce qu'ils sont soucieux de l'avenir de la ville.

« Si nous avons obtenu la confiance des gens, me disait Julja Minutina, je crois que c'est parce que nous leur avons parlé avec sincérité. Les gens, au début, ne comprenaient pas trop... Ces jeunes qui arrivent, qui sont prêts à les aider, qui s'inquiètent réellement de la maison dans laquelle ils ne vivent pas eux-mêmes, d'un square où ils viennent pour la première fois de leur vie. Et c'est ainsi que les gens nous font confiance. Tout le monde veut croire que des gens comme ça, ça existe. Qu'ils ne font pas ça pour de l'argent ou dans leur propre intérêt, mais précisément par conviction. Et il n'y a pas tant de gens comme ça qui sont prêts à faire ça. [...] En plus, nous, on est jeunes et ça attendrit les gens. [...] Donc, les gens s'attendrissent, font confiance et ensuite, ils commencent à te respecter, car ils s'aperçoivent que tu connais beaucoup de choses, que tu peux les conseiller. »

La Ville vivante a aussi su s'adjoindre la collaboration d'autres groupes luttant pour la sauvegarde de la ville dont la section russe de la Société russe de conservation du patrimoine historique et culturel (VOOPIK), le Mouvement d'initiatives civiques (DGI) et le groupe la Vague verte (*Zelenaja Volna*).

Le caractère apolitique de la Ville vivante contribue également au succès populaire du mouvement. Si quelques-uns de ses membres sont affiliés à des partis

³⁸ Jusqu'à la création de la Ville vivante, la sauvegarde de Saint-Pétersbourg était davantage le fait des générations plus vieilles, celles qui ont grandi sous l'ancien régime.

politiques, le mouvement se positionne résolument en dehors de la politique partisane. « Nous ne poursuivons aucun objectif politique », me disait Julja Minutina. La désillusion envers la politique est partagée par une majorité de Pétersbourgeois, qui saisit très bien le fossé entre les discours et les actions des politiciens. Conséquemment, bon nombre de citoyens évitent tout contact avec les politiciens et l'administration municipale, à l'exception, peut-être, de certains députés municipaux. Des organisations comme la Ville vivante jouent ainsi le rôle d'intermédiaires entre l'administration et les citoyens. « Nous sommes la personnification, pas tant de la contestation populaire, mais de la voix du peuple, [...] des intermédiaires entre les politiciens et les gens ordinaires » (Minutina 2008). Et c'est précisément en se tenant en dehors du champ politique que la Ville vivante peut compter sur la confiance de la population.

PRÉSERVER PÉTERSBOURG : LE DEVOIR DE MÉMOIRE

La mobilisation qui secoue Saint-Pétersbourg depuis quelques années a pour principal enjeu la sauvegarde de l'intégrité architecturale de la ville. On s'insurge en apprenant la démolition d'édifices historiques et l'érection d'immeubles modernes s'inscrivant souvent très mal dans le paysage architectural pétersbourgeois. On évoque la disparition de Pétersbourg : de l'ensemble architectural unique qu'il constitue. Mais au-delà de la disparition de bâtiments, la communauté s'inquiète de voir disparaître à jamais la mémoire et la culture qu'ils contiennent. C'est là l'enjeu fondamental de cette lutte.

Il est indéniable qu'à Saint-Pétersbourg, la pierre incarne la culture. Et c'est le contact avec ces pierres qui permet de s'imprégner de cette culture formidable. Ces pierres qui ont vu naître tous ces hommes et femmes admirables qui ont forgé la culture pétersbourgeoise : « Pétersbourg est un bouillon nourrissant qui donne naissance aux Pétersbourgeois, qui sont différents des Moscovites » pouvait-on entendre dans le marathon télévisé sur le destin de la ville. Pour les défenseurs de

Saint-Pétersbourg, la menace qui pèse sur le centre historique met en péril non seulement les monuments historiques, mais la survie d'une mémoire et d'une culture.

La mémoire joue donc un rôle fondamental dans la mobilisation pour la sauvegarde de Pétersbourg. La mémoire collective, selon Halbwachs, est étroitement liée à l'espace. Le groupe se souvient grâce à la stabilité de l'espace qui l'entoure. La sociologue Zannad Bouchrara renchérit en affirmant que « la destruction d'un lieu vise la mise à mort d'une mémoire » (1994 : 18). Les Pétersbourgeois, en regardant la machinerie détruite des dizaines d'immeubles historiques voient s'envoler une parcelle de leur passé et de leur identité. En luttant pour préserver leur ville, les Pétersbourgeois bataillent aussi pour préserver une image d'eux-mêmes, d'un passé qu'une certaine classe dirigeante tente de faire oublier.³⁹ Suivant cette logique, la stabilité matérielle est perçue comme garante d'une identité culturelle. Ainsi, le centre historique de Saint-Pétersbourg sert de point d'ancrage identitaire fort. La disparition ou la transformation radicale (le terme défiguration, *urodovanie*, revient constamment dans les discours) de ce point d'ancrage entraînera inévitablement, selon les défenseurs de Pétersbourg, l'effacement des traces : une certaine amnésie culturelle.

Le devoir de mémoire est une autre composante de la mobilisation. Il fait directement référence à l'effort déployé par la génération qui a résisté à l'invasion allemande lors du siège de Leningrad. Cette génération s'éteint peu à peu, mais les survivants démontrent un vif attachement pour leur ville. Leurs descendants ont repris le flambeau pour s'assurer que la ville que leurs aïeux ont défendue tienne toujours debout. « Quelle tristesse de prendre conscience que cette ville, dans laquelle tu as vécu tant d'années, qui a tenu bon et s'est préservée au fil de toutes ces années – après les révolutions et le blocus – disparaît rapidement », pouvait-on lire dans le livre de commentaires de l'exposition *Un Pétersbourg qui disparaît*. Cette conscience du sacrifice des générations antérieures et le sentiment de responsabilité envers les

³⁹ Il importe de souligner que la mobilisation actuelle, pour la sauvegarde du patrimoine surtout, touche les Pétersbourgeois sans égard particulier à leur appartenance sociale, économique ou à leur âge, comme en témoigne l'apparition du mouvement la Ville vivante.

ancêtres sont omniprésents dans les discours sur la sauvegarde de Saint-Pétersbourg.⁴⁰ Les références au siège de Leningrad sont nombreuses; on parle de la défense de la ville certes, mais on compare les pertes actuelles à celles subies durant cette période, la plus atroce de l'histoire de la ville. La comparaison avec la période soviétique et surtout avec le blocus impressionne, mais elle est surtout révélatrice de la douleur et de l'inquiétude des habitants de Pétersbourg devant la situation actuelle : « moins de maisons ont été détruites sur la perspective Nevskij pendant le blocus que dans les dernières années... ». Cette phrase revient constamment lorsqu'il est question de ce qui se passe aujourd'hui à Pétersbourg.

CONCLUSION

La mobilisation pour la sauvegarde de Saint-Pétersbourg permet de confirmer la thèse de Maurice Halbwachs selon laquelle les changements qui affectent l'environnement matériel peuvent avoir un effet plus fort sur une population que les bouleversements politiques. Prenant exemple sur Paris et Rome, Halbwachs affirme que la passivité des résidents se transforme en indignation et en action lorsque leur environnement est menacé. C'est précisément ce qui se passe à Saint-Pétersbourg depuis quelques années, alors que l'on assiste à la plus grande mobilisation citoyenne depuis la chute du régime soviétique. La communauté s'oppose à ce qui est perçu comme un projet de démolition du patrimoine tant architectural que culturel. Car on ne démolit pas pour mieux reconstruire (Choay 2009) et on reconstruit souvent pour afficher (affirmer) son pouvoir ou simplement accroître ses profits. La reconstruction actuelle n'est pas porteuse d'un projet identitaire – ou, s'il y a projet identitaire, il ne correspond pas à celui que souhaite une importante partie de la communauté.

La réaction des Pétersbourgeois est proportionnelle aux transformations que subit leur ville. Même les dirigeants soviétiques n'avaient pas osé la transformer, car

⁴⁰ Paul Ricoeur introduit le concept de dette et affirme que: « parmi ces autres envers qui nous sommes endettés, une priorité morale revient aux victimes » (2000 : 108). C'est ce sentiment de dette envers les victimes et les défenseurs du siège de Leningrad qui ressort de nombreux discours pour la sauvegarde de Pétersbourg.

ils étaient eux aussi tombés sous le charme de la ville (Brodsky 1986). Conséquemment, plusieurs générations de Pétersbourgeois ont grandi dans une ville quelque peu figée dans le temps – imperméable aux modes, intemporelle. Cette relative immobilisation dans le temps est unique, et rares sont les grandes villes européennes qui ont connu ce sort.⁴¹ Pour les habitants de Pétersbourg, elle fait partie de l'ordre des choses. « Tout ce que nous voulons, c'est que la ville, telle qu'on l'a toujours connue, demeure », me disait la co-fondatrice de la Ville vivante. Ce caractère intouchable fait dorénavant partie de la spécificité de la ville, de son identité. Et c'est en partie pourquoi on s'efforce tant de le préserver.

Cette mobilisation représente assurément une tentative de réappropriation de la ville par ses citoyens. Cette réappropriation s'opère à plusieurs niveaux : symbolique, matériel, culturel mais aussi démocratique. Le mouvement pour la préservation de Saint-Pétersbourg témoigne d'une volonté de s'approprier le discours sur l'avenir de la ville; sur le sens que l'on veut donner à la ville. Ce discours était, jusqu'à récemment, contrôlé par les pouvoirs locaux et l'administration. En sensibilisant l'opinion publique, les militants pour la sauvegarde de Pétersbourg souhaitent faire valoir que les citoyens peuvent et doivent agir sur la destinée de leur ville. D'une certaine façon, c'est un message d'espoir qu'ils tentent d'envoyer à tous ceux qui ont vu leurs rêves s'effriter à mesure que s'installait le capitalisme *à la russe*.

Au cours de sa courte histoire, Pétersbourg a été l'objet de nombreuses prophéties. Les malédictions proférées à l'endroit de cette ville ont contribué à lui forger une mythologie tragique. Si aucune d'entre elles ne s'est réalisée, elles ont néanmoins continué de hanter l'imaginaire tant des écrivains que des habitants. Mais Pétersbourg, comme en signe de défi, a toujours trouvé le moyen de renaître, même après avoir subi les pires épreuves : inondations, guerres et révolutions. Aujourd'hui, Pétersbourg l'insoumise n'a pas dit son dernier mot.

⁴¹ En référence à la conservation du patrimoine, les défenseurs de Pétersbourg citent souvent en exemple Venise et Florence.

CONCLUSION

EN GUISE DE CONCLUSION

L'espace matériel joue un rôle prépondérant dans la formation de l'identité. Par sa singularité, la ville de Saint-Pétersbourg offre un exemple particulièrement éloquent de la signification de cet espace pour les gens qui y vivent. Depuis quelques années, de nombreuses pratiques d'appropriation de l'espace urbain par les habitants ont fait leur apparition, comme l'installation de digicodes ou de clôtures pour délimiter les espaces « privés » des espaces publics. De plus en plus, les citoyens s'adonnent aussi à la plantation de fleurs autour de leur maison. Certains vont même jusqu'à procéder, à leurs frais, à la rénovation des aires communes de l'immeuble dans lequel ils vivent, même si, techniquement, la ville en est propriétaire. Mais la plus importante forme d'appropriation de l'espace urbain constitue sans doute les différentes mobilisations contre la densification urbaine. Ces mobilisations démontrent d'une part l'attachement de nombreux Pétersbourgeois pour leur ville, mais aussi leur volonté de prendre part à l'élaboration de la vision future de Saint-Pétersbourg. S'il n'y a pas lieu de parler de mouvement de masse, il n'en reste pas moins qu'il s'agit probablement de la plus importante mobilisation qu'a connue la ville depuis la chute du régime soviétique.

LA PRÉSERVATION DE SAINT-PÉTERSBOURG : UNE VALEUR PARTAGÉE

La préservation de Saint-Pétersbourg est une valeur en soi. De nombreux Pétersbourgeois associent leur propre vie au destin de leur ville : « Tout le monde qui m'entoure est construit autour de Pétersbourg. [...] Si la ville est détruite, c'est pratiquement mon monde qui s'écroulera », me confiait la jeune militante Julja Minutina. Ce sentiment n'est pas nouveau à Pétersbourg, comme ne l'est pas la sensation d'aliénation envers les changements qui, au fil des années ont affecté la ville. On pourrait, à prime abord, attribuer ce sentiment à une simple nostalgie pour un « passé radieux », imaginé par les habitants. Il n'est pas tant question ici d'un passé radieux caractérisé par la sociabilité, la solidarité et le partage (Paxson 2005), mais d'une époque où l'espace urbain était une donnée immuable, stable. Une telle

perception de l'espace peut paraître complètement « imaginée », puisque tout est sujet à changement. Mais il convient de rappeler que si les villes soviétiques, et en particulier Moscou, ont subi des transformations significatives sous le régime soviétique, le centre de Saint-Pétersbourg/Leningrad a, pour sa part, peu changé au cours du 20^e siècle. Pendant des décennies, la ville est restée un peu « figée » dans le temps. Cet arrêt est attribuable en partie, comme je l'ai exposé au chapitre six, au transfert de la capitale vers Moscou. Pour le poète Joseph Brodsky:

« As the country, with its capital returned to Moscow [...], Petersburg, having nowhere to withdraw to, came to a standstill – as though photographed in its nineteenth century posture. [...] Quiet, immobile, the city stood watching the passage of seasons » (1986: 88-89).

Si le régime soviétique n'a pas laissé trop de marques sur l'espace extérieur de Pétersbourg, il s'est toutefois appliqué à transformer les intérieurs, notamment par la création d'appartements communautaires. Leur apparition a entraîné un réaménagement complet des grands appartements du centre-ville, modifiant la composition sociale des logements et leur matérialité. De somptueux intérieurs ont été détruits au passage. Des rosaces et des appliques étaient scindées en deux par l'ajout d'un mur permettant de créer plus de pièces et donc d'entasser plus de locataires (Lelina 2007). L'espace matériel de Pétersbourg a donc changé au cours de la période soviétique, mais ces changements s'opéraient peut-être davantage à l'intérieur ; ils n'accrochaient pas tant l'œil du passant.

Les façades ont d'ailleurs toujours joué un rôle important à Pétersbourg. Des immeubles aux devantures admirables dissimulent souvent des enfilades de cours intérieures glauques. On peut habiter dans une des maisons les plus prestigieuses de la ville, mais vivre dans des conditions exécrables. Cela fait partie de l'identité de cette ville, de son charme même, diraient certains. Encore aujourd'hui, les autorités entretiennent cette image avec l'instauration du programme de restauration des façades. C'est bien de s'occuper du visage extérieur de la ville, mais qui s'occupera de toutes ces âmes qui respirent derrière ces belles façades ? De ces gens qui vivent

encore à quinze, vingt, dans des appartements communautaires et qui triment dur pour moins de trois-cents dollars par mois ?¹

Pour certains, les constructions qui ont envahi le paysage pétersbourgeois représentent ce désintérêt de la classe dirigeante envers ceux qui, à une autre époque, constituaient la classe moyenne. Leurs luttes contre des projets de constructions (comme la construction d'une tour à logements dans leur jardin ou d'une mansarde sur leur immeuble), témoignent du désir de plusieurs Pétersbourgeois de préserver le peu qui leur reste : un lieu qui leur procure une certaine qualité de vie. Pour un grand nombre de citoyens (et ce, pas seulement à Pétersbourg), le logement constitue le principal héritage que leur a légué l'Union Soviétique. Des millions de citoyens ont pu privatiser, à faible coût, le logement que leur avait octroyé l'État, souvent après de longues années passées sur des listes d'attente. Avec l'effondrement de la sécurité sociale, le logement devient un refuge, le seul capital qui pourra peut-être, en cas de nécessité, assurer une certaine sécurité. C'est aussi cette sécurité que la densification urbaine vient menacer.

J'ai choisi de présenter quelques cas représentant trois aspects distincts de la lutte contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg, auxquels j'ai dédié trois chapitres, sous forme d'articles. Le premier article (chapitre quatre) expose le combat de citoyens pour la sauvegarde de leur environnement immédiat; d'espaces situés à proximité de leur logement. Ces conflits entourant le sort d'espaces urbains démontrent que le lieu est avant tout une construction sociale; une arène où se jouent les conflits sociaux.

La question du logement (et des conditions de vie des citoyens) est fort probablement la principale préoccupation des Pétersbourgeois aujourd'hui, ce que

¹ Avec le retour de l'économie de marché, de grands appartements communautaires du centre-ville ont été rachetés, rénovés et convertis en logements de luxe. Toutefois, la demande pour ce type de logements est relativement limitée et les coûts rattachés à la rénovation et la relocalisation des locataires sont énormes. On estime qu'il sera pratiquement impossible de régler la question des appartements communautaires en se fiant uniquement sur les lois du marché.

plusieurs informateurs m'ont confirmé. De plus en plus de citoyens sont contraints de se transformer en militants pour préserver ces conditions de vie qu'ils ont mis souvent toute une vie à obtenir. Si la densification concerne toutes les couches de la société, les retraités sont peut-être plus touchés, ce qui pourrait s'expliquer par leur position plus vulnérable dans la société. Dans une lettre adressée à Dmitri Medvedev (qui occupait alors le poste de vice-président) des résidents écrivaient :

« La dernière chose qui reste aux personnes âgées, ce sont leurs appartements. On a l'impression que le gouvernement, pour lequel ils ont travaillé toute leur vie, a décidé de défigurer ce qui reste de leurs jours, en diminuant la qualité et la valeur de leur logement, ce qui équivaut à un vol approuvé par le gouvernement. On ne vole pas seulement l'argent qui s'est volatilisé; on vole la vie des gens, qui sont contraints de dépenser leurs forces, leur énergie et leur temps à se battre pour défendre leurs droits. »

Lorsque la densification urbaine a frappé Saint-Petersbourg, au début des années 2000, la communauté n'était pas prête à y faire face. Les ressources disponibles aux citoyens étaient fort limitées. Depuis, des organisations ont vu le jour et, surtout, se sont fait connaître des citoyens, augmentant du même coup la portée des actions des citoyens et le nombre de victoires contre les promoteurs. Les comités de citoyens, comme ceux dont il est question au chapitre quatre, se sont multipliés, ce qui a eu pour effet, dans certains cas, de briser l'isolement et l'anonymat caractéristiques des *mikrorajony*. En 2008, une résidente qui avait lutté pendant plusieurs années contre un projet de construction devant chez elle, me disait que dorénavant, beaucoup de résidents participaient à la défense de leurs terrains. Les représentants de chaque immeuble se réunissant pour organiser les actions à entreprendre. « C'est vraiment bien... me dit-elle, maintenant, on se connaît tous. »

En désespoir de cause, les résidents aux prises avec des projets de densification urbaine n'hésitent pas à écrire à l'administration locale pour dénoncer l'injustice dont ils sont victimes. La perte de confiance envers le pouvoir municipal, souvent tenu responsable de la situation, a amené de nombreux résidents à s'adresser

directement aux autorités fédérales à Moscou,² dans l'espoir d'être entendus, comme en témoigne cet extrait d'une lettre envoyée, en 2006, à Medvedev :

« S'il vous plaît, agissez sur l'atmosphère exécrationnelle qui règne à Saint-Petersbourg, où une densification urbaine médiocre a précipité des dizaines de milliers de familles dans le désespoir. Les habitants de la ville ne sont ni stupides, ni des moutons sans voix, dont on piétine les droits avec mépris sans volonté de tenir compte de leurs intérêts et de leurs besoins. »

Les cas exposés au chapitre quatre révèlent certains clivages qui existent au sein de la société russe postsoviétique. Le fossé entre les générations, mais surtout celui qui se creuse entre la haute administration et la population.³ Le fossé entre les riches et les pauvres s'agrandit sans cesse, ce qui augmente la frustration au sein de la population. Aux dires d'un des députés municipaux que j'ai rencontrés, cette grogne pourrait même mener à des révoltes. Le mécontentement envers le pouvoir municipal transparaît dans de nombreux commentaires, comme en témoignent ces mots d'un résident à propos de l'exposition *Un Pétersbourg qui disparaît* : « C'est un cri du cœur à propos de la démolition, de la destruction systématique de la ville, de son centre historique, qui périclète sous l'ignorance, le mauvais goût et le manque de culture du pouvoir municipal. »

L'absence de transparence de l'administration et des politiciens est souvent dénoncée. En 2006, une informatrice déplorait le fait que les gens n'étaient au courant de rien et que la transparence faisait vivement défaut. « La voix des citoyens n'est pas entendue, on ne la prend pas en compte, me dit-elle. Donc, les gens croient qu'ils n'ont pas de pouvoir. Ils pensent que peu importe ce qu'ils font, ça n'aidera pas ». Pourtant, malgré ce sentiment d'impuissance, j'ai pu constater, lors de mon

² Cette pratique était très fréquente à l'époque soviétique. Aujourd'hui, elle peut peut-être s'expliquer par le fait que le gouverneur de Saint-Petersbourg est nommé par Moscou et non élu par les habitants.

³ Le système politique municipal comporte plusieurs niveaux. La ville est divisée en dix-huit quartiers (*rajony*) qui sont à leur tour subdivisés en arrondissements (*okrugi*). Chaque arrondissement est représenté par un certain nombre de députés « municipaux ». Ces derniers travaillent donc localement et sont considérés comme étant les plus à l'écoute de la population. Très souvent, ils soutiennent les résidents dans leur combat contre des projets de construction. Mais étant « au bas de la pyramide », leur pouvoir est relativement limité.

premier terrain, que de plus en plus de gens avaient décidé d'agir. C'est à eux que j'ai voulu rendre hommage. En 2008, lorsque j'ai rencontré Julja Minutina, elle m'a fait part qu'une des principales tâches de la Ville vivante était justement de briser ce stéréotype, « car plus les gens voient que des choses dépendent d'eux, plus ils peuvent faire quelque chose. »

Le second article (chapitre cinq) se veut une vue en plongée de la lutte pour la protection des espaces verts. Je me penche sur un mouvement citoyen unique, la Vague verte (*Zelenaja Volna*), qui a pour objectif premier de « sauver » des espaces verts en y plantant des arbres qui deviennent à leur tour des monuments. J'argumente que la plantation d'arbres fait figure de marquage de l'espace et exprime ici une volonté d'appropriation symbolique de l'espace. Mais celui qui marque l'espace n'est pas toujours celui qui se l'approprie (Ripoll 2006 : 30). Ainsi, en érigeant des monuments végétaux, la Vague verte agit pour la collectivité et non dans le but de s'approprier des espaces publics dans son propre intérêt. Elle agit en accord avec les résidents, ce qui contribue certainement à expliquer sa popularité. A ce sujet, il importe de souligner que les organismes et initiatives dont il est question dans cette thèse reçoivent généralement l'aval des résidents. Au cours de mon terrain, je n'ai entendu que du bien d'organisations comme la Vague verte, EKOM, la DGI ou la Ville vivante. Mon échantillonnage ne me permet pas, bien entendu, d'affirmer qu'elles font l'unanimité. Mais mon expérience me suggère qu'ils obtiennent généralement l'appui des résidents qui s'opposent à la densification urbaine. Ce respect, ces organismes le doivent à leur dévouement et à leur désintérêt, notamment pour toute activité politique, ce que nous confirmait Julja Minutina, de la Ville vivante.⁴ Si nous commençons à faire de la politique, nous perdrons la confiance des gens et nous chérissons beaucoup cette confiance, me disait-elle.

⁴ À noter cependant qu'il arrive que certains partis politiques « récupèrent » les luttes citoyennes pour accroître leur visibilité. Parmi les événements auxquels j'ai assisté, j'ai constaté à deux reprises la présence ostentatoire d'un parti politique, le Parti National Bolchevique, interdit depuis quelques années.

L'existence d'un groupe comme la Vague verte vient, d'une certaine façon, confirmer l'importance des espaces verts pour de nombreux Pétersbourgeois. Ce souci de préserver les espaces verts urbains prend racine, entre autres, dans la conception soviétique de la ville. Le changement de fonction des espaces verts – de sociale à commerciale, trouble profondément de nombreux Pétersbourgeois. Mais la réaction des citoyens à cette érosion massive des espaces verts ne saurait, à mon sens, être qualifiée de nostalgie pour le passé soviétique. Les gens que j'ai rencontrés n'exprimaient pas de nostalgie particulière pour le régime soviétique, un système auquel ils ne souhaitaient pas revenir. C'est plutôt d'espoirs déçus dont il est question. « On était contents quand le régime est tombé », me dit le mari de Mlle Étincelle, qui a travaillé à la défense du siège de Leningrad, « mais on s'attendait à ce que quelque chose de mieux fasse son apparition. Il n'y a pas eu de socialisme chez nous et maintenant, il n'y a pas de communisme. Ce que nous avons, ce n'est pas clair (*u nas ne ponjatno čto*) ».

La menace qui pèse depuis quelques années sur les espaces verts de Saint-Pétersbourg n'a pas vraiment d'équivalent en Occident, où les espaces verts sont protégés par des lois qui sont respectées, ce qui n'est certainement pas toujours le cas en Russie. Ainsi, si les citoyens se mobilisent aujourd'hui, c'est pour préserver une certaine qualité de vie et assurer aux générations futures un milieu de vie digne pour toutes les couches de la société. « Les riches, me disait un député municipal de l'île Vassilevski, ont les moyens de s'acheter de grands appartements, et de l'eau pure, mais ils ne peuvent s'acheter de l'air. » Et la qualité de l'air au centre-ville est terrible, d'autant plus que le parc automobile ne cesse de croître. Dans ce contexte, la disparition des espaces verts a un impact direct sur la santé des résidents.

Le troisième article (chapitre six) examine le mouvement pour la sauvegarde du patrimoine historique notamment sous l'angle de la mémoire. Nombreux sont les chercheurs qui ont étudié le rapport entre les lieux et la mémoire (Candau 2005, Halbwachs 1997, Ricoeur 2000). Les lieux sont des encodeurs de souvenirs. Ils permettent la transmission de la mémoire. Mais quelle mémoire, peut-on se

demander ? La mémoire que tente de conserver aujourd'hui une partie de la communauté de Saint-Pétersbourg n'est pas uniquement celle des palais, de la grandeur associée à l'époque impériale. Julja Minutina affirmait qu'un des objectifs de la Ville vivante est de préserver des petits coins connus des seuls résidents – ces espaces de la majorité silencieuse qui promène son chien et sort jouer avec les enfants dans le mini parc du quartier.

Maurice Halbwachs a affirmé que la stabilité de l'espace matériel était une donnée fondamentale pour les sociétés. Ainsi, une menace à cette stabilité peut provoquer de fortes réactions de la part de la population. Dans ce sixième chapitre, j'ai voulu démontrer que le mouvement pour la préservation de Saint-Pétersbourg participait d'une entreprise de sauvegarde de la mémoire : architecturale (urbanistique), mais aussi culturelle. La démolition d'immeubles historiques est perçue comme une tentative d'effacement des traces d'un passé auquel de nombreux Pétersbourgeois sont très attachés. Ainsi, le mouvement pour la sauvegarde de Saint-Pétersbourg témoigne de la volonté d'une partie de la communauté de préserver une identité spécifique. On argue qu'il existe bel et bien une identité pétersbourgeoise et que celle-ci est indissociable des lieux qui constituent la ville. Et surtout, on condamne la vision à courte vue des dirigeants, qui non seulement ne prennent pas en compte les besoins de la population, mais ne proposent pas de vision rassembleuse, tant sur le plan social qu'urbanistique. La démolition, pour être légitime, doit comprendre une part de positivité. La reconstruction doit prendre en compte le passé, se fonder sur les institutions ancestrales pour les remanier, les améliorer (Choay 2006). Si les Pétersbourgeois se raccrochent si fort à leur patrimoine, c'est en grande partie parce qu'ils sentent que les démolitions qui « défigurent » leur ville ne font pas l'objet d'une reconstruction porteuse de sens.

« [Nos sociétés] n'ont pas compris que [...] si nous nous accrochons si fort à ce patrimoine dont une partie est condamnée par le temps, c'est que nous ne savons plus le remplacer, ni le continuer, en demeurant fidèles à notre vocation anthropologique, ni assumer la violence d'une démolition légitime. On ne peut détruire ou laisser tomber des fondations – institutionnelles ou matérielles – qu'à condition de savoir les refonder. » (Choay 2006 : 297)

Ces trois chapitres ethnographiques présentent trois aspects de la densification urbaine et forment, à mon sens, un tout. Les combats que mènent les Pétersbourgeois pour protéger leurs espaces publics, aussi différents soient-ils (sur le plan des motivations et des moyens d'action), possèdent néanmoins plusieurs points communs qui justifient, selon moi, leur incorporation dans un même ensemble. Au bout du compte, tous les citoyens qui ont décidé d'agir – incluant ceux qui ne sont pas impliqués dans un mouvement plus global de préservation du patrimoine historique – sont préoccupés par l'avenir de leur ville et celui des générations futures. La question de la transmission d'une culture, d'une mémoire et d'un amour pour la ville est au cœur de cette mobilisation : « On voudrait que nos petits-enfants et arrière-petits-enfants vivent ici et ne cessent d'aimer et d'être impressionnés par la splendeur de cette ville remarquable, qui porte le nom de (saint) Pierre. »⁵

QUELLE PLACE ET QUELLE VOIX POUR LES CITOYENS ?

En 2000, Martha Lampland se questionnait à savoir qui allait être entendu dans ces nouvelles communautés nées des suites de la chute des régimes socialistes. Plusieurs analystes occidentaux échouaient, selon elle, à analyser la participation des différents groupes sociaux à la construction de la société civile dans ce nouvel ordre mondial. « Why do scholars continue to write about the apathy of the masses without explaining the mechanisms that foster such disillusionment? » (2000 : 213). La volonté de questionner cette « apathie des masses » constitue un des éléments qui a motivé l'écriture de la présente thèse. J'avais envie de parler de ces gens qui travaillent au quotidien à changer les choses autour d'eux, qui tentent d'améliorer la société dans laquelle ils vivent.

La lutte contre la densification urbaine à Saint-Pétersbourg n'est pas spécifique à un groupe social ou à une génération. Elle est composée de multiples voix et témoigne justement du désir de plusieurs citoyens de participer à la

⁵ Tiré du livre de commentaires de l'exposition *Un Pétersbourg qui disparaît*.

construction de la société ; de faire en sorte que leurs voix soient entendues. La dimension symbolique est toujours présente dans la démolition (Veschambre 2005). Ainsi, la démolition d'immeubles historiques et la disparition d'espaces verts peuvent-elles être interprétées comme une volonté de la part de groupes dominants (sur les plans politique et économique) de faire table rase du passé et d'affirmer leur pouvoir sur la conduite des affaires de la ville, ce que combattent les opposants à la densification urbaine.

Le thème de société civile n'a été qu'effleuré dans la présente thèse. Plusieurs observateurs sont tentés de faire le lien entre les mobilisations et actuelles et l'apparition d'une société civile. La question reste ouverte. J'ai opté, pour ma part, pour une autre approche de la mobilisation, axée davantage sur la mémoire et le rapport aux lieux. Si l'aspect politique est bel et bien présent dans cette mobilisation, il n'en constitue, à mon sens, ni le cœur, ni l'enjeu principal. Plusieurs des personnes que j'ai rencontrées se sont exprimées sur la situation politique, au niveau local surtout, mais la plupart d'entre elles ont aussi affirmé leur désintérêt de la chose politique. Pour plusieurs, les principaux objectifs sont la préservation de l'environnement et de l'intégrité architecturale de la ville. Que la ville demeure telle qu'ils l'ont toujours connue. Ces objectifs expriment aussi une volonté d'assurer aux générations futures un environnement sain et de préserver la mémoire de ce qui a fait l'unicité de Pétersbourg : sa culture et son architecture.

L'appropriation de l'espace peut se manifester de diverses façons et ne comporte pas toujours une dimension politique. En faisant un usage particulier de l'espace, en subvertissant certaines règles établies par les urbanistes, les citoyens attribuent un nouveau sens à l'espace, ce qui constitue une forme d'appropriation. Les protestations contre la densification urbaine et les actions qu'elles ont engendrées témoignent d'une volonté de plusieurs Pétersbourgeois de se réapproprier leur ville et ce, à plusieurs niveaux. Sur le plan matériel, on souhaite acquérir plus de contrôle sur son environnement et sur le plan idéal, on souhaite participer à la définition de la ville de demain. À cet égard, cette thèse porte sur des histoires d'appropriation de l'espace

matériel, mais aussi de l'espace « imaginé ». On se bat pour qu'une vision « instituante », inclusive et démocratique voie le jour. Pour que triomphe un « savoir-habiter solidaire », pour reprendre les mots de Françoise Choay.

BIBLIOGRAPHIE

- Adams P. C., S. Hoelscher et K. Till (dir.) (2001) *Textures of Place: Exploring Humanist Geographies*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Afanas'ev, V. et I. Timčenko (27 juin 2008) « Eto nach s vami gorod! [C'est notre ville à nous!] ». *Nevskoe Vremja*, 115 (4147) : 8.
- Agier, M. (2008) « Quels temps aujourd'hui en ces lieux incertains? », *L'Homme*, 1-2(185-186) : 105-120.
- Aleksandrova, L. (8 juin 2005) « Juridičeskij pustyr' [Vide juridique] », *Sankt-Peterburgskie Vedomosti*.
- Anan'ich, B. et A. Kobak (2006) « St Petersburg and Green Space, 1850-2000: an Introduction »: 247-271. In Peter Clark (dir.), *The European City and Green Space: London, Stockholm, Helsinki and St Petersburg, 1850-2000*. Aldershot, Hants, England; Burlington, VT: Ashgate.
- Anciferov, N. (1978 [1922]) *Duša Peterburga* [L'âme de Pétersbourg]. Paris: YMCA-Press.
- Appadurai, A. (1988) « Introduction: Place and Voice in Anthropological Theory ». *Cultural Anthropology*, 3(1):16-20.
- Argenbright, R. (1999) « Remaking Moscow: New Places, New Selves ». *The Geographical Review*, 89(1):1-22
- . (2004) « Moscow's Relic Spaces. Where Development Bogs Down ». Consulté sur internet (www.units.muohio.edu/havighurstcenter/publications/documents/argenbright.pdf), le 27 juin 2010.
- Augé, M. (1992) *Non-lieux*. Paris : Seuil.
- . (1994) *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris: Aubier.
- Axenov, K., I. Brade et E. Bondarchuk (2006) *The Transformation of Urban Space in post-Soviet Russia*. New York: Routledge.
- Barsegian, I. (2000) « When Text Becomes Field. Fieldwork in "Transitional Societies" » : 119-129. In H. De Soto et N. Dudwick (dir.), *Fieldwork Dilemmas. Anthropologists in Postsocialist States*. Madison: Wisconsin University Press.

- Bater, J. H. (1980) *The Soviet City: Ideal and Reality*. London: Dirward Arnold.
- . (2002) « Market Reforms and the Central City: Moscow and St-Petersburg ». In H. van Dijk (dir.), *The European Metropolis 1920-2000. Proceedings of a Conference at the Centre of Comparative European History*, Berlin. Consulté sur internet: (<https://eepi.ubib.eur.nl/handle/1765/1025>), le 23 août 2009.
- . (2006) « Central St.Petersburg: Continuity and Change in Privilege and Place ». *Eurasian Geography and Economics*, 47(1): 4-27.
- Bérard, E. (1993) « Pourquoi les bolcheviks ont-ils quitté Petrograd ? », *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXXIV (4) :507-528.
- Berdahl, D. (1999) « (N)ostalgie for the Present : Memory, Longing, and East German Things ». *Ethnos*, 64(2) 192-211.
- . (2000) « Introduction »: 1-13. In D. Berdahl, M. Bunzl et M. Lampland (dir.), *Altering Sates: Ethnographies of Transition in Eastern Europe and the Former Soviet Union*. Ann Arbor: The University of Michigan Press.
- Bitov, A. (2005) *Dvorec bez carja* [Un palais sans tsar]. Saint-Pétersbourg: Čistyj list.
- Blanc, N. et C. Emelianoff (2007) « Réappropriation du sol et société civile dans deux villes de Russie ». *Environnement urbain/Urban Environment*, (1): 31-41.
- Bolotova, A. (2006) « Gosudarstvo, geologi i kolonizacija prirody v SSSR [Le gouvernement, les géologues et la colonisation de la nature en URSS]». *Neprikosnovennyj Zapas*, 2 (46). Consulté sur internet (<http://magazines.russ.ru/nz/2006/2/bo.html>), le 28 juillet 2009.
- Bonnel, V. E. (1991) « Voluntary Associations in Gorbachev's Reform Program »: 151-160. In G. Lapidus et A. Dallin (dir.), *The Soviet System in Crisis. A Reader of Western and Soviet Views*. Boulder: Westview Press.
- Bourdin, A., M.-P. Lefebvre et P. Melé (2006) *Les Règles du jeu urbain. Entre droit et confiance*. Paris: Descartes et Cie.
- Boym, S. (1994) *Common Places. Mythologies of Everyday Life in Russia*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- . (2001) *The Future of Nostalgia*. New York: Basic Books.
- Brodsky, J. (1986) *Less Than One. Selected Essays*. New York: Farrar Strauss Giroux.

- Brumfield, W.C. (1991) *The Origins of Modernism in Russian Architecture*. Berkeley: University of California Press.
- . (2000) « Le style moderne à Saint-Pétersbourg » : 103-118. In E. Bérard (dir.), *Saint-Pétersbourg : une fenêtre sur la Russie 1900-1935*. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Buckler, J. A. (2005) *Mapping St. Petersburg: Imperial Text and Cityshape*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- Burawoy, M. et K. Verdery (1999) « Introduction »:1-17. In M. Burawoy et K. Verdery (dir.), *Uncertain Transitions: Ethnographies of Change in the Postsocialist World*. M Lanham, MD: Rowman and Littlefield.
- Butler S. B., R. Nayar-Stone et S. O'Leary (1999) « The Law and Economics of Historical Preservation in St.Petersburg, Russia ». *Review of Urban and Regional Development Studies*, 11(1):24-44.
- Bykov, D. (octobre 2007) « PMJ, ili gorbatye atlanty. Zametki o literaturnom anklave. [PMJ, ou les atlantes bossus. Notes sur une enclave littéraire.] », *Russkaja žizn'*, 12:38-42.
- Caldwell, M. L. (2004) *Not by Bread Alone: Social Support in the New Russia*. Berkeley: University of California Press.
- Candau, J. (2005) *Anthropologie de la mémoire*. Paris: Armand Colin.
- Casey, E. (1996) « How to Get from Space to Place in a Fairly Short Stretch of Time: Phenomenological Prolegomena »: 13-52. In S. Feld et K. Basso (dir.), *Senses of Place*. Santa Fe: School of American Research Press.
- . (1997) *The Fate of Place: A Philosophical History*. Berkeley: University of California Press.
- . (2000) *Remembering. A Phenomenological Study*. Bloomington and Indiana: Indiana University Press.
- . (2004) « Public Memory in Place and Time »: 17-44. In K. R. Phillips (dir.), *Framing Public Memory*. Tuscaloosa: The University of Alabama Press.
- Castells, M. (1983) *The City and the Grassroots. A Cross-Cultural Theory of Urban Social Movements*. London: Dirward Arnold.
- Catalogue de l'exposition *Isčezajuščij Peterburg* [Un Pétersbourg qui disparaît]. Saint-Pétersbourg : Société russe de conservation du patrimoine historique et culturel (VOOPIK).

- Chadoin, O. (1994) *La ville des individus*. Paris: L'Harmattan
- Chernov, S. (21 mars 2008) « Two generations of activists unite in protest ». *St.Petersburg Times* 1358(22). Consulté sur internet (www.sptimes.ru/index.php?story_id=25398&action_id=2), le 1^{er} juillet 2010.
- Clark, K. (2000) « Pétersbourg et Moscou dans la Russie des années 1930 » : 71-85. In E. Bérard (dir.), *Saint-Pétersbourg : une fenêtre sur la Russie 1900-1935*. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Claval P. (2001) « Clithène, Habermas, Rawls et la privatisation de la ville » : 23-31. In C. Ghorra-Gobin (dir.), *Réinventer le sens de la ville. Les espaces publics à l'heure globale*. Paris: L'Harmattan.
- Choay, F. (2006) *Pour une anthropologie de l'espace*. Paris: Seuil.
- Climo, J. J. et M. G. Cattel (dir.) (2002) *Social Memory and History*. Walnut Creek: Atamira Press.
- Copans, J. (2005) *L'Enquête ethnologique de terrain*. Paris: Armand Colin.
- Creswell, T. (2004) *Place: a Short Introduction*. Oxford: Blackwell Publishing.
- Cromley D. et S.E. Reid (dir.) (2002) *Socialist Spaces. Sites of Everyday Life in the Eastern Bloc*. Oxford, New York: Berg.
- Crumley, C. (2002) « Exploring Venues of Social Memory »: 39-52. In J. J. Climo et M. G. Cattel (dir.), *Social Memory and History*. Walnut Creek: Atamira Press:
- de Certeau, M., L. Giard et P. Mayol (1994) *L'invention du quotidien, tome 2 : habiter, cuisiner*. Paris : Gallimard.
- de Meaux, L. (dir.) (2003) *Saint-Pétersbourg. Histoires, promenades, anthologie et dictionnaire*. Paris: Robert Laffont.
- De Soto, H. G. et N. Dudwick (2000) (dir.) *Fieldwork Dilemmas. Anthropologists in Postsocialist States*. Madison: Wisconsin University Press.
- De Soto, H. G. (2000) « Contested Landscapes: Reconstructing Environment and Memory in Postsocialist Saxony-Anhalt »: 96-113. In D. Berdahl, M. Bunzl et M. Lampland (dir.), *Altering Sates: Ethnographies of Transition in Eastern Europe and the Former Soviet Union*. Ann Arbor: University of Michigan Press.
- Dictionary of the Social Sciences* (2002) Craig Calhoun (dir.), Oxford University Press 2002. Oxford Reference Online. Oxford University Press. Consulté sur

internet (<http://www.oxfordreference.com/views/ENTRY.html?subview=Main&entry=t104.e35>), le 27 octobre 2006.

- DiMaio, A. J. Jr. (1974) *Soviet Urban Housing Problems and Policies*. New York: Praeger Publishers.
- Dixon, M. (2010) « Gazprom versus the Skyline: Spatial Displacement and Social Contention in St.Petersburg ». *International Journal of Urban and Regional Research*, 34 (1): 35-54.
- Dosse, F. (2007) « Entre histoire et mémoire », 33-59. In E.-M. Meunier et J. Y. Thériault (dir.), *Les impasses de la mémoire. Histoire, filiation, nation et religion*. Montréal: Fides.
- Feld, S. et K. Basso (dir.) (1996) *Senses of Place*. Santa Fe: School of American Research Press.
- Forest B. et J. Johnson (2002) « Unraveling the Threads of History: Soviet-Era Monuments and Post-Soviet National Identity in Moscow », *Annals of the Association of Geographers*, 92 (3): 524-547.
- . (2004) « Post-totalitarian National Identity: Public Memory in Germany and Russia ». *Social and Cultural Geography*, 5(3):357-380.
- Foster, G. M. et R. V. Kemper (2002) « Anthropological Fieldwork in Cities »: 131-145. In G. Gmelch et Walter P. Zen (dir.), *Urban Life. Readings in the Anthropology of the City*. Prospect Heights, Illinois: Waveland Press.
- French, R.A. (1995) *Plans, Pragmatism and People. The legacy of Soviet planning for today's cities*. London: UCL Press.
- French, R.A. et I. Hamilton (dir.) (1979) *The Socialist City. Spatial Structure and Urban Policy*. New York: John Wiley & Sons.
- Gaav, L. (2003) « Leningrad-Saint-Pétersbourg d'un anniversaire à l'autre »: 116-146. In L. de Meaux (dir.), *Saint-Pétersbourg: histoire, promenades, anthologie et dictionnaire*. Paris: Robert Laffont.
- Geertz, C. (1988) *Works and Lives. The Anthropologist as Author*. Stanford, CA: Stanford University Press.
- . (1996) « Afterword »: 259-262. In S. Feld et K. Basso (dir.), *Senses of Place*. Santa Fe: School of American Research Press.
- Gerasimova K. (2002) « Public Privacy in the Soviet Communal Apartment »: 207-230. In D. Cromley et S. E. Reid (dir.), *Socialist Spaces. Sites of Everyday Life in the Eastern Bloc*. Oxford, New York: Berg.

- Gerasimova, E. et S. Čujkina (2000a) « Simboličeskie granicy i “potreblenie” gorodskogo prostranstva (Leningrad, 1930-e gody) [Frontières symboliques et “utilisation” de l’espace urbain] »: 127-153. In V. Vagin (dir.), *Rossijskoe gorodskoe prostranstvo : popytka osmyslenija*. En ligne. Moscou: MONF. Consulté sur internet (www.cisr.ru/files/publ/Gerasimova/Gerasimova_Tchouik_Symvol_granizy.pdf), le 28 juillet 2010.
- . (2000b) « Ot kapitalističeskogo Peterburga k socialističeskomu Leningradu [Du Pétersbourg capitaliste au Leningrad socialiste] »: 27-74. In T. Vihaivainen (dir.), *Normy cennosti i perelom v sovetskom obščestve i kul’ture v 1920-1950-e gody. Stanovlenie socialističeskogo obraza žizni v Rossii 1920-30-e gody*. En ligne. Saint-Pétersbourg: Neva. Consulté sur internet (www.cisr.ru/files/publ/Gerasimova/Ger_Tchouik_CapitalSPb_SocialistLeningrad.pdf), le 28 juillet 2009.
- Gmelch, S. B. (2002) « An Urban Field Experience: Irish Travellers in Dublin »: 162-178. In G. Gmelch et W.P. Zenner (dir.), *Urban Life. Readings in the Anthropology of the City*. Prospect Heights, Illinois: Waveland Press.
- Golubchikov, O. (2004) « Urban planning in Russia: Towards the Market ». *European Planning Studies*, 12 (2): 229-247.
- Gračeva, N. et T. Selihova (2006) *Sumerki Novogo Veka* [Crépuscule d’un nouveau siècle]. Film en ligne. Consulté sur internet (http://www.save-spb.ru/page/sitenews/sankt_peterburg_sumerki_novog.html), le 28 juin 2009.
- Grant, B. (2001) « New Moscow Monuments, or, States of Innocence ». *American Ethnologist*, 28 (2): 332-362.
- Gupta, A. et J. Ferguson (1992) « Beyond "Culture" Space, Identity, and the Politics of Difference ». *Cultural Anthropology* 7(1) :6-23.
- Halbwachs, M. (1997[1950]) *La mémoire collective*. Paris: Albin Michel.
- Hann, C. (1994) « After Communism: Reflections on East European Anthropology and the ‘Transition’ ». *Social Anthropology*, 2(3):229-49.
- Hann, C., C. Humphrey et K. Verdery (1999) « Introduction: Postsocialism as a topic of Anthropological Investigation »: 1-28. In C. Hann (dir.), *Postsocialism: Ideals, Ideologies and Practices in Eurasia*, New York: Routledge.
- Harvey, D. (1996) *Justice, Nature & the Geography of Difference*. Cambridge, MA: Blackwell.
- Hement, J. (2007) *Empowering Women in Russia. Activism, Aid, and NGOs*. Bloomington: Indiana University Press.

- Holdsworth, J. (2004) « Change and Contesting Identities: the Creation and Negotiation of Landscape in Donetsk ». *Anthropology Matters Journal*, (6) 1: 1-9.
- Hromov, Y. (1972) « Organizacia ežednevnogo otdyha naselenija krupnyh gorodov [L'organisation des loisirs quotidiens de la population des grandes villes] ». *Arhitektura SSSR*, (6): 65-70.
- Humphrey, C. (2002) *The Unmaking of Soviet Life: Everyday Economies after Socialism*. Ithaca, N.Y.; London: Cornell University Press.
- . (2003) « Rethinking Infrastructure: Siberian Cities and the Great Freeze of January 2001 »: 91-107. In J. Schneider et I. Susser (dir.), *Wounded Cities*. Oxford; New York: Berg.
- Ippolitov, A. (2007) « Evropa na bullšit'e. Peterburgskie kartinki [Europe sur des conneries. Images pétersbourgeoises] ». *Russkaja žizn'*, 12 :30-31.
- Kabanova, O. (2007) « Rjadovoe žlobstvo. Problemy Peterburga glazami patriota Moskvy. [Grossière inculture. Les problèmes de Pétersbourg vus par une patriote de Moscou] ». *Russkaja žizn'*, 12 : 84-85.
- Kagarlitsky, B. (2004) *La Russie aujourd'hui*. Paris: Parangon.
- Kalačeva, O. (2007) « Obščie i obščestvennye vešči sovremennogo goroda [Choses communes et communautaires de la ville contemporaine] ». *Neprikosnovennyj Zapas*, 5 (55). Consulté sur internet (<http://magazines.russ.ru/nz/2007/55/ka19-pr.html>), le 22 septembre 2009.
- Kahn, M. (1996) « Your Place and Mine. Sharing Emotional Landscapes in Wamira. Papua New Guinea »: 167-196. In S. Feld et K. Basso (dir.), *Senses of Place*. Santa Fe: School of American Research Press.
- Kirikov, B. (2000) « Le néo-classicisme avant et après la Révolution. L'architecture de Saint-Pétersbourg/Leningrad »: 89-101. In E. Bérard (dir.), *Saint-Pétersbourg : une fenêtre sur la Russie 1900-1935*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Kitaev, A. (2006) « Red Parks: Green Space in Leningrad, 1917-1990 »: 289-305. In P. Clark (dir.), *The European City and Green Space*. Aldershot: Ashgate.
- Kopp, A. (1975) *Changer la vie, changer la ville. De la vie nouvelle aux problèmes urbains URSS 1917-1932*. Paris: Union Générale d'Éditions.

- Koržev M. et M. Prohorova (1940) *Arhitektura parkov v SSSR* [L'architecture des parcs en URSS]. Moscou : IAA. Consulté sur internet (<http://www.landscape-design.ru/articlex.php?c=USSR1940>), le 28 janvier 2008.
- Košeleva, O. (2004) *Ljudi Sankt-Peterburgskogo Ostrova Petrovskogo Vremeni* [Les gens de l'île de Saint-Pétersbourg au temps de Pierre le Grand]. Moscou : O.G.I.
- Kovalev, A. (mai-juin 1997) « Istinnaja istorija Gruppy Spasenie [La Vraie histoire du groupe Spasenie] ». *Pčela*, № 10. Consulté sur internet (www.pchela.ru/podshiv/10/salvation.html), le 11 juin 2009.
- Lampland, M. (2000) « Afterword » : 209-218. In D. Berdahl, M. Bunzl et M. Lampland (dir.), *Altering States: Ethnographies of Transition in Eastern Europe and the Former Soviet Union*. Ann Arbor: The University of Michigan Press.
- Lankauskas, G. (2006) « Souvenirs sensoriels du socialisme ». *Anthropologie et Sociétés*, 30 (3) : 45-69.
- Lanneau, G. (1986) « Identités régionales. Milieux urbains et ruraux. »: 189-192. In P. Tap (dir.), *Identités collectives et changements sociaux*. Toulouse: Éditions Privat.
- Laplantine, F. (1996) *La Description ethnographique*. Paris: Nathan.
- Lappo, G. et P. Polyan (1997) « Les villes fermées de la Russie ». *Naselenie y obščestvo* [Population et société] № 16. Consulté sur internet (<http://dmo.econ.msu.ru/demogrus/Biblio/PopsocR/popsoccont.htm>), le 22 février 2008.
- Lawrence-Zúñiga, D. et S. M. Low (dir.) (2003) *The Anthropology of Space and Place: Locating Culture*. Malden, MA: Blackwell Pub.
- Ledeneva, A. (1998) *Russia's Economy of Favours*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lelina, V. (2007) *Moj Peterburg* [Mon Pétersbourg]. Moscou; Saint-Pétersbourg: Centrpoligraf.
- Lemon, A. (2000) « Talking Transit and Spectating Transition: The Moscow Metro »: 14-39. In D. Berdahl, M. Bunzl et M. Lampland (dir.), *Altering States: Ethnographies of Transition in Eastern Europe and Former Soviet Union*. Ann Arbor: The University of Michigan Press.

Lettre au président du Conseil de la Fédération de l'Assemblée Fédérale de la Fédération de Russie. Consulté sur internet (www.regnum.ru/news/996946.html), le 28 avril 2009.

Lihačev, D. (1993) *Gradostroitel'nye zavety Petra Velikogo* [Les Testaments urbanistiques de Pierre le Grand] – conférence prononcée le 26 octobre 1993. Consulté sur internet (<http://likhachev.lfond.spb.ru/articl100/Russia/grad.pdf>), le 19 août 2009.

———. (2006 [1994]) « Peterburg v istorii russkoj kul'tury [Pétersbourg dans l'histoire de la culture russe] » : 207-217. In *Vospominanija* [Mémoires]. Tome 2. Saint-Pétersbourg : APC. Consulté sur internet (<http://likhachev.lfond.spb.ru/Articles/pet.htm>), le 19 août 2009.

Lihačev, D. et L. Smirnov (1993) *...Solnce my pohoronili v nem* [Nous y avons enterré le soleil]. Consulté sur internet (http://gup.ru/pic/site/files/fulltext/Sun_pohoron.pdf), le 24 février 2009.

Liste du Patrimoine mondial (17 octobre 1989) Conseil International des Monuments et Sites (ICOMOS). Consulté sur internet (<http://whc.unesco.org/fr/list/540/documents/>), le 8 juin 2009.

Logan, J. R. et H. L. Molotch (2007[1987]) *Urban Fortunes: the Political Economy of Place*. Berkeley: California University Press.

Loi sur la protection des espaces verts à Saint-Pétersbourg. Consulté sur internet (www.greenpeace.org/russia/ru/press/reports/2150520), le 7 septembre 2009.

Lotman, Y. M. (1990) « The Symbolism of St Petersburg »: 191-202. In *Universe of the Mind: a Semiotic Theory of Culture*. Bloomington: Indiana University Press.

———. (1994) *Besedy o Russkoj kul'ture* [Entretiens sur la culture russe]. Saint-Pétersbourg: Iskusstvo.

Low, S. M. (1996) « Spatializing Culture: the Social Production and Social Construction of Public Space in Costa Rica ». *American Ethnologist*, 23 (4): 861-879.

———. (2000) *On the Plaza: The Politics of Public Space and Culture*. Austin: University of Texas Press.

Low, S. et N. Smith (2006) « Introduction: The Imperative of Public Space »: 1-17. In S. Low et N. Smith (dir.), *The Politics of Public Space*. New York: Routledge.

- Margolis, A. (2005) « Nasledie i nasledniki [Héritage et héritiers] ». *Peterburg. Mesto i vremja*, 1 : 44-48.
- . (2008) « Nasledie v opasnosti [Héritage en danger] » : 11-12. In *Isčezajuščij Peterburg*. Saint-Pétersbourg : Société russe de conservation du patrimoine historique et culturel (VOOPIiK).
- Medvedeva A. (8 novembre 2007) « Mešaet strojka? Žalujtes' v ZakS! [La construction vous dérange? Plaignez-vous au ZakS!] ». Agence de presse Fontanka.ru. Consulté sur internet (www.fontanka.ru/2007/11/08/103/), le 8 juillet 2010.
- Mellor, R. (1999) « Changing Cities in Post-Soviet Russia ». *New Left Review*, p.53-76.
- Meunier E.-M. et J. Y. Thériault (dir.) (2007) *Les impasses de la mémoire. Histoire, filiation, nation et religion*. Montréal: Fides.
- Mikhalkov-Konchalovski, A. (1979) *Sibériade*. Mosfilm. (DVD)
- Mitchell, D. (1995) « The End of Public Space? People's Park, Definitions of the Public, and Democracy ». *Annals of the Association of Geographers*, 85:108-133.
- Muhin, A. (24 mai 2010) « Prezident Medvedev prislušalsja IUNESKO. K čemy èto privedet? [Le président Medvedev a écouté l'UNESCO. Où cela nous conduira-t-il?] » *Gorod812* (en ligne). Consulté sur internet (<http://www.online812.ru/2010/05/24/008/>), le 27 mai 2010.
- Nebolsin, A. (2008) « Gorod pokidaet nas [La ville nous quitte] ». In *Isčezajuščij Peterburg*. Saint-Pétersbourg: Société russe de conservation du patrimoine historique et culturel (VOOPIiK). p.15.
- Nosov, S. (octobre 2007) « SPb-Bis. Istorija v odnom gorode. [SPb-Bis. L'histoire dans une ville] ». *Russkaja žizn'*, 12 :36-37.
- Novitskij, M. (2008) Entrevue télévisée. Canal 5. Consulté sur Youtube (<http://www.youtube.com/watch?v=i2uh02PmRBU&feature=related>), le 28 juillet 2010.
- Olick, J. K. et J. Robbins (1998) « Social Memory Studies: From 'Collective Memory' to the Historical Sociology of Mnemonic Practices ». *Annual Review of Sociology*, (24): 105-140.
- Paperny, V. (1993) « Men, Women, and the Living Space »: 149-170. In W. C. Brumfield et B. A. Ruble (dir.), *Russian Housing in the Modern Age. Design*

and Social History. Washington, D.C.: Woodrow Wilson Center Press; Cambridge; New York: Cambridge University Press.

Parthé, K. F. (1992) *Russian Village Prose. The Radiant Past*. Princeton: Princeton University Press.

Paxson, M. (2005) *Solovyovo. The Story of Memory in a Russian Village*. Bloomington; Indianapolis: Indiana University Press.

Poljanskij, A. (1972) « Arhitektura i otdyh [L'architecture et le loisir] », *Arhitektura SSSR*, 6: 2-32.

Prohvatilova, S. (dir.) (1991) *Peterburgskij miraž* [Le Mirage pétersbourgeois]. Saint-Pétersbourg: Čas Pik.

Relph, Edward (1976) *Place and Placelessness*. London: Pion.

Rethmann, P., 2008, « Nostalgie à Moscou », *Anthropologie et Sociétés*, 32 (1-2) : 85-102. Consulté sur internet (<http://id.erudit.org/iderudit/018884ar>), le 18 décembre 2009.

Richardson, M. (1982) « Being-in-the-Market versus Being-in-the-Plaza: Material Culture and the construction of Social Reality in Spanish America ». *American Ethnologist*, 9(2):421-436.

———. (dir.) (1984) *Place: Experience and Symbol. Geoscience and Man*, vol.24. Baton Rouge: Department of Geography and Anthropology, Louisiana State University.

Ricoeur, P. (2000) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris: Seuil.

Ries, N. (1997) *Russian Talk. Culture and Conversation during Perestroika*. Ithaca; N.Y.: Cornell University Press.

Ripoll, F. et V. Veschambre (2005) « Introduction : l'appropriation de l'espace comme problématique. ». In *L'appropriation de l'espace. Sur la dimension spatiale des inégalités sociales et des rapports de pouvoir. Norois*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.195 (2): 7-15.

Ripoll, F. (2006) « Réflexions sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace. »: 16-36. In T. Bulot. et V. Veschambre (dir.), *Mots, traces et marques. Dimensions spatiales et linguistiques de la mémoire urbaine*. Paris: L'Harmattan.

Rodman, M. C. (1992) « Empowering Place: Multilocality and Multivocality ». *American Anthropologist*, (94): 640-656.

- Rosbalt (6 juillet 2006) « Každyj polgoda Peterburg terjaet 20 skverov [Chaque six mois Pétersbourg perd 20 squares] ». Consulté sur internet (<http://www.rosbalt.ru/2006/07/06/259304.html>), le 28 avril 2008.
- Rotenberg, R. (1993) « Introduction »: xi-xix. In R. Rotenberg et G. McDonogh (dir.), *The Cultural Meaning of Urban Space*. Westport, Conn.: Bergin & Garvey.
- Ruble, B. A. (1990) *Leningrad: Shaping a Soviet City*. Berkeley: University of California Press.
- . (1995) *Money Sings*. Washington, D.C.: Woodrow Wilson Center Press. Cambridge; New York: Cambridge University Press.
- Samočkina, I. (2006) « Rajon proživanja v čuvstvah i pereživanijah [Le quartier de résidence: sentiments et préoccupations] », *Communitas*, № 1.
- Shlapentokh, V. (1989) *Public and Private Life of the Soviet People: Changing Values in Post-Stalin Russia*. New York: Oxford University Press.
- Segaud, M. (2009) « Espaces »: 265-302. In J.-M. Stébé et H. Marchal (dir.), *Traité sur la ville*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Serfaty-Garzon, P. (2003) « L'Appropriation »: 27-30. In M. Segaud, J. Brun et J.-C. Driant (dir.), *Dictionnaire de l'habitat et du logement*. Paris: Éditions Armand Colin. Consulté sur internet (<http://www.perlaserfaty.net/texte4.htm>), le 24 mai 2010.
- Shaw, D. (1979) « Recreation and the Soviet City »: 119-143. In R.A French et I. Hamilton (dir.), *The Socialist City. Spatial Structure and Urban Policy*. New York: John Wiley & Sons.
- Shomina, Y., V. Kolossov et V. Shukhat (2002) « Local Activism and the Prospects for Civil Society in Moscow ». *Eurasian Geography and Economics*, 43 (3): 244-270.
- Sindalovskij, A. (2005) *Sankt Peterburg. Istorija v predanijah i legendah* [Saint-Pétersbourg. L'histoire en traditions et légendes]. Saint-Pétersbourg: Norint.
- « Les médias à propos de ZakS », Site officiel de l'Assemblée législative de Saint-Pétersbourg (ZakS), Consulté sur internet (www.assembly.spb.ru/manage/page?tid=633200098&nd=458287296), le 27 juin 2010.
- Sobtchak, A. (2000) « Le XXe siècle et le destin de la ville »: 181-185. In E. Bérard (dir.), *Saint-Pétersbourg: une fenêtre sur la Russie 1900-1935*. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

- Stanilov, K. (2007) « Democracy, Markets, and Public Space in the Transitional Societies of Central and Eastern Europe »: 269-283. In *The Post-Socialist City*. Springer: Dordrecht.
- Šinkarev, V. (2008) « Ostavit' vse tak, kak ono est' [Laisser tout tel quel] »: 16. In *Isčezajuščij Peterburg*. Saint-Pétersbourg : Société russe de conservation du patrimoine historique et culturel (VOOPIK).
- Tanguay, D. (2007) « Le 'moment mémoire' à l'heure du présentisme contemporain » : 15-26. In E.-M. Meunier et J. Y. Thériault (dir.), *Les impasses de la mémoire. Histoire, filiation, nation et religion*. Montréal: Fides.
- Tihonova, N. (28 avril 2006) « Muzykantov prizyvajut k lopate [Des musiciens sont appelés à prendre la pelle] » *Moj Rajon*, 16 (163) : 5.
- . (16 juin 2006) « S "nazvaniem" skvera rešili povremenit'. [Le nom du square attendra] ». *Moj Rajon*, 23 (170) : 4.
- Todorov, T. (2000) *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle*. Paris: Robert Laffont.
- Trumbull, N. (2003) « The impacts of globalization on St-Petersburg: A secondary world city in from the cold? » *Annals of Regional Science*, 37 (3): 533-546.
- Tuan, Y. (1977) *Space and Place: The Perspective of Experience*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Utehin, I. (2004) *Očerki kommunalnogo byta* [Essai sur le quotidien dans les appartements communautaires]. Moscou : OGI.
- Vakser, A. (2005) *Leningrad poslevoennyj 1945-1982* [Le Leningrad d'après-guerre 1945-1982]. Saint-Pétersbourg: Ostrov.
- Verdery, K. (1996) *What was Socialism and What Comes Next?* Princeton: Princeton University Press.
- Veschambre, V. (2004) « Appropriation et marquage symbolique de l'espace: quelques éléments de réflexion ». *ESO* 21: 73-77.
- . (2005) « Le recyclage urbain, entre démolition et patrimonialisation : enjeu d'appropriation symbolique de l'espace ». *Norois* [En ligne], 195 (2): 79-92. Consulté sur internet (<http://norois.revues.org/index548.html>), le 12 mai 2010.
- . (2006) « Commémoration, construction mémorielle et marquage de l'espace urbain »: 157-188. In T. Bulot et V. Veschambre (dir.), *Mots, traces et*

marques. Dimensions spatiales et linguistiques de la mémoire urbaine. Paris: L'Harmattan.

Volkov, S. (1995) *St. Petersburg. A Cultural History.* New York: The Free Press.

Vorob'ev, D. (2006) « Kogda gosudarstvo sporit s soboj : Debaty o proekte 'povorota rek'[Quand le gouvernement se dispute avec lui-même : Débats sur le projet de 'détournement de fleuves'] ». *Neprikosnovennyj Zapas*, 2 (46). Consulté sur internet (<http://magazines.russ.ru/nz/2006/2/vo8.html>), le 22 juin 2009.

Vorobyev, D. et T. Campbell (2008) « Anti-Viruses and Underground Monuments: Resisting Catastrophic Urbanism in Saint Petersburg ». *Mute: Culture and Politics after the Net.* Consulté sur internet (www.metamute.org/en/Anti-Viruses-And-Underground-Monuments), le 17 juin 2009.

Voronkov, V. et E. Zdravomyslova (2002) « The Informal Public in Soviet Society: Double Morality at Work ». *Social Research*, 69 (1): 49-69.

Voronkov, V. (2003) « Life and Death of the Public Sphere in the Soviet Union »: 99-110. In T. Goryucheva, E. Kluitenberg (dir.), *Debates and Credits. Media. Art. Public Domain.* Amsterdam: Centre for Culture and Politics « De Balie ».

Weiner, D. R. (1999) *A Little Corner of Freedom. Russian Nature Protection from Stalin to Gorbachëv.* Berkeley: University of California Press.

———. (2000) *Models of Nature. Ecology, Conservation and Cultural Revolution in Soviet Russia.* Pittsburgh: University of Pittsburgh Press.

Werth, N. (2000) « Leningrad: une ville d'opposition? »: 161-179. In E. Bérard (dir.), *Saint-Pétersbourg : une fenêtre sur la Russie 1900-1935.* Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

———. (2003) « Petrograd-Leningrad, l'épreuve du XX^e siècle »: 79-115. In de Meaux, L. (dir.), *Saint-Pétersbourg. Histoire, promenades, anthologie et dictionnaire.* Paris: Robert Laffont.

Yanitsky, O. (1991) « Le mouvement écologique actuel en U.R.S.S. ». *Espaces et Sociétés*, 64 (1) : 77-95.

———. (1999) « The Environmental Movement in a Hostile Context ». *International Sociology*, 14 (2): 157-172.

Yurchak, A. (2005) *Everything Was Forever, Until it Was No More. The Last Soviet Generation.* Princeton: Princeton University Press.

Zajcev, V. (2004) « Derevja umirajut stoja [Les arbres meurent debout] ». *Peterburg. Mesto i vremja*, 3: 20-24.

- Zaleskaja, L. (1967) « Gorod i priroda [La ville et la nature] ». *Arhitektura SSSR*, (6): 52-53.
- Zannad Bouchrara, T. (1994) *La ville mémoire. Contribution à une sociologie du vécu*. Paris: Méridiens Klincksieck.
- Zhang, L. (2001) *Strangers in the city: Reconfiguration of space, power, and social networks within China's floating population*. Stanford, Ca.: Stanford University Press.
- Znat' – značit vyžit', *Informacionnoe agentstvo vašej ekologičeskoj bezopastnosti* [Savoir, c'est survivre. Agence d'information de votre sécurité environnementale]. Consulté sur internet (<http://eco.sterligoff.ru/?p=1278>), le 27 juin 2010.
- Zolotonosov, M. (22 mai 2006) « Ptičku žalko [Pitié pour l'oiseau] ». *Gorod*, 18 (196):20-23.
- Zukin, S. (1995) *The Cultures of Cities*. Cambridge, MA: Blackwell.

SOUSSION DES ARTICLES ET PUBLICATIONS

Le chapitre quatre de la présente thèse été publié dans la revue *Anthropologie et sociétés* au printemps 2010, volume 34 (1) : 95-114. De légères modifications (dont le préambule) ont été apportées pour la présente thèse.

Une version antérieure du chapitre cinq a été soumise à la revue *Canadian Slavonic Papers*.

Le chapitre six a été soumis à la revue *Anthropologica* au printemps 2010.